

LES MYSTÈRES DE MONTREAL

ROMAN DE MŒURS

..PAR..

HECTOR BERTHELOT

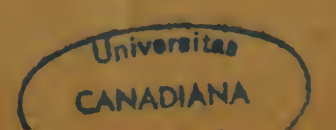


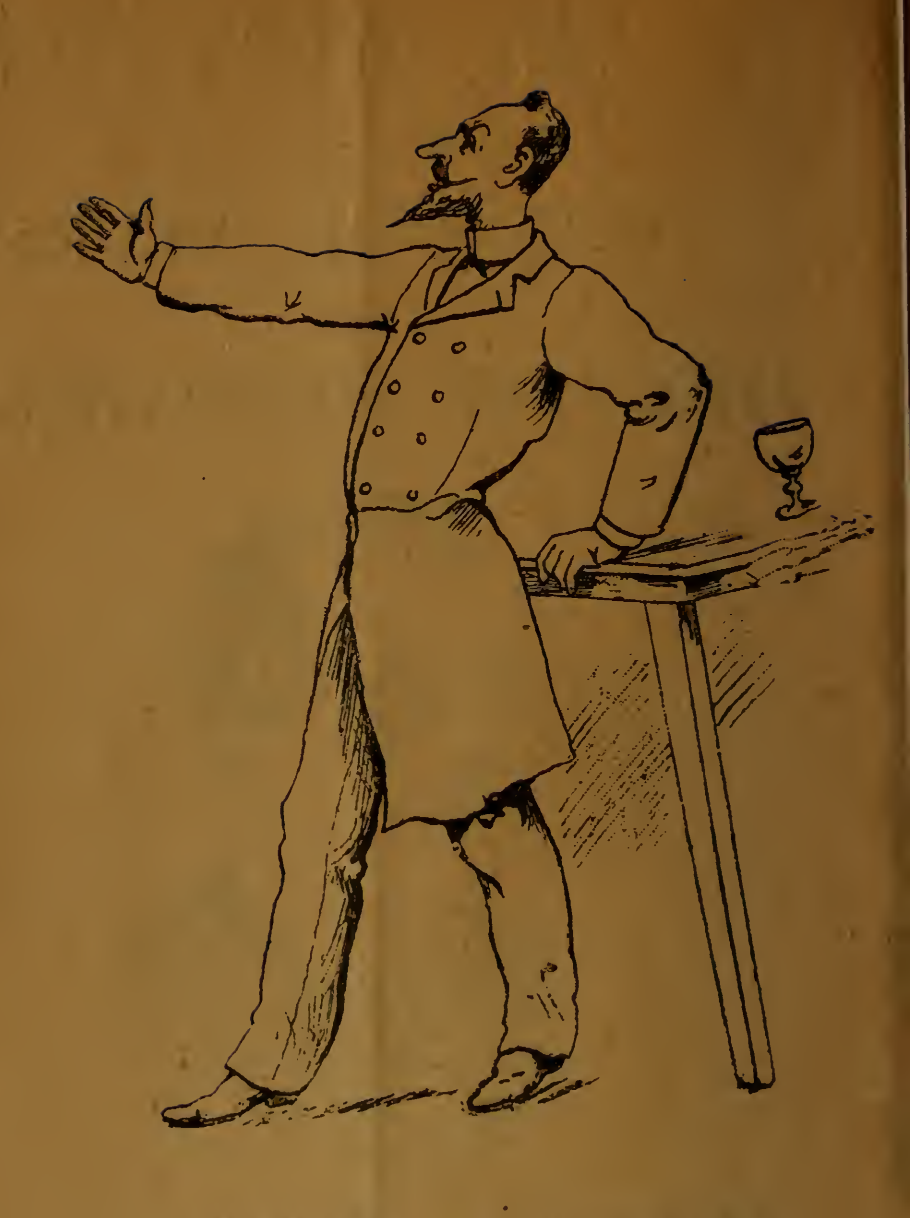
HECTOR BERTHELOT

Montreal

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1798 RUE STE-CATHERINE

1898





LE COMTE DE BOUCTOUCHE

LES MYSTERES DE MONTREAL

ROMAN DE MŒURS

PAR

HECTOR BERTHELOT

PROLOGUE

I

C'était en 1879.

Mai répandait ses prémières fleurs et sa verdure printanière sur le Jardin Viger à Montréal.

La brise était tiède, le jardin était empli de murmures confus et du piailment des moineaux.

L'herbe repoussait vert et drue ; les marguerites blanches et les liserons bleus s'épanouissaient un à un au milieu de l'herbe à puce et de la carotte à moreau.

Les fontaines babillaient sur leur lit de cailloux, et la nature entière semblait entonner un hymme d'amour vers l'Eternel.

Une jeune fille entra dans cette Eden, et alla s'asseoir sur un banc ombragé par le feuillage touffu d'une plaine.

Elle était grande, svelte, avec les épaules et les hanches bien développées, son visage extrêmement pâle indiquait une nature frêle tandis que ses bras ronds dessinés en vigueur par une robe demi collante, garnie d'un *pull-back* en soie noire, démentait heureusement la promesse de son visage.

Le soleil étant à son zénith, la température du parc était insupportable.

La chaleur était torréfiante.

La sueur perlait à grosses gouttes sur le front d'albâtre de la jeune fille. Elle sortit d'un satchel un numéro du *Nouveau-Monde* et s'en servit en guise d'évantail. Tout à coup les soufflets à vapeur furent mis en activité et leur voix agaçante se mêla au tintement de la cloche de St-Jacques annonçant l'*Angelus*.

Un jeune homme portant la livrée du travail entra dans le jardin tenant à la main une petite chaudière de ferblanc.

Il s'avança dans l'allée où était la jeune fille et alla s'asseoir sans façon à côté d'elle.

La jeune fille paraissait accablée sous le poids d'une inquétude cruelle En voyant arriver le jeune homme, l'inconnue parut un peu décontenancée. Elle ôta de sa bouche la gomme qu'elle mâchouillait avec mélancolie et la cacha dans la poche de sa robes.

Le jeune homme déposa sa chaudière sur le sable de l'allée et se tournant vers la jeune fille :

—Je ne m'attendait pas à vous voir aujourd'hui au rendez-vous. Ursule, vous paraissez bien pâle, êtes-vous malade ? parlez.

Ursule leva les yeux vers le ciel et poussa un soupir langoureux.

Après un silence de quelques instants, elle dit : Bénoni, je souffre horriblement.

—Evou, ma chère ?

—Je sens un oppression dans le reintier.

J'ai des vents dans l'estomac et le cœur me toque comme une pataque dans un sabot.

—Oh ! ange bien aimée, reprit Bénoni, si tu tombais malade, qu'est-ce que je ferais ? Toi ma vie, mon seul bonheur, l'espérance de ma jeunesse. Lorsque je suis loin de toi, mon cœur moisit dans l'insolement. La grosse picotte court partout dans le quartier. Pauvre enfant si tu allais l'attrapper.

—T'es pas fou le casque ! le docteur Larocque m'a vaccinée il y a quinze jours.

—Oui, mon ange, mais la fatalité est toujours avengle et inexorable, je redoute ses coups.

Ici Bénoni ôta le couvercle de sa chaudière et commença à manger son lunch, composé d'un chignon de pain bis, d'un morceau de tourquière et d'une pomme fameuse.

Le jeune homme, son repas terminé, se tourna vers sa compagne :

—Ecoute, Ursule, tu me pardonneras, ce que je vais te dire est un peu *ruff*. Malgré toutes tes protestations d'amour, j'ai des doutance sur ton compte. Tu sais que je m'échignes à travailler depuis sept heures du matin jusqu'à six heures du soir pour ramasser quelques coppes afin de me mettre en ménage.

Tu sais comme sais dur de travailler dans la cordonnerie. Avec la protection on gagne pas de "grosses" gages.

On m'a dit que tu recevais chez vous un conducteur de petits chars. Dimanche dernier il était *flush*, et il t'a conduit au road du Village St-Jean-Baptiste. Mes amis m'ont dit que vous étiez gros

manche tous les deux et que tu me faisais manger de l'avoine au minotte.

Ursule pâlit. Elle lança sur son ami un regard chargé de fluide magnétique.

—Bénoni ! dit elle, d'une voix devenue tremblante par l'émotion, Bénoni, comment peut-tu supposer un seul instant que je pourrais trahir mes serments. Le serpent de la jalousie est entré dans ton cœur et y distille le plus noir des poisons. Bénoni, je t'aurais jamais cru de même ma foi d'ieu.

Bénoni reprit :

—Ursule, ce conducteur m'achale. Si tu ne lui donnes pas la pelle, je te promets un chien de ma chienne d'un beau frisé.

Ursule laissa tomber sur son amant un regard d'azur, prit la main calleuse de l'ouvrier et dit :

—A qui cette belle gueule-là ?

—A poué, chère !

Bénoni était vaincu.

Pendant cette conversation un personnage mystérieux était venu s'asseoir sur le banc des amoureux.

Il avait rabattu sur ces yeux les bords de son feutre et paraissait donner une attention suivie à la conversation d'Ursule et de Bénoni.

Qui était-il ?

II

LE RIVAL

Le personnage mystérieux assis près des amoureux dans le Jardin-Viger avait la tête baissée et dérobait ses traits à la curiosité de ses voisins.

Pendant la conversation d'Ursule et de Bénoni, il fit semblant d'être accablé par le sommeil et de cogner des clous.

A un heure, les sifflets à vapeur retentirent de nouveau.

Bénoni se leva, pressa la main d'Ursule et se dirigea vers la rue St-Denis.

L'inconnu releva la tête et se tourna du côté de la jeune fille.

Celle-ci, après avoir vu disparaître son amant, se tourna du côté du personnage mystérieux.

—Sainte bénite ! s'écria-t-elle, en reconnaissant le rival de Bénoni, le conducteur de petits chars.

—Ma présence vous gêne-t elle ? demanda le jeune homme.

—M. Cléophas ! vous ici !

—Certainement il y a une demi-heure que je jongle sur ce banc.

—Avez vous entendu ce que m'a dit Bénoni ?

—Oui, et je vois que vous l'aimez un peu croche.

—Monsieur Cléophas, je ne vous ai jamais laissé entendre que mon cœur était libre. Vous m'avez fait des politesses, il est vrai.

Vous m'avez menée dans l'Ile Ste-Hélène, au Rond St Jean-Baptiste, vous m'avez donné une paire de bottines de prunelle et un tas d'autres petits présents. J'ai pour vous beaucoup d'amitié mais pour de l'amour, dévire.

Cléophas reprit :

—Mademoiselle Ursule, je sais que votre cœur appartient au jeune cordonnier de chez Boivin, mais il n'a pas le moyen de vous mettre en ménage. J'ai quelque chose devant moi. Il y a longtemps que je suis sur les petits chars. J'ai fait mes orges dans le temps où on n'avait pas de théquière en cuivre pour recevoir les *fares*. Hier, j'ai reçu une lettre d'un notaire de Québec qui m'annonce la mort d'une de mes tantes à Ste-Anne l'Apothicaire, en bas de Québec. Tenez, lisez plutôt.

Cléophas sorti de sa poche une lettre qu'il passa à Ursule.

" Cher monsieur,

" J'ai la douleur de vous annoncer un accident par lequel votre vénérable tante Mademoiselle Tharsile Descapean a perdu la vie. Elle traversait le fleuve en chaloupe près de l'Ile aux Coudres lorsque tout à coup il s'éleva une violente tempête. L'embarcation chavira, votre tante périt dans les flots. Le lendemain matin des pêcheurs l'ont trouvé sur la grève sens dessus dessous, la quille en l'air.

—Pauvre femme ? interrompit Ursule.

—Ce n'était pas la femme, dit Cléophas, c'était la chaloupe.

Le jeune fille continua la lecture de la lettre.

" Le cadavre de votre tante n'a pas encore été retrouvé. J'ai ouvert le testament dont la minute est dans mon étude et j'ai le plaisir de vous apprendre que vous êtes son légataire universel. Melle Descopeau vous laisse une héritage d'environ $2.000. Vous êtes prié de venir à Québec recueillir la succession de la défunte.

" Je suis, etc, etc.,

" J. B. Griffon, N.P."

Cléophas se rengorgea et dit à Ursule :

—Comme vous voyez, mademoiselle je ne suis pas à pied. Avec $2 000 on ne se mouche pas avec des quartiers de terrine. Si vous ne m'aimez pas encore, ça viendra avec le temps.

Ursule baissa la tête et parut plongée dans une abîme de réflexions.

Cléophas n'était pas un parti à dédaigner.

C'était un homme de quarante cinq ans à la figure spirituelle et riante, à la joue bronzée, qu'entourait comme un cadre, la riche

abondance d'une chevelure rendue luisante par l'huile de rose dont elle était emprégnée.

Il avait le front large et ouvert, orné de chaque côté, par deux immenses accroche-cœurs.

Ses yeux bruns autour desquels l'âge ou les soucis avaient semé d'inombrables rides tenus et presque imperceptibles, brillaient sous des sourcils dessinés hardiment. Une fine moustache noire et cirée avec le meilleur cosmétique se relevait aux dessus de sa bouche légèrement railleuse.

Sa toilette était ce qu'il y avait de plus "bomme."

Cléophas portait un feutre élevé et renfoncé d'un coup de poing de chaque côté.

Il avait autour du col une cravate rose nouée négligament.

Il portait un pea-jacket en velveteen un peu usé aux coudres et doublé en farmer's satin.

Son gilet était en casimir noir.

Une grosse chaîne de montre en cuivre dorée ornait sa devanture et lui donnait un chic de maquignon.

Son pantalon en tweed carreauté retombait sur une botte en cuire à patente, avec tiges en maroquin vert.

Ursule troublée par la brusque demande de son ami, rougit légèrement. Elle traçait avec le bout de son en tout-cas des zig-zags sur le sable de l'allée.

Cléophas reprit.

—Eh bien, ma lemoiselle Ursule j'attends votre réponse.

—Monsieur Cléophas, vous savez que ce bon Bénoni, je l'aime une croûte. Je suis trop attachée à lui pour le lâcher comme ça.

—Mais il n'est pas assez copé pour se mettre en ménage. Vos parents sont pauvres et vous devriez pas tant faire votre enflée.

—Je suis pauvre, mais je suis honnête. J'aime Bénoni et je n'en marierai pas d'autres

—Avant d'aller aux noces vous avez encore bien des croûtes à manger.

—Finissez, monsieur Cléophas, il y a des limites pour achaler le monde.

Laissez moi, je m'en vas chez nous et si vous continuez à me tâlrer j'en parlerai à poupa.

Il y a un boute pour se faire fouler comme ça.

Cléophas se mordit la lèvre et se levant brusquement :

—Bonjour, ma lemoiselle, je vois que vous ne voulez pas de moi. Bonjour, mademoiselle, et redoutez ma vengeance.

Cléophas la figure empourprée par la colère sortit du Jardin et disparut dans la direction de la rue Craig.

Ursule en le voyant sortir poussa un soupir de soulagement. Elle remit sa gomme dans sa

bouche secoua la poussière sur sa robe et sortit du Jardin.

Elle dirigea sa course vers la rue Visitation qu'elle remonta jusqu'à l'église St Pierre. Là elle entra dans la rue Dorchester, et continua sa marche vers l'est jusqu'à une petite maison en bois à deux étages. Cette maison é ait habité par deux ménages.

La famille du vieux Brind'amour et la famille Sansfaçon étaient les locataires de la maison de la rue Dorchester.

Ursule était la fille aînée du père Brind'amour, un charquier de la stand de l'église Bonsecours.

Le père Brind'amour n'était pas riche.

Il avait roulé au quiers pour un autre charquier, et avait réussi après 18 mois à s'acheter un agrès de nuit.

Ses nuits variaient de trois trente sous à une piastre.

Sa famille était composée de quatre personnes. La mère Brind'amour, une bonne femme alliée à la famille des Marteau-Janson, de St Gabriel de Brandon. Ursule la jeune fille que nous avons vu dans le Jardin-Viger, Cunégonde, la fille cadette, Tipite, un gamin de douze ans, qui gagnait $1 25 tous les samedis à vendre le *Canard* et bommait le reste de la semaine dans les environs du marché Bonsecours, et Tiburce, un bambin de deux ans qui menait le diable à quatre dans la maison.

Cunégonde, était aussi jolie que sa sœur aînée. C'était une jeune fille dont la beauté souriante et fière avait un éblouissant éclat. Ses cheveux abondants se crépaient au-dessus d'un front peu développé, mais harmonieux que relevaient les rayons vifs de deux grands yeux noirs aux longs cils recourbés. Elle avait un beau teint de brune, des traits dessinés avec finesse. Quelque chose de joli, de mutin, plaisait parmi la vivacité de ses mouvements. Sa toilette simple et unie lui allait à ravir.

La crise financière les avait privées d'une partie du travail qu'elles avaient dans les boutiques.

Les deux jeunes filles étaient de bonnes ouvrières.

Ursule quelquefois travaillait à faire des renforts à la colle chez Boivin, mais il lui fallait chômer à cause de la crise qui paralysait les industries.

Cunégonde travaillait dans le poil chez Dubuc, Desautels & Cie. Elle n'avait là du travail que pendant cinq ou six mois dans l'année. Quelque fois elle travaillait dans le département de modes chez Pilon, de sorte qu'elle pouvait faire $1.50 à $2.00 par semaine

Cunégonde s'était méprise sur

la nature des visites de Cléophas à la maison paternelle. Elle croyait qu'lle avait fait une impression profonde dans le cœur du conducteur de petits chars Lors qu'elle apprit que sa sœur était la véritable idole de Cléophas elle ne put se défendre d'un certain sentiment de jalousie qui perçait malgré elle. Il y avait souvent des altercations entre les deux sœurs, et des engueulements qui causaient des cancans dans le voisinage.

III

LA GROSSE PICOTTE

Lorsque Ursule entra chez ses parents, après sa rencontre avec Bénoni au Jardin-Viger, deux heures venaient de sonner à une grande horloge au tic-tac monotone placée dans un coin de la salle à manger.

Ursule fut surprise en entrant dans l'appartement de voir sa mère en grande conversation avec M. Cardinal, de la police sanitaire.

La mère Brind'amour hochait la tête et ne paraissait point partager les idées de l'homme de police.

—Ecoutez-moi, lui disait l'inspecteur, c'est l'officier de santé qui m'a envoyé ici. C'est la deuxième fois que je vous préviens en ami. Il faut que vous fassiez nettoyer votre cour pas plus tard que demain, sinon votre mari paraîtra devant le recorder ça lui coûtera joliment cher.

—Votre bureau de santé, disait la mère Brind'amour, en a toujours contre les pauvres gens. Y a pas de danger qu'il fasse de misères à des gros comme Sir Louis Alaine.

L'homme de police sanitaire renouvela sa menace, en griffonnant quelques notes sur une feuille de papier qu'il avait tiré d'un portefeuille gras, il dit bonjour à la dame et sortit de la maison.

Après son départ madame Brind'amour se tourna du côté d'Ursule et lui dit :

—Tu vois ce qui nous arrive. Je te gage que les Sansfaçon sont encore au fond de l'affaire.

Ursule après s'être débarrassée d'une partie de sa toilette s'assit près d'une table et se porta la main au front en disant qu'elle souffrait d'un violent mal de tête. Elle pâlit et parut sur le point de tomber en défaillance. Sa mère voyant que la maladie était grave la fit coucher sur son lit.

Les services d'un médecin étaient urgents.

La mère Brind'amour alla sur sa galerie et appela Ti-Pite.

Celui ci ne tarda pas d'arriver.

Ti Pite était le véritable type du gamin de Montréal.

Outre la vente du *Canard*, il exerçait le métier de cireur de

bottes au coin de la Place Jacques-Cartier.

Il portait un vieux feutre qui avait essuyé les ravages de dix automnes sur la tête de son père.

Ce feutre était percé à certains endroits et laissaient passer quelques mèches de ses cheveux mal peignés.

Sa chemise bleue carreautée n'avait pas été changée depuis quinze jours.

Ses pantalons étaient composés d'étoffes aux couleurs et aux nuances les plus disparates. Les pièces s'y appelaient légion. Les pantalons de Ti Pite étaient retenus en sautoir depuis l'épaule gauche jusqu'à la hanche droite.

Ses souliers craquelés et veufs de leurs lacets, n'avaient plus qu'un rudiment de semelle.

Le reste de son costume était à l'avenant.

—Ti-Pite, dit Madame Brind'amour tu vas aller cri le docteur.

—Y a des imites pour courir au diable au vert. Le docteur dit qu'il ne viendrait pas nous soigner parce que poupa a pas payé le dernier compte.

—Tu vas aller en cri un autre. Ça presse. Tu iras chez le docteur Bibaud. Hourra dépêche-toi. Boutonne ta bougrine, amarre ta cravate comme y faut et range ton caste pour avoir la palette par devant. Tache de pas avoir l'air polison. Amuse-toi pas en chemin.

Ti Pite détala en disant : Je cré ben que notre chien est mort chez le docteur.

Une heure plus tard Ti-Pite rentra dans la maison paternelle tout beurré de sang.

—Qui est-ce qui t'a équipé comme ça ? demanda la mère Brind'amour. As-tu vu le docteur ?

—Oui, mouman, répondit Ti-Pite. Les petits Irlandais m'ont attaqué au coin de la rue Lagroseechaudière et de la rue Jacques-Carquier, comme je revenais de chez le docteur. Je leur disait rien et ils ont foncé sur moi. Ils étaient trois et je les ai poqués l'un après l'autre. Une gang s'est mise après moi et ils m'ont garoché avec des cailloux. Le docteur y dit qu'il viendra betôt.

Madame Brind'amour prit son garçon par le bras et le conduisit près de l'évier et lui débarbouilla le viesge.

Quelques minutes après le docteur frappait à la porte de la cuisine.

Madame Brind'amour conduisit le médecin au chevêt d'Ursule qui paraissait en proie à une fièvre ardente accompagnée de délire.

Le docteur prit le pouls de la malade et compta les pulsations.

Il hocha la tête et commença à interroger la mère Brind'amour.

—Y a-t il longtemps que votre jeune fille est malade ?

—Ça lui a pris comme ça vers deux heures. Elle dit qu'elle sent des picossements dans le rintier Elle a des points de côté dans l'estomac et se sent le cœur comme s'il nageait dans l'huile.

—Vous l'avez fait vacciner sans doute ?

—Oui docteur, c'est le docteur Larocque qui l'a vacinée avec la gale de la génisse de la Corporation.

—Hum, hum, dit le docteur, le cas est grave. Je vois tous les symptômes de la picotte confluente. Il lui faudra bien des soins. Vous devrez mettre de la cholure de chaux dans tous vos appartements. Vous mettrez une once d'acide carbolique dans une assiette creuse que vous placerez dans la chambre de la malade. Je lui donnerai une petite poudre pour calmer sa fièvre.

La mère Brind'amour avait été atterrée par la déclaration du médecin.

L'horrible maladie qui ravageait le faubourg Québec allait enlever Ursule à l'amour de ses parents dont elle était l'idole.

Madame Brind'amour resta comme foudroyé. Son sang se glaça dans ses veines et son cœur de mère battait avec tant de violence que les gros artères faillirent s'en détacher.

Lorsque Ursule se réveilla vers cinq heures du soir, elle eut des vomissements bilieux. Ses yeux, devenus vitreux et injectés de sang, étaient presque sortis de leurs orbites. Sa figure avait été envahie par la rougeur caractéristique de l'infâme contagion. Sa peau se boursoufla. Des milliers d'éruptions se déclarèrent sur tout son corps. De petites vésicules, qui venait de pointiller, étaient rudes au toucher comme autant de grains de sable.

Quelques jours plus tard les vésicules crevèrent et laissèrent sortir un pus abondant et infect. Ce pus en coulant de chaque vésicules, comme du cratère d'un petit volcan, se séchait et formait une gale ideuse. Les gales couvraient comme une lèpre le beau corps d'Ursule. Son nez, sa gorge et ses yeux étaient bouchés par le développement des pustules.

Ursule était brulée par une fièvre des plus dévorantes. Elle avait vingt fois par jour des accès de délire pendant lesquels elle appelait Bénoni à grands cris.

Bénoni passa les nuits au chevet de son idole.

Il suivait scrupuleusement les ordonnances du docteur Bibaud. Toutes les demi-heures il approchait des lèvres gercées de son amante un verre rempli d'une li-

monade rafraichissante et une cuillérée à soupe de chlorate de potasse.

Pour rester auprès de sa chère malade, Bénoni avait abandonné une magnifique position chez Boivin, où il gagnait sept chelins et demie par semaine en "punchant" des renforts de "brogans."

Pendant la quarantième journée de la maladie d'Ursule elle eut une crise qui faillit avoir des conséquences fatales.

Le mal était à son paroxisme, mais grâce au traitement habile du médecin, la patiente échappa à la mort.

Malheureusement le cinquième jour il se déclara une conjontivite purulente dans l'œil gauche d'Ursule.

Le cristallin fut attaqué et coula. La pauvre jeune fille avait perdu un œil.

Bénoni, en apprenant que son amante était devenue borgne, tomba dans un état de prostration. Il ressemblait à la statue de la désolation sculpté par la main de la douleur. Cet état de morne abattement, ce mal de mer de l'imagination, devint un délire brûlant qui l'étreignis pendant plusieurs heures.

Il s'assit au chevet de son amante, la tête dans ses mains, l'œil sombre et farouche.

S'il est vrai que la douleur mûrît hâtivement les hommes, Bénoni avait vieilli de dix années en une nuit.

La source de ses larmes était tarie.

Insensible aux bruits extérieurs du mouvement qui se faisait autour de lui, il n'attendait que les hoquets d'Ursule pendant son sommeil fièvreux.

L'esprit de Bénoni était chaos.

Il se livrait dans son cœur une lutte terrible entre son amour et le dégoût que lui donnait les ravages de la hideuse maladie sur son ange adorée.

Ursule se réveilla.

Elle comprit toutes les tortures qu'avaient endurées son amant.

Un flot de sang lui monta au cœur et le fit battre violemment.

—Comme tu m'aimes, mon chou, murmura-t-elle d'une voix si douce qu'on l'eut prise pour un écho lointain du chant céleste des anges.

Bénoni d'une voix entrecoupée par les sanglots lui répéta à l'oreille les paroles d'amour qu'il lui avait adressées dans le Jardin-Viger :

—A qui c'te belle gueule-là ?

—A poué, cher, répondit la malade en laissant retomber sa tête sur l'oreiller.

———

IV

DÉSESPOIR

Cléophas, le conducteur des petits chars, en sortant du Jardin Viger, avait juré de se venger des mépris d'Ursule.

La petite fortune dont il venait d'hériter avait fait naître dans son cœur une ambition qui le dévorait.

Il s'acheminait rêveur vers la rue Sanguinet où était sa maison de pension tenue par Madame Beauchiard.

Il entra chez lui et s'enferma dans son appartement.

Il s'assit au pied de sa couchette en bois mou et laissa tomber sa tête entre ses deux mains.

La main de fer du malheur s'apesantissait sur lui.

Il sentit un frisson courrir en lui de veine en veine.

Une sueur glacée coulait le long de ses tempes.

Les fantômes de sa jeunesse et la douce image d'Ursule passèrent à chaque instant devant sa vue troublée.

Il resta ainsi plongé dans sa noire mélancolie pendant environ une heure.

Tout à coup il se leva et se mit à arpenter son appartement d'un pas saccadé.

Il s'arrêta devant l'embrasure de sa lucarne et se regarda dans un petit miroir fêlé dont une partie du vif argent avait disparu.

Il était tellement pâle qu'il eut peur de lui-même.

L'ange du désespoir l'avait touché de son aile lugubre.

Sans l'amour d'Ursule la vie lui était à charge. Son âme avait maintenant soif du néant.

Le malheureux voulait se suicider.

Il chercha de suite un moyen pour exécuter son funeste projet.

Il se remémora plusieurs scènes de suicides qu'il avait vues dans les romans de Trançon du Poitrail, d'Eugène Sue et d'Alexandre Dumas.

Il y avait le suicide par asphyxie, mais ce genre de mort lui parue impraticable à cause des nombreux courants d'airs et des ouvertures mal fermées de son appartement.

Le malheureux ne savait pas où aller pour acheter un réchaud.

Il n'y avait pas de charbon dans la maison de pension Beauchiard qui se chauffait pendant l'été avec de l'épinette, de la pruche et des déchets de moulin à scie.

Il songea à se donner la mort par la pendaison. Nouvelle anicroche; il n'y avait pas dans sa chambre une poutre à laquelle il pût attacher la corde. La corde à linge de madame Beauchiard était trop vieille et trop pourrie pour

pouvoir être utile dans une pendaison bien réussie.

L'idée lui vint de se flamber la cervelle d'un coup d'arme à feu.

Il chercha son revolver.

Impossible de le trouver.

Il se rappela de l'avoir prêté à un conducteur irlandais orangiste qui s'exerçait au tir en attendant le 12 juillet.

Il ne restait plus à Cléophas qu'à recourir au poison. Mais il est difficile de se procurer à Montréal un de ces agents de destruction.

Un pharmacien ne lui vendrait pas un poison sans un certificat de médecin.

Cléophas commençait à désespérer de son suicide lorsqu'une idée lumineuse lui traversa le cerveau.

Il venait de voir sur son chandelier une quantité assez considérable de vert-de gris, un carbonate de cuivre hydraté.

Il ouvrit son canif, et détacha le suif empoisonné qui adhérait à la tige du chandelier et le déposa sur le bout de sa table.

Ce poison métallique étant très désagréable au palais et pouvant occasionner des nausées, lui inspira de la répugnance.

Ce genre de mort lui parut prosaïque. Il renonça au vert-de-gris.

Il se promena de nouveau dans son appartement la tête basse et les deux mains dans les poches de son pantalon.

Il se dit : " y a des imites à se faire mourir d'une manière aussi écœurante. J'ai autant aquète de prendre une autre espèce de poéson."

Il ouvrit le tiroir de son secrétaire et en retira une petite clé avec laquelle il ouvrit une armoire à placard placée dans la muraille.

En arrière d'un paquet de linge sale il trouva une bouteille de trois demiards aux trois quarts remplie d'un liquide à couleur d'ambre.

Il déposa la bouteille sur la table. Il versa une roquille du liquide dans un verre crasseux et le contempla pendant quelques secondes. " Ça, s'écria-t-il, ça c'est de la poéson qui tue son homme coq."

La bouteille fatale portait une étiquette avec l'inscription suivante : *Old Rye Whiskey from Charles Meunier, grocer.*"

Cléophas prit le verre à moitié plein et sans trembler le porta à ses lèvres.

L'effet du toxique fut très-lent.

Cléophas prit une dose additionnelle.

La mort ne vint pas encore.

Il se versa une troisième rasade.

La tête commença à lui tourner.

Il lui semblait que les meubles

de sa chambrette dansaient une sarabande fantastique. Un nuage lui voila les yeux et il tomba dans une douce somnolence.

Il avait dormit pendant environ une heure lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

Basilisse, la vieille servante de la maison, lui donna deux lettres qu'elle venait de recevoir du facteur.

L'une des missives portait le timbre de Montréal et l'autre celui de Québec.

V

OU L'ON N'APPREND DE BELLE SUR LE COMPTE DE CLÉOPHAS

Cléophas ouvrit la première lettre qui se lisait comme suit :

" City Passenger R R. Co ,
Montréal, 26 mai 1879.
Monsieur,

Vos absences répétées nuisent aux intérêts de la Compagnie et je regrette de vous annoncer qu'à partir d'aujourd'hui vos services ne seront plus requis.

Signé Robillard,
Surintendant. "

En lisant cette missive, Cléophas leva les épaules. Bah ! se dit-il, je viens d'hériter, à quoi me sert la position de conducteur sur les petits chars ? J'irai demain reporter ma casquette rouge au bureau et je vivrai comme un bourgeois.

Cléophas rompit le cachet de la deuxième lettre qui portait le timbre de Québec.

La lecture de cette épître le fit pâlir.

Il froissa le papier dans ses mains, et se laissa cheoir sur son lit en proférant un blasphême.

La lettre qu'il venait de lire était rédigée en ces termes :

Québec, 26 mai 1879.

Cher monsieur,

Dans ma lettre du 25 courant je vous disais que Melle Tharsile Descopeaux, par son testament, vous avait institué son légataire universel, et je vous demandais de descendre à Québec afin de recueillir votre héritage. Malheureusement en faisant des recherches dans les papiers de mon étude pour définir la validité de la succession qui vous est échue, j'ai constaté que les propriétés de ma cliente appartenaient aux héritiers de la succession Renaud. Pour entrer en possession de biens il vous faudra prouver en Cour que vous faites partie de la lignée des Renaud. Chose, je crois, qui sera difficile à établir.

Veuillez, s'il vous plaît, excuser l'empressement que j'ai mis à vous informer du contenue d'un

testament qui n'ajoutera rien à votre prospérité matérielle.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

J. B. Griffon, N.P.

Cléophas fut arrêté par la lecture de la lettre du tabelion.

Il se sentit broyé dans le pilon de la fatalité.

Le spectre horrible de la misère se dressait devant ses yeux.

Tout un monde d'illusions venait de s'anéantir dans son imagination fièvreuse.

Le malheureux se cacha la figure dans ses deux mains et versa assez de larmes pour tarir ses glandes lacrymales.

Il se décida à sortir et à promener ses rêveries dans quelque rue solitaire où il serait sûr de ne pas rencontrer un ami.

Pendant qu'il réparait le désordre de sa toilette, il entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêta à la porte de la maison de pension de madame Beauchiard.

Le cocher descendit de son siège et alla tirer le bouton de la sonnette.

Cléophas qui avait mis le nez à la fenêtre, entendit la voix de Basilisse qui disait au cocher que M. Cléophas était dans sa chambre.

Aussitôt il alla ouvrir la portière de voiture dont les stores avaient été baissés.

Au moment où Cléophas sortait de sa chambre il rencontra la vieille servante qui lui dit :

" Il y a quelqu'un pour vous dans le salon. "

La dame qui était assise près d'une table placée au centre de l'appartement n'avait pas encore relevé son voile.

Cléophas s'inclina et dit à l'étrangère.

—A qui ai je l'honneur de parler ?

La dame avant de relever son voile lui répondit d'une voix brève :

—Cré visage ! ma visite te surprend. Ah ! Tu ne me reconnais pas ?

A ces mots la dame releva son voile et laissa voir sa figure.

Cléophas bondit sur son siège comme s'il eut été mordu par un serpent à sonnette.

La figure de la dame produisit sur lui l'effet de la tête de Méduse. Il venait de reconnaître son épouse légitime qui l'avait rendu père de huit enfants, tous des besons. Il y avait trois ans qu'il était séparé de son épouse qui s'était réfugiée chez son père dans le huitième rang, près du cordon dans le township d'Abercrombie

Lorsque la première émotion de Cléophas fut un peu calmée la dame reprit la parole :

—Cléophas, j'ai pris la peine de venir à Montréal pour savoir

si tu as envie de faire quelque chose pour moi. Il y a trois ans que je suis sur les bras de mon père avec tes huit enfants. J'ai reçu de mauvaises nouvelles sur ton compte. Il paraîtrait que tu t'amuse continuellement avec les bommeurs. Bien plus tu te fais passer pour garçon et tu en fais à croire à une petite fille du faubourg.

Je viens t'avertir que si tu ne me paies pas mon entretien et celui de tes enfants je vais m'adresser à mon avocat. Ne vas pas me dire que tu es rendu à la hache. Je sais que tu fais de l'argent comme du poil. Il y a un boute pour jouer au bouchon. Il faut que cela finisse au plus coupant !

Cléophas se receuillit avant de répliquer.

VI

INCENDIE ET DUEL

Il releva la tête et avec un aplomb impertubable il dit à sa femme :

—Depuis que ma destinée a été enchaînée à la tienne mon existence est devenu une torture de tous les jours.

J'avais cru avant de t'épouser que tu étais l'ange que le ciel avait envoyé vers moi pour être le rayonnement le plus pur de mon foyer. J'avais espéré que ton amour, ta candeur et tes charmes embelliraient mes jours. Lorsque nos nœuds ont été bénis, j'ai réalisé tout ce qu'il y avait d'horrible dans ma situation. Tu as introduit sous mon toit un monstre plus dangereux qu'un chacal, un tigre, une panthère, un serpent, le plus terrible des monstres glapissants, hurlants, grognants et rampants. Je veux dire une belle-mère. Oui, ta mère a abreuvé mes jours d'amertume, elle a fait crouler toutes mes illusions, elle a détruit mon bonheur, elle a arraché une à une toutes les fibres de mon cœur.

Scholastique, je te le répète, nous devons vivre à jamais séparés.

—Cléophas ! puisque tu reste sourd à l'appel de la charité, puisque tu n'a plus pitié de ma misère, j'ai résolu de consulter mon avocat. Je te poursuivrai devant le recorder, et devant le magistrat de police afin de te forcer à payer mon entretien. Je pars, adieu.

L'épouse de Cléophas rebaissa son voile et sortit de la maison de Madame Beauchiard.

Lorsque le roulement de la voiture s'éteignait dans le lointain, Cléophas prit sa canne et son chapeau et fit une longue promenade sur les rues afin de trouver de l'emploi.

Pendant une dizaine de jours, Cléophas s'esquinta à arpenter les rues commerciales afin d'entrer

comme commis ou du moins comme porte-paquet dans quelques magasins de marchandises sèches ou dans une grocerie.

Toutes ses marches, démarches et contremarches furent infructueuses, Cléophas fut réduit à devenir un *lôfeur* dans toute l'acception du mot. Il avait déjà deux mois de pension en souffrance. Pour gagner du temps, il avait fait croire à madame Beauchiard qu'il allait bientôt réaliser des bénéfices considérables par la vente d'une consignation de cuillère-à-pots, vulgairement connues sous le nom de " brahoules. "

Madame Beauchiard traitait d'une singulière manière les pensionnaires qui avaient des arrièrages.

Avant de les faires déguerpir de chez elle, elle plaçait leurs nippes dans une chambre noire au fond du passage. Lorsque le pensionnaire arriéré avait fait une couple de mois de *carcere duro* sans mettre un versement dans la caisse toujours vide il recevait son congé.

Le cadre de ce chapitre est trop étroit pour contenir un récit de toutes les persécutions auxquelles Cléophas fut en butte depuis le jour où il se trouva condamné à vivre sans travail.

***

Deux semaines après les évènements que nous venons de raconter, Cléophas, vers deux heures du matin, entendit sonner l'alarme du feu dans le clocher de l'église St Jacques. Il ouvrit sa fenêtre et regarda dans la direction du faubourg Québec.

Le firmament était éclairé par une lueur sinistre, un incendie considérable ravageait le quartier Ste-Marie.

Cléophas enfourcha ses pantalons et s'élança dans la rue.

Il suivit la rue Lagauchetière jusqu'à la rue Visitation. Là il vit que l'élément destructeur s'était attaqué à la résidence du père Sansfaçon.

Cléophas n'était pas allé faire visite à celle pour laquelle il brûlait d'une flamme criminelle depuis le jour où Ursule l'avait congédié si grossièrement dans le Jardin Viger. Personne ne lui avait donné de nouvelles de la jeune fille et il ignorait par conséquent que la grosse picotte avait défiguré l'objet de son amour.

Rendu sur la scène de la conflagration il vit les flammes sortant des lucarnes de la maison du père Sansfaçon.

Le plus grand désordre régnait sur la rue et les hommes de police avaient mille difficultés à disperser les groupes qui gênaient l'action des pompiers.

Le feu faisait des progrès ter-

ribles et les flammes s'élançaient vers le ciel comme autant de langues sanglantes.

Un pompier parut dans une fenêtre du deuxième étage et appela ses compagnons à grands cris pour l'aider à sauver deux personnes qui allaient périr dans les flammes.

Cléophas n'écoutant que son courage s'élança dans l'escalier ténébreux du père Sansfaçon.

Il disparu dans un appartement enveloppé dans un noir tourbillon de fumée.

Les pompiers avaient essayé vainement de l'empêcher d'entrer car il courait à une mort certaine.

Après une vingtaine de secondes qui avaient semblé une éternité pour les spectateurs, il reparut tenant dans ses bras la forme d'une créature évanouie, enveloppée dans une épaisse couverte.

Il pressait dans ses bras la pauvre Ursule qui avait été oubliée sur son lit.

La jeune fille convalescente n'était pas assez forte pour se lever de sa couche et échapper à une mort terrible.

Cléophas porta son précieux fardeau dans le bureau d'un médecin en face de l'église St Pierre.

Le docteur avant de donner à Ursule les premiers soins de l'art, exigea que la foule des curieux qui s'était assemblée dans sa maison, se dispersât immédiatement afin de ne pas nuire à ses opérations.

Cléophas lui-même avant de découvrir la figure de sa bien-aimée fut obligé de sortir de l'appartement où le médecin resta seul avec Ursule. Le docteur constata un cas d'asphyxie et il eut recours à des frictions avec un morceau de flanelle chaude. Il fit ensuite respirer à la jeune fille de l'ammoniaque et de l'éther. Il lui mit sous le nez de l'acide sulfureux obtenu en faisant brûler des allumettes soufrées.

Il porta d'autres excitants sur la muqueuse buccale et nasale. Il lui chatouilla la luette et les fosses nasales avec les barbes d'une plume.

Ce traitement au bout d'une demi heure produisit son effet. Ursule commença à respirer et éternua avec succès.

Le médecin permit alors à Cléophas d'entrer dans l'appartement où la jeune fille reposait sur un sofa.

En voyant les ravages horribles de la picotte sur la figure de son idole, Cléophas faillit sécher de frayeur.

Il crut qu'il était sous l'empire d'un cauchemar.

Son cœur se brisa et il dut s'accoter sur la cloison pour s'empêcher de tomber.

Malgré les soins que le docteur prodiguait à la malade, son état empirait.

Des symptômes aigus succédèrent au marasme qui avait suivi l'asphyxie.

La fièvre redoublait, la tête était prise. Les saignées, les sangsues, rien ne put calmer le mouvement du pouls.

Le délire compliquait le mal et des accidents nerveux l'aggravaient.

Ursule semblait avoir perdu le sentiment de ce qui se passait autour d'elle.

Des paroles sans suite, des mots entrecoupés s'échappaient de sa bouche ; des gestes convulsifs attestaient la violence de la lutte et les efforts de sa riche constitution.

Ursule en ouvrant ses yeux égarouillés n'avait pas reconnu Cléophas qui se tenait à son chevet dans l'attitude du plus profond désespoir.

Ursule sommeilla pendant une demi-heure.

En se réveillant ses dents s'entrechoquaient et des flots de sueur inondèrent les rugosités de son visage.

Son délire était fini.

Ses yeux rencontrèrent ceux de son sauveur.

Elle poussa un soupir et s'exclama :

Chère belle gueule ! Est ce toi Toi, Cléophas, tu es mon sauveur !

—Oui, Ursule, c'est moi. Moi Cléophas que tu as accablé par tes mépris.

—Pardonne-moi, tout ce que je t'ai fait souffrir. Maintenant, veux-tu mon cœur ? Il est à toi.

Cléophas prit la main ratatinée de la picotée dans les siennes. Suffoqué par l'émotion, la constriction qu'il éprouvait dans le larynx, ne lui permit pas d'articuler une parole.

Ursule se leva et alla se regarder dans un miroir placé au fond de l'appartement.

Cléophas se leva, toussa et essuya avec son mouchoir les sueurs qui perlaient sur son front.

Il allait s'approcher d'Ursule lorsqu'il entendit du train à la porte.

Quelqu'un venait de clancher. Le docteur alla ouvrir.

Le père Sansfaçon et Bénoni entrèrent dans le bureau du docteur.

Le vieux charretier, excité par de nombreuses libations et par le malheur qui lui était arrivé, s'approcha d'Ursule et lui dit :

—Tiens ! te voilà ici ? Sais-tu que je te cherche depuis une heure ? Arrive, et viens-t'en.

—Poupa, dit Ursule. Fâche-

oi donc pas comme ça. Je t'introduirai Monsieur Cléophas mon sauveur.

—Oui, dit le docteur, si votre fille est encore en vie aujourd'hui, père Sansfaçon, vous devez un beau cierge à ce monsieur. C'est lui qui a arraché votre fille à une mort terrible.

Bénoni qui était aussi lancé que le père Sansfaçon, crut qu'il était à propos de mettre son mot dans la conversation :

—Tiens, monsieur le conducteur des p'tits chars, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici ce soir. C'est comme ça que vous rendez des services aux gens pendant le feu. Vous enlevez la demoiselle de la maison pendant qu'on se fait griller pour sauver le cheval et l'agrès du père Sansfaçon. Eh ! viande ! je ne sais pas ce qui m'empêche de vous faire péter la gueule avant de sortir d'ici.

Cléopoas allait répondre lorsque le médecin se plaça entre les deux rivaux et leur dit :

—Pas de scandale dans ma maison. Si vous voulez vous donner des coups de torchon, vous allez sortir de suite de chez moi.

Cléophas lança sur Bénoni un regard chargé d'éclairs et sortit de la maison en disant :

—Monsieur je suis à vos ordres.

—Je vous suis, reprit Bénoni.

Les deux hommes sortirent du bureau du docteur suivi par le père Sansfaçon qui conduisait Ursule chez sa tante Délima, dans la rue Jacques-Cartier.

Cléophas et Bénoni, rendus sur la rue, réglèrent les conditions d'un duel qui devait avoir lieu le soir même.

Cléophas et Bénoni décidèrent que leur rencontre devait avoir lieu dans une ruelle de la rue Visitation audessus de la rue Dorchester.

Ils rencontrèrent sur la route deux fiers-à-bras de la bande du Cheval Noir, qu'ils invitèrent à être présents au duel comme leurs seconds.

Les deux adversaires n'échangèrent pas une parole jusqu'au moment où ils se rendirent sur le terrain de l'honneur.

L'aurore avec ses doigts de rose commençait alors à déboutonner le manteau de la nuit qui enveloppait Montréal et à éclairer le chemin pour le cabaroit lumineux de Phébus.

L'air était tiède et légèrement imprégné des vagues parfums s'échappant des buens retiros du quartier.

Le policeman, à cette heure, était impondérable et aucun obstacle ne se présentait aux deux ennemis.

Cléophas rompit le silence le premier en disant : Ça, c'est le *spot*.

En même temps il désignait

l'endroit de la ruelle le plus propice pour le combat.

—Ce sera *fair play*, dit Bénoni.

—C'est correct, reprit Cléophas en se débarrassant de sa bougrine qu'il jeta sur la terre avec sa veste et sa cravate.

Il serra d'un cran la strap qui retenait son pantalon, retroussa ses manches de chemise et commença à sparrer.

Bénoni fit la même chose.

La lutte était commencée. Bénoni et Cléophas paraissaient d'égale force.

A l'accès de colère que la jalousie avait donné à Cléophas, au moment de la provocation avait succédé une rage froide et concentrée. Pour Bénoni, on peut dire qu'il était dans son beau. Calme, ferme, brave sans bravade, sa grâce adolescente rayonnait de la fierté mâle du péril et du courage.

Mais Cléophas était souple, fougueux, téméraire, impossible à esquiver par l'audace et l'imprévu de ses mouvements.

C'était un rare et poignant spectacle de voir la tranquillité et l'aisance de Bénoni devant la vivacité et l'emportement de son adversaire.

La rencontre était assurément émouvante.

Bénoni, lui, ne pouvait se retenir de parler et de rire. En même temps qu'il opposait une séc rité dédaigneuse aux furieus attaques de Cléophas, il ne ma quait pas une occasion de raill rie et un sarcasme accompagna chaque parade.

—Gare à ton fouillon !

—Bon ! tu astapé ton claret.

En effet, Bénoni venait de rec voir une poque formidable su son appendice nasal, et son san coulait en longs ruisseaux sur so devant de chemise.

Bénoni riposta par une guiol qui fendit l'arcade sourcilière d son antagoniste. Son œil gauch était bouché.

La figure de Bénoni éclatai d'une joie amère.

Ses narines se dilataient, le pl de ses lèvres, qui lui servait d sourire, était plus froidement in solent que jamais, ses prunelle fausses et changeantes resplendis sait comme celle d'un chat sau vage.

Une intraduisible expressio d'orgueuil féroce, répandue dan son être, faisait hésiter les témoin entre l'horreur et l'admiration.

Cléophas qui commençait à se sentir mal à l'aise sous la pressio de cette raillerie glaciale voulu en finir et se décida à laisser de côté les règles du fair play.

D'un bond formidable il tomba sur son adversaire et le fit ployer. Bénoni trébucha et tomba lourdement sur le sol.

Il lui saisit le gargoton de la main gauche.

Bénoni qui n'avait plus de force musculaire dans son poignet réussit à se débarrasser de l'étreinte meurtrière de Cléophas, mais il ne put se relever sous le poids de son ennemi.

Celui-ci lui rabatit la tête sur la terre et avec le pouce de la main droite il exerça une pression violente sous le globe d'un des yeux de Bénoni.

Bénoni s'écria :

—Arrêtez-le, arrêtez-le, il me godge ! il me godge !

En effet Cléophas venait de recourir à un des moyens les plus barbares pour subjuguer son adversaire.

Il essayait de lui faire sortir l'œil de son obitre.

Les témoins intervinrent et arrachèrent Bénoni de sa position périlleuse.

Ce dernier en un clin d'œil se retrouva debout et commença à bûcher sur Cléophas.

Chaque coup portait aplomb. En cinq ou six secondes la figure de Cléophas fut mise en compote.

Bénoni était victorieux et son adversaire lui demandait grâce, lorsque tout-à-coup une vieille femme éveillée par les vociférations des combattants sortie de chez elle et se mit à appeler la police.

Le combat avait duré une vingtaine de minutes.

Le soleil se levait radieux à l'horizon.

Un homme de police fit son apparition dans la ruelle.

Bénoni et les témoins réussirent à s'échapper après avoir donné quelques taloches à l'agent de l'autorité.

VII

CLÉOPHAS DEVANT LE RECORDER

Cléophas, affaibli par la lutte désavantageuse dans laquelle il s'était engagé, resta sur le terrain et fut empoigné par le policeman qui le conduisit à la station de la rue Ontario.

Là, il résista du mieux qu'il put, et déchira une partie de l'uniforme du constable.

Celui-ci le maîtrisa par quelques coups de bâton vigoureusement appliqués et l'envoya rouler dans une des cellules.

Cléophas, la figure toute contusionnée par les coups de poing de Bénoni, et ses habillements maculés par le sang qu'il avait perdu abondamment, était dans la cellule depuis une dizaine de minutes, lorsque le sergent de la station rentra avec les constables qui l'avaient accompagné dans une patrouille.

Le sergent en voyant le prisonnier, ordonna à l'homme de garde

de le faire sortir et comparaître devant son pupitre.

Le sergent commença l'interrogatoire pendant qu'un constable écrivait les réponses sous sa dictée ?

—Comment vous appelez-vous ?

—Cléophas Plouf.

—Quel âge avez-vous ?

—Quarante ans.

—De quelle religion êtes-vous ?

—De la bonne.

—Bon, mettez catholique.

—Quelle est votre occupation ?

—Conducteur de petits chars.

—Etes-vous marié ou garçon ?

—Marié, malheureusement.

Puis s'adressant au constable qui avait opéré l'arrestation :

—Quel est votre plainte contre le prisonnier ?

—Il était soûl et se battait avec un bommeur du nom de Bénoni dans une ruelle près de la rue Sherbrooke. L'autre m'a échappé. Je sais où il demeure et je prendrai un warrant ce matin à la cour du recorder.

Le sergent dit ensuite à Cléophas :

—Levez les deux bras en l'air.

Cléophas s'exécuta de bonne grâce et l'homme de garde se mit à le fouiller consciencieusement.

La police trouva dans ses poches une pièce de vingt cents, un passe partout appartenant à Madame Beauchiard, la moitié d'une palette de tabac noir, un ganif à deux allumelles et un ticket pour une excursion à l'Ile Grosbois.

Ces objets furent enveloppés dans le mouchoir du prisonnier et déposés dans le pupitre du sergent.

Cléophas fut réinstallé dans sa cellule et la lourde porte de fer roula en grinçant sur ses gonds.

Cléophas se coucha en rond de chien sur les sales planches de sapin qui composaient le plancher de la cellule.

Après s'être absorbé pendant quelques minutes dans les réflexions les plus sombres, il céda au sommeil et se mit à ronfler bruyamment.

Vers quatre heures et demie il fut éveillé par les cris enroués d'un coq du voisinage.

Il se frotta les yeux et vit trois hommes de police occupés à fumer du gros tabac canadien en jouant une partie de dames sur un damier dont les carreaux étaient à moitié effacés.

Il demanda un verre d'eau.

Un constable lui présenta à travers les barreaux de la porte une grosse tasse en ferblanc en lui disant : Il paraît qu'on veut commencer à réduire.

A cinq heures les prisonniers de la station furent invités à sortir de leurs cellules et à monter dans une grande wâgine faite comme une grosse boîte noire, sur les deux côtés de laquelle on

voyait l'écusson de la corporation de Montréal avec la devise *Concordia Salus.*

Cléophas entra dans la wâgine avec trois ou quatre de ses compagnons de malheur. Ceux-ci étaient des vauriens surpris en ribottant passé minuit dans un clos de bois.

La porte de la voiture se referma avec bruit et les prisonniers furent transférés à la Station Centrale, dans le soubassement de l'Hotel-de-Ville.

Cléophas resta à jongler dans sa cellule jusqu'à huit heures du matin.

Alors M. Jules Pilon, un avocat distingué du barreau de Montréal, fit retentir ses grosses bottes sur les dalles du passage et s'arrêta devant la porte de chaque cellule pour avoir la défense du prisonnier qui y était enfermé.

Il arriva devant celle de Cléophas et il lui demanda s'il voulait s'assurer les services d'un avocat.

Le prisonnier lui répondit qu'il n'avait pas beaucoup d'argent. Il demanda à M. Pilon combien ça coûterait.

—Une piastre, dit l'avocat.

—Je n'ai pas ce montant-là.

—Tenez, je vois que vous êtes un pauvre homme, je vous défendrai pour cinquante cents.

—C'est bien malheureux, je n'ai que vingt cents pour toute fortune.

—Si c'est tout ce que vous avez, je vais le prendre. Donnez-les moi.

—C'est le sergent qui les a dans son pupître.

—C'est correct, vous me paierez après votre procès. Avez-vous des parents en ville qui pourraient faire quelque chose pour vous?

—Oui. J'ai ma femme qui reste à l'hôtel Donegana. Envoyez-la chercher, et je crois qu'elle me donnera quelques sous.

L'avocat se fit donner les noms des témoins et l'adresse de madame Plouf. Après avoir dit qu'il écrirait un mot à la femme de Cléophas, il alla faire visite aux autres prisonniers.

M. Pilon ne perdit pas de temps. Il envoya un huissier à l'hôtel Donegana pour communiquer à madame Plouf la malheureuse nouvelle.

VII

A dix heures moins cinq, Cléophas entendit les bottes ferrées d'une dizaine de policeman résonnant sur les dalles du passage extérieur.

L'homme de réserve ouvrit avec fracas la porte grillée qui fermait l'entrée de la chambre des cellules pendant que le sergent Dreyfus disposait ses hommes en une double haie depuis l'entrée des cellules jusqu'à la porte de la Cour du Recorder.

Le sergent cria: Tout le monde

est sur le pont, *all aboard !* Lafleur, faites-les avancer. Les dames les premières.

Le défilé commença. Deux ou trois vieilles Irlandaises en haillons, trois ou quatre vagabondes formèrent la première partie.

Le contingent des hommes était beaucoup plus considérable. Il y en avait de toutes les nationalités. La plupart étaient sales et dépénaillés, portant sur leurs figures l'empreinte des vices qui les avaient conduits devant le magistrat. Plusieurs d'entr'eux étaient de vieilles connaissances du recorder et saluaient avec familiarité les constables formant la haie.

Les prisonniers furent placés sous la garde d'un policeman dans une petite chambre attenante à la salle des séances de la Cour.

Ils n'avaient que trois ou quatre pas à faire pour se trouver sur la sellette des accusés.

En entrant dans le dépôt des prisonniers, Cléophas fut tout étonné d'y rencontrer son rival Bénoni.

Celui-ci était son voisin sur le banc des accusés.

—Comment ! vous êtes ici ! dit Cléophas.

—Beau dommage ! J'ai été pincé pendant le déjeuner. Faut être *mîne* pour agir en réformeur comme vous avez fait.

—Vous avez menti !

—Vous avez senti !

Ici le constable de garde cru qu'il était temps d'intervenir.

—Silence vous autres ! Si vous entends dire encore un mo je donne ma déposition et vous e aurez pour six mois.

Les deux ennemis se tournèren le dos et ne desserrèrent pas le dents.

A dix heures juste une voi sonore retentit dans l'enceinte d la Cour et fut entendue par le prisonniers.

C'était l'huissier audiencier d la Cour, le sergent Nelson, qu criait : *Hats off !*

Son Honneur venait de prendre son siège avec la liste des prisonniers. M. Ibottson, le greffier, était à son poste avec les dossiers des accusés.

Le sergent St Pierre, assis près de la boîte aux témoins, devait enregistrer pour la police les condamnations ou les acquittements prononcés par le tribunal.

Les avocats en petite tenue et les reporters des grands journaux écrivaient sur une table placée au-dessous du siège du greffier.

Cinq ou six prisonniers accusés d'ivresse simple subirent leur procès d'une manière extra-sommaire et furent condamnés à $1 ou huit jours. Il était dix heures et demie.

Le recorder d'une voix olympienne appela Cléophas Plouf et Bénoni Vaillancourt.

Les deux prisonniers se levèrent et furent conduits devant la Cour.

Les accusés s'arrêtèrent devant une portière haute de quatre pieds et fermée à clé. C'était là où ils devaient se tenir pendant le procès. Un policeman était placé à côté d'eux pour les empêcher de commettre des inconvenances devant le tribunal.

Le recorder prit la parole :

Vous êtes accusés tous deux de vous être battus. Que plaidez-vous à cela ? Coupable ou non coupable ?

BÉNONI —Vous dites que j'étais saoûl ! C'est pas le cas !

CLÉOPHAS.—Moi, saoûl, pas la torieuse de miette !

LE RECORDER —Etes-vous coupables ou non coupables ?

CLÉOPHAS.—Pas coupable comme de juste.

BÉNONI —Pas coupable itou.

LE GREFFIER.—Constables parlant le français, approchez pour vous faire assermenter.

Une dizaine de policemen se levèrent et s'approchèrent de la boîte aux témoins. Le sergent St Pierre leur tendit la bible. Chacun mit la main droite dessus. Le groupe ressemblait alors à une roue dont le livre noir semblait être le moyeu. L'assermentation des constables se fait en gros. La formule du serment est récitée une fois par le greffier et chacun baise la bible à tour de rôle.

Le greffier appela le premier témoin le constable Bellebôbine.

Les yeux de Cléophas étaient fixés sur les malcommodes qui prêtaient serments lorsqu'il lui monta au nez une forte odeur de vieille tonne. C'était l'avocat Jules Piton qui venait lui dire quelques mots :

—Soyez sans crainte. Votre femme, Monsieur Sansfaçon, Madame Sansfaçon et sa fille. Avez-vous d'autre chose à me communiquer avant que le procès aille plus loin ?

—Non.

L'avocat alla reprendre son siège et se mit à crayonner quelques notes sur un carnet gras qu'il venait de tirer de sa poche.

Cléophas se tourna du côté des spectateurs et se mordit la lèvre en songeant à la piteuse mine qu'il devait avoir devant sa bien-aimée.

Le constable Bellebôbine commença sa déposition :

Votre Honneur, vers quatre heures ce matin, j'étais sur mon quart, dans la rue Visitation, près de la rue Sherbrooke. J'entendis du train dans une ruelle. J'arrivai et je vis les deux prisonniers qui se battaient. J'ai réussi à poigner Cléophas Plouf, mais l'autre m'échappa. Comme je le connaissais bien, j'ai pris un warrant ce matin et j'ai été l'arrêter chez lui. Cléophas a résisté tant qu'il a pu et

j'ai eu mille misères à le conduire à la station. Les prisonniers étaient tous deux ivres. Vaillancourt est bien connu de la police. Il passe son temps à lôfer autour des marchés ou dans le Jardin Viger. Quant à l'autre prisonnier c'est la première fois que je le vois.

M. Piton se leva et commença à transquestionner le témoin.

—Constable, jurez-vous positivement que le prisonnier était ivre lorsque vous l'avez arrêté ?

—Oui, je le jure. Il avait de la peine à marcher.

—N'était-ce pas à cause des coups qu'il avait reçus dans la bataille ?

—Non, c'était pas ça.

—Vous pouvez vous retirer.

—Votre Honneur je prouverai le contraire dans ma défense.

Le sergent de la station de la rue Ontario donna sa déposition. Il dit qu'il pensait que le prisonnier Cléophas était un peu en boisson.

M. Piton appela alors les témoins de la défense.

Le premier qui entra dans la boîte fut le père Sansfaçon.

Il déposa comme suit :

—Je m'appelle de Salles Sansfaçon, je suis charretier. Mon stand est au coin de la rue St Paul et Bonsecours. Je connais les deux prisonniers. Bénoni Vaillancourt n'était pas saoûl ce matin. Je ne puis pas dire qu'il est de la tempérance. Je sai qu'il ne crache pas dedans. Lor du feu chez moi, il n'avait rie pris.

Bénoni qui n'avait pas d'avoca cru qu'il était temps de pose une question au témoin.

—Dites donc, monsieur Sansfaçon, est-ce que je suis un lôfeur, comme a dit l'homme de police ?

Le recorder. — Taisez-vous, vous n'avez pas le droit de parler.

Scholastique entra à son tour dans la boîte aux témoins. Elle dit :

Je m'appelle Scholastique Beauparlant. Je suis la femme du prisonnier, monsieur Cléophas Plouf.

Un cri déchirant, parti du banc des témoins, jeta l'émoi dans la Cour, et interrompit les procédés de la justice. Ursule, en apprenant que Cléophas, son sauveur, était marié, venait de tomber en syncope.

Le sergent Nelson courut vers elle. Il détacha les gorgettes de son chapeau et se mit à lui taper dans la paume des mains, tout en disant à un constable de courir chercher un verre d'eau dans le bureau du greffier.

Lorsque le désordre, causé par l'évanouissement d'Ursule, fut calmé, Son Honneur, après avoir ouï le plaidoyer de M. Piton, prit la parole :

—Prisonniers, dit-il, ce n'est pas la première fois que vous paraissez devant la Cour.

Vous, Cléophas Plouf, vous méritez une sentence sévère. Il y a qu'un autre animal dans la ville qui se met dans le même état où vous avez été trouvé la nuit dernière, ça, c'est un cochon. Pendant que vous étiez ivre vous avez troublé la paix en vous battant avec votre ami. Je vous condamne à $5 ou un mois. Emmenez-les.

Les deux prisonniers furent re conduits dans la chambre d'attente.

La sentence qui venait de les frapper avait opéré u rapproche ment entre les deux ennemis.

Ils causèrent ensemble du résultat de leur procès. Bénoni prit la parole le premier.

Le vieux a été dur pour nous autres. Il me semble qu'il aurait pu nous donner $1 ou huit jours.

—C'est ce maudit constable qui a juré trop fort. Si jamais je mets la main sur Bellebôbine, je lui casse le troufignon.

—On descend tout de même chez Payette. On n'a pas c'te tôle.

—Fais en pas de cas.

—C'est le skelly que je trouve pas ragoutant. Casser de la pierre il parait que ça force pas.

La conversation des deux condamnés fut interrompue par l'entrée du Sergent Dreyfus, qui appela Cléophas Plouf

Avancez par ici, Plouf, votre femme va payer votre amende.

Cléophas suivit l'officier qui le conduisit devant le comptoir dans le greffe du Recorder. Scholastique était là.

Elle venait de payer l'amende de son époux perfide.

Le greffier lui avait donner un reçu qui lui permettait de faire remettre son mari en liberté.

Scholastique se tourna et en voyant Cléophas :

—Tiens, c'est toi ! Eh visage d'homme sans cœur ! J'ai payé ton amende.

Que vas-tu faire à présent ! Je suppose que tu vas continuer à lôter.

—Scholastique, répondit Cléophas touché par la générosité de sa femme. Scholastique, je vois que je me suis mal conduit Scholastique, je t'écouterai. Je travaillerai à n'importe quoi pour faire vivre notre famille. Je te l'assure, ma grande conscience du bon Dieu !

—Je t'ai pardonné encore une fois, Cléophas. Tu vas venir rester avec ta famille J'ai loué une maison dans la rue Campeau et je gagne déjà assez d'argent pour faire vivre nos huit enfants. Je vas en journée et je lave pour plusieurs maisons de la rue Ste-Catherine. Hourra, viens tu ? J'ai hâte d'arriver, les enfants sont à la maison.

Les deux époux réconcilliés se dirigeaient vers la porte du greffe.

lorsqu'ils virent sur un banc une jeune fille voilée qui poussa un soupir et s'exclama :

—O Cléophas !

Scholastique pâlit et se mordit la lèvre.

Cléophas eut une espèce d'éblouissement et dut appuyer une main sur le comptoir pour ne pas tomber.

C'était Ursule qui disait un dernier adieu à son sauveur.

Elle releva son voile et laissa voir à Scholastique les ravages horribles de la picotte sur sa figure.

Scholastique en la voyant serra le bras de son époux et lui souffla à l'oreille :

—Viens, mon ami, si tu m'aimes réellement, tu ne parleras jamais à cette peau-là.

Cléophas maîtrisa son émotion du mieux qu'il put. Il tourna le dos à Ursule et sortit du soubassement de l'Hôtel-de Ville au moment où les prisonniers montaient dans la voiture de la Corporation pour se rendre à l'Hôtel Payette.

Scholastique et Cléophas se rendirent dans leur logement sur la rue Campeau.

Cléophas reprit courage et se mit en quête d'ouvrage.

Il alla trouver l'échevin Thibault qui lui fit obtenir de l'emploi temporaire dans le bureau de santé.

FIN DU PROLOGUE

ABRÉGÉ DU PROLOGUE

Avant de nouer l'intrigue principale de notre roman, nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs un sommaire des principaux évènements du prologue.

Bénoni, un jeune cordonnier du faubourg Québec, est amoureux de Mademoiselle Ursule Sansfaçon, fille d'un vieux charretier de la stand de la rue St-Paul, près de l'Eglise Bonsecours.

Il a un rival dans la personne de Cléophas, un conducteur de petits chars.

Celui-ci voit ses hommages repoussés par Ursule qui aime le cordonnier d'amour tendre.

Le démon de la jalousie s'empare du cœur de Cléophas qui fait de vains efforts pour supplanter son odieux rival.

L'amour de Bénoni subit une épreuve des plus cruelle ; son amante est frappée de la petite vérole.

Malgré les soins du plus savant médecin de Montréal, la pauvre jeune fille est défigurée par les ravages de l'horrible maladie. Un grain de picotte se développe dans l'œil d'Ursule et elle reste borgne pour le restant de ses jours.

L'amour de Bénoni ne faiblit pas. La perte de la beauté physique de son idole ne détruit pas son idéal.

Cléophas néglige son devoir

dans le service des petits chars et perd sa place.

Un incendie éclate dans la résidence du père Sansfaçon. Cléophas, au péril de ses jours, sauve Ursule qui allait périr dans les flammes.

Celle-ci jure qu'elle n'épousera pas d'autre homme que son sauveur.

Embarras de Cléophas qui est marié et père de huit enfants tous des jumeaux.

Scholastique, la femme de Cléophas, qui vivait séparé de son mari depuis longtemps et qui s'était retirée chez son père à la campagne, revient à Montréal.

Elle retrouve Cléophas et lui fait des reproches amers parce qu'il passe son temps à "bommer" et qu'il prive sa famille des choses nécessaires à la vie.

Cléophas et Bénoni se rencontrent et se battent en duel à coups de poings. Cléophas est vaincu. Les deux duellistes sont arrêtés par la police et condamnés par le recorder chacun à $5 ou un mois.

Bénoni va passer un mois à l'Hôtel Payette.

Pendant le procès des duellistes, Ursule qui est présente en Cour, entend la déposition de Scholastique. En apprenant que Cléophas est marié elle s'évanouit en pleine cour. Le père Sansfaçon, après l'incendie, continue à rouler comme charretier et gagne sa vie le plus honnêtement qu'il peut.

PREMIERE PARTIE

Le trésor des Bouctouches

I

LA MALADIE

Le comte de Bouctouche habitait une maison des plus aristocratiques sur la rue St-Denis, près du carré St-Louis.

Les résidents du quartier St-Louis étaient depuis longtemps vivement intrigués sur son compte.

Il vivait dans la plus grande opulence. Il gardait des chevaux de race et son équipage était réellement princier.

Le comte n'allait jamais en société et vivait dans le plus grand isolement.

Les volets de chaque fenêtre du rez-de-chaussé étaient continuellement fermés et à part les fournisseurs ordinaires de la maison, il était rare de voir quelqu'un frapper à la porte.

Le comte de Bouctouche vivait depuis cinq ans à Montréal, avec la comtesse et son fils le vicomte, âgé d'environ quatre ans.

Le personnel de la maison était composé d'un intendant, d'un valet de pied, d'un groom, d'un palefrenier et de trois servantes.

Presque toutes les après-midi le comte, la comtesse et une servante se promenaient en rockaway sur les rues Notre-Dame et St-Jacques.

Le comte de Bouctouche était âgé d'une trentaine d'années.

Son front était large et dénotait une intelligence supérieure.

Il avait des yeux gris toujours mobiles et sa bouche aux coins légèrement retroussés était surmontée d'une épaisse moustache, avec des pointes en aiguilles. C'était une figure des plus aristocratique empreinte d'une mâle fierté.

La comtesse était une jeune femme de vingt-quatre ans, une blonde aux regards langoureux et au front rêveur. Ses yeux se voilaient souvent sous l'oppression de pensées mélancoliques.

Ses traits étaient réguliers et délicats et l'ensemble de sa physionomie était des plus sympathiques.

Elle était évidemment en proie au spleen et elle cherchait dans ses promenades une diversion aux sombres pensées qui assiégeaient son esprit.

Depuis quelques jours le comte et la comtesse ne faisaient plus leurs promenades habituelles.

Si le comte sortait on le voyait se dirigé d'un pas pressé vers la résidence du docteur O. S. Coxis, sur la rue Craig.

Entrons, maintenant, dans la maison du comte de Bouctouche et voyons un peu ce qui s'y passe.

Le comte est en robe de chambre dans sa bibliothèque. Il se promène d'un pas saccadé de long en large dans son appartement. Sa main droite agite d'une manière nerveuse les glands d'or au bout de la ceinture de sa robe de chambre.

Tout à coup le timbre de la porte retentit. Il respira avec plus de calme et il dit :

—Enfin !

Quelques instants après le docteur Coxis qui avait accroché son chapeau à une patère dans le passage, entra dans la bibliothèque.

—Oh ! docteur, dit le comte, je vous attendais avec impatience. Le vicomte vient d'avoir un accès terrible. Montez de suite avec moi.

Le comte et le médecin entrèrent dans un appartement où la mère éplorée veillait au chevet de son fils.

Le médecin prit le pouls du petit malade et hocha la tête.

—Eh bien docteur ? demanda la comtesse. Tout est donc fini !

—J'ai peu d'espoir à vous donner. Avec un peu de soins, l'enfant pourra traîner encore quelques semaines. La dipthérie est très mauvaise cette année. La science à ses limites et la mort est inexorable.

Le médecin descendit l'escalier la tête basse et entra dans la bibliothèque du comte de Bouctouche. Le malheureux père lui fit signe de prendre un fauteuil. Après un silence de quelques secondes :

—Docteur, j'ai un service à vous demander. Vous soignez n'est-ce pas la famille de la marquise de Malepecque ?

—J'ai cet honneur.

Le comte se leva de son siège et alla fermer la porte de l'appartement qui était entrebaillé. Il reprit son siège et la parole :

—Le service que je vous demande est de tenir la famille Malepecque dans l'ignorance de la maladie de mon fils. Il y va de mes plus chers intérêts. Me donnez-vous votre parole de gentilhomme que vous serez discret ?

—Monsieur le comte, fiez-vous à ma discrétion. Je serai muet comme la tombe.

Le comte de Bouctouche ouvrit

son secrétaire, prit une liasse de billets de banque et compta $200 au médecin.

Celui ci mit les banknotes dans son portefeuille et sortit de l'appartement après avoir fait au comte un profond salut.

Le comte resta seul dans sa bibliothèque. Une sueur froide perlait sur son front. Une pâleur cadavérique avait envahi sa figure.

Il semblait foudoyé par les dernières déclarations du docteur Coxis.

II

L'HOMME AU CHAPEAU DE CASTOR GRIS

Le lendemain de la visite du docteur Coxis chez le comte de Bouctouche, un personnage mystérieux se promenait entre dix et onze heures du matin sur la rue St Denis, du côté opposé à la maison du comte.

Il d'y avait rien de recherché dans sa mise. Il portait un chapeau de castor gris qui paraissait avoir été bloqué cinq ou six fois. Il était vêtu d'un tweed couleur poivre et sel valant tout au plus une dizaine de piastres. Ses chaussures quoique rapiécés en plusieurs endroits étaient propres et luisantes.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez gras et d'une stature au-dessus de la moyenne.

Il portait des favoris, et l'ensemble de sa physionomie dénotait un esprit cauteleux et observateur.

Depuis une semaine, tous les matins vers neuf heures, on pouvait le voir arpentant la rue St-Denis en laissant traîner le bout ferré de sa canne sur les grandes dalles de granit qui composent le trottoir.

En passant vis-à-vis de la résidence du comte de Bouctouche, il levait toujours les yeux au balcon au-dessus de la porte et semblait épier les mouvements de tous ceux qui entraient dans la maison ou qui en sortaient.

Ce matin là, vers onze heures, il vit arriver le notaire Maher, portant sous le bras plusieurs documents officiels.

Le tabellion sonna à la porte du comte et entra.

L'homme au chapeau de castor gris eut un sourire de satisfaction.

Il plaça sa canne sous l'aisselle du bras gauche et se frotta les mains avec un contentement visible.

Il hâta le pas et continua sa marche jusqu'au Carré St-Louis.

Il s'approcha de la fontaine des Innocents et y but un peu d'eau dans une des tasses de zinc enchaînées à la petite colonnade en fonte.

Il se tint en arrière de la fon-



BENONI



De BOUCTOUCHE et CLÉOPHAS

taine de manière à observer tout ce qui se passait devant la résidence du comte.

Le notaire faisait une visite prolongée à son client.

Midi sonna à l'Eglise St Jacques et il n'était pas encore sorti.

Le personnage mystérieux cependant ne perdait point patience.

Il reprit sa promenade vers la Côte à Barron, se retournant à chaque minute pour s'assurer si le notaire n'était pas sorti de chez le comte de Bouctouche.

A midi et demie, au moment où l'homme au chapeau de castor gris traversait la rue Sherbrooke, il vit le notaire sur le perron du comte prenant congé de son client.

Il s'arrêta court et se portant l'index au front il sembla prendre une résolution subite.

Il se dirigea vers la maison du comte, monta le perron et sonna hardiment.

La porte s'ouvrit et une servante lui dit d'entrer dans le salon ; M. le comte serait à lui dans quelques instants.

L'inconnu se laissa cheoir dans un fauteuil moëlleusement capitonné et recouvert d'une housse. Pendant quelques minutes il admira au salon, les globes immenses qui se dressaient dans les cadres d'or sculptés dans tous les coins de l'appartement, les crédences recouvertes des vases les plus riches de la Chine et du Japon, les lustres aux cristaux étincelants, les poufs, les divans en brocatelle vert et or, des chefs-d'œuvre d'ébénisterie en laque et en bois de rose. D'épais rideaux en reps qui masquaient les fenêtres, laissaient pénétrer dans l'appartement un demi-jour voluptueux, et les plantes exotiques rangées sur une jardinière imprégnaient l'atmosphère des parfums les plus pénétrants.

Le comte de Bouctouche après cinq ou six minutes fit son entrée dans le salon et salua son visiteur d'une légère inclination de la tête.

Le comte, au premier coup d'œil, n'avait pas reconnu son visiteur. S'avançant près de la fenêtre il écarta un des rideaux. La lumière qui envahit le salon lui permit de distinguer clairement les traits de l'inconnu.

Le comte en le voyant se troubla.

—Comment ! s'écria-t il, vous ici ! Vous, monsieur Caraquette que je croyais au Nouveau-Brunswick.

—C'est moi-même en personne, dit l'homme au chapeau de castor gris. Ma visite vous dérange peut-être !

Au contraire, monsieur Caraquette, rien ne me fait plus de plaisir de vous rencontrer aujourd'hui à Montréal.

—Monsieur le comte, il a fallu des affaires de la plus haute importance pour m'obliger à faire un voyage aussi long, pendant la saison où je suis le plus occupé.

—Où voulez-vous en venir ?

—Prenez patience, monsieur le comte, j'aime les situations nettement définies ; il y a trois ans, mon ami, monsieur de St-Simon, un des armateurs les plus riches des Iles de St-Pierre et Miquelon me nommait son exécuteur testamentaire. Il laissait une fortune de deux millions de dollars en or déposée dans les banques, plus la dernière cargaison de diamants qu'il avait tirés de ses mines au Brézil.

Vous avez épousé, dix-huit mois avant la mort de monsieur St-Simon, sa nièce, mademoiselle Malpecque, avec l'espérance d'hériter un jour d'une des fortunes les plus considérables de l'Amérique. Lecture vous a été faite des différentes clauses du testament de feu monsieur St-Simon. Ses biens, mobiliers et immobiliers ont été légués par substitution au jeune vicomte de Bouctouche, âgé de trois mois, à la mort de son grand oncle.

Avenant la mort du vicomte sans héritiers, la fortune toute entière doit retourner au marquis de Malpecque ou à ses collatéraux. Lorsque vous avez quitté la Baie des Chaleurs, j'ai cru remarquer que la santé de votre fils s'affaiblissait. Le médecin de l'endroit m'a dit qu'il avait dans la poitrine le germe de la maladie qui devait l'emporter.

La semaine dernière l'échevin Thibault de Montréal, était à la Baie des Chaleurs.

Il allait faire des discours aux Acadiens du Nouveau-Brunswick, sur la loi des écoles. Il m'apprit que votre fils était atteint d'une maladie mortelle et que l'on désespérait de sa guérison.

A cette nouvelle je me décidai à partir immédiatement pour Montréal.

Avant de me mettre en route je m'agenouilai près de la tombe de M. St-Simon et je demandai au ciel de prolonger la vie de votre enfant, l'espoir de votre race.

J'avais une longue route à parcourir avant d'arriver à la première station du chemin de fer Intercolonial. Je recueillis tous les documents relatifs à votre famille, je fis seller ma jument et je dis adieu à ma femme.

En arrivant à Montréal, je me rendis chez M. Liboire Maheu, le notaire de la famille de St-Simon.

Je lus pour la première fois un codicile du testament de mon ancien ami.

Une clause m'obligeait dans le cas du décès de votre enfant,

d'aller faire moi-même les inscriptions nécessaires sur les régistres de l'état civil et de procéder immédiatement à l'exécution des dernières volontés de M. de St-Simon.

Je n'ai pas voulu vous troubler pendant la maladie du jeune vicomte. Tous les jours je me suis promené sur la rue près de votre résidence, tous les jours j'avais des nouvelles de sa chère santé.

Aujourd'hui, sachant que la mort de votre enfant ...

La mort de mon enfant ! interrompit le comte de Bouctouche, mais, monsieur Caraquette je vois que vous avez été mal informé. Du reste je ne m'explique aucunement l'excès de zèle que vous portez à l'exécution du testament de M. de St-Simon.

—Monsieur le comte de Bouctouche ne vous faites pas d'illusions. Vous avez vécu jusqu'aujourd'hui dans un luxe et un faste qui vous aveugle sur votre situation. Je ne veux pas qu'après la mort de votre fils vous soyez laissé dans la débine. Trois ou quatre mille dollars vous seront compté par moi afin que votre épouse ne souffre point des atteintes de la misère. Je ne désire pas faire d'éclat et je suppose que vous êtes un homme trop intelligent pour vous lancer dans des contestations judiciaires à propos d'une succession.

—Savez-vous M. Caraquette, que votre conversation est loin d'être agréable Tenez, vous me sciez le dos avez une latte. Je ne suis pas pour me laisser enfifrewâper par un bommeur de votre espèce. Si vous ne fichez pas votre camp au plus tôt de chez moi, je vais vous faire passer par cette fenêtre.

—Ah ! ah ! dit M. Caraquette, c'est sur ce ton que vous le prenez ! Je pars mais vous aurez bientôt de mes nouvelles.

L'homme au chapeau de castor gris sortit de chez le comte en grommelant quelques paroles inintelligibles et se dirigea vers le faubourg Québec en faisant des moulinets avec sa canne.

III

OU LE COMTE COMMENCE A AVOIR PEUR DE L'HOMME AU CHAPEAU DE CASTOR GRIS

Vers dix heures le soir du même jour, une voiture de louage s'arrêta devant la résidence du comte de Bouctouche. Une dame enveloppée d'un châle, une servante portant un enfant dans ses bras et le comte montèrent dans la voiture et baissère les stores. Le cocher fouetta ses chevaux qui se lancèrent au trot en montant la côte à Barron.

Le comte et la comtesse avaient pris toutes les précautions pour ne pas être reconnus sur la route.

La servante qui portait le petit vicomte sur ses genoux n'était autre qu'Ursule, l'amante de Bé noni.

La voiture suivit les rues Sherbrooke et St Laurent et passa à travers le village St Jean-Baptiste.

Le cocher ne ménageait pas les chevaux et leur faisait tenir un train de quatre lieues à l'heure.

Une dizaine de minutes plus tard l'équipage du comte était sur le chemin du Sault.

L'équipage du comte de Bouctouche se lança ensuite sur la route de Ste Rose.

L'atmosphère commençait à se vicier dans l'intérieur de la voiture et le comte fit relever les stores et baisser les glaces afin de donner accès à l'air du dehors.

Ursule qui était assise en face de la comtesse, le dos tourné au siège du cocher, jeta un regard au dehors et vit au clair de la lune un nuage de poussière qui s'élevait sur la route à deux ou trois arpents en arrière de la voi ture. Elle dit à la comtesse :—Madame, je crois qu'il y a une voitu re par là-bas qui cherche à nous passer.

Le comte sortit la tête de la voiture. Il vit un *dog cart* dans lequel était une seule personne.

Cette dernière modérait l'allure de son cheval et semblait ne pas tenir à passer la voiture du comte ni à s'en rapprocher de trop près.

Le cocher, d'après les ordres du comte, arrêta à la première hôtellerie de Ste-Rose et y fit boire ses chevaux.

Le dog-cart continua sa route un peu plus loin et s'arrêta près du pont.

La personne qui était dans cette petite voiture portait un feutre aux larges bords rabattus sur ses yeux. Sa bouche et son menton disparaissait sous une barbe épaisse et rousse.

En passant près de l'hôtellerie où était entré le comte, l'inconnu ne tourna pas la tête et il continua sa route comme un voyageur qui connaissait parfaitement le district.

Le comte paraissait très intrigué par l'arrivé de cet étrange personnage.

Il s'était placé dans l'embrasure d'une fenêtre, et avait écarté discrètement un coin des rideaux en tapisserie qui masquaient le chassis.

Il n'avait jamais rencontré auparavant l'homme qui était dans le dog cart et ses traits lui étaient complètement inconnus.

Il se mordit pourtant la lèvre inférieure et frappa avec le manche de son fouet la tige d'une de ses bottes à l'écuyère.

Si c'était un limier lancé sur sa piste par M. Caraquette.

Le comte fit résonner un timbre sur une table au milieu de l'appartement.

Le commis de *bar* parut et le comte lui demanda des rafraîchissements.

La comtesse prit un verre de vin chaud et Ursule se contenta d'un peu de gin. Le comte prit un verre de citron avec un peu de gin honnette et paya la consommation.

En partant il demanda au propriétaire de l'hôtel s'il avait vu passer l homme dans le dog-cart.

L'hôtelier dit que l'individu devait être un étranger dans ces parages, car c'était la première fois qu'il le voyait.

Le comte, la comtesse et Ursule avec l'enfant remontèrent dans la voiture dont les chevaux reprirent un train de quatre lieues à l heure.

Il était alors minuit moins quatre minutes.

En passant sur le pont de Ste Rose, l'allure des chevaux fut tempérée. Les glaces de la voiture avaient été baissées et la brise du soir venant de la rivière rafraîchissait sensiblement l'intérieur du véhicule.

Tout à coup, pendant que la lune était voilée par un nuage qui passait, les personnes qui étaient dans la voiture, entendirent un bruit étrange et quelque chose de noir entra dans la voiture et tomba sur la figure du vicomte qui était endormi sur les genoux d'Ursule

La bonne mit la main sur cet objet étrange. Elle toucha quelque chose de froid, de velu et de visqueux. Elle poussa un cri déchirant.

—O, Mon Dieu, madame ! Une " souris chaude," une " souris chaude" collée sur le visage du petit !

La comtesse poussa un soupir, pâlit et s'évanouit.

Le comte enleva l'oiseau nocturne de la figure de son fils et le jeta hors de la voiture en disant :

—Voilà un sinistre présage !

***

Vers une heure et demie du matin, le comte et la comtesse traversaient Ste Thérèse.

Tout le monde y dormait, pas une lumière ne brillait dans le village.

Ils n'entendirent pour tout bruit que les hurlements des chiens éveillés par les roulements du carrosse et alternant avec les notes graves des oua-ouarons chantant dans les marais.

Les voyageurs passèrent inaperçus à Ste Thérèse et s'engagèrent dans la route de St-Janvier.

Rien n'est plus monotone que le trajet entre Ste-Thérèse et St-Janvier.

Une savane longue de six milles sépare les deux paroisses.

La végétation y est sombre et triste, pas un colon n'a encore construit son habitation sur cette route toujours déserte.

Ce chemin s'appelle la Grande Ligne.

Quelquefois les roues s'enfonçaient jusqu'aux moyeux dans une terre forte désagrégée par les dernières pluies, quelquefois le carosse roulait sur un terrait plus sec et le sable sous le sabot des chevaux s'élevait en épais nuages.

La comtesse cognait des clous.

Le comte sortit sa blague et chargea sa pipe d'écume "cernée" avec laquelle il tira quelques touches pour opérer une diversion à l'ennui de la route.

Il jeta un regard en arrrière de la voiture et s'aperçut qu'il était suivi par quelqu'un monté sur un buck board.

Ce ne pouvait pas être M. Caraquette, car celui-ci conduisait un dog-cart.

Le comte fut rassuré.

Ursule s'était laissé gagné par le sommeil. Elle paraissait en proie à un affreux cauchemar.

Elle rêvait sans doute à Bénoni qui dormait sur les durs paillasses de la géole.

N'était-elle pas la cause de sa captivité.

Le petit vicomte râlait dans son sommeil ; il était facile de voir à son oppression que ses forces s'épuisaient d'heure en heure.

Vers trois heures du matin la voiture du comte s'arrêtait à la porte de l'hôtel Campeau à St-Jérôme.

Cinq ou six coups de manche de fouet bien appliqués sur la porte eurent pour effet d'éveiller l'hôtelier qui fit entrer les étrangers dans le salon.

Il assigna à chacun une chambre et sortit pour faire entrer les chevaux dans l'écurie.

Le comte conduisit sa femme à sa chambre à coucher et descendit au salon où il fit appeler le propriétaire de l'hôtellerie.

Il demanda à l'aubergiste s'il y avait dans le village un cottage de première classe à louer.

L'hôtelier lui répondit que moyennant une dizaine de dollars par mois, il pourrait louer un véritable petit château de l'autre côté de la rivière, construit sur un côteau commandant une vue de tout le village. Il y avait jardin, verger, écuries, avec circonstances et dépendances tenants et aboutissants.

M. de Bouctouche dit qu'il irait voir la propriété dans la matinée et il recommanda à l'aubergiste la plus grande discrétion sur la présence de la comtesse et de son enfant dans l'auberge.

Le comte alors [illegible] retira dans son appartement.

Ursule et la comtesse se déshabillèrent et quelques minutes après tout le monde dormait à l'hôtel Campeau.

IV

OU CARAQUETTE SE FAIT ALLER

M. Caraquette en sortant de la résidence du comte s'était rendu à l'Hôtel du Canada, où il occupait la chambre No 86, au quatrième étage dans l'aile la plus paisible de l'établissement.

Il avait apporté avec lui du Nouveau Brunswick, quatre grosses malles aux ferrures solides, ce qui laissait croire qu'il appartenait à la classe des commis voyageurs.

M. Caraquette était peu communicatif avec les habitués de l'hôtel et ses mouvements étaient réguliers comme ceux d'une horloge.

Le matin et l'après-midi il s'absentait de l'hôtel pendant une heure qu'il consacrait à la promenade ou à ses affaires privées.

Le soir il s'enfermait dans sa chambre où l'on voyait le gaz brûler jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Après sa déconvenue chez le comte de Bouctouche, M. Caraquette entra dans son appartement contrairement à son habitude, il n'en sortit pas pour faire sa promenade de l'après-midi.

En entrant il avait lancé son chapeau de castor gris sur une table au risque de le bosser et plaçant ses pouces dans les échancrures de son gilet, il se promena dans sa chambre, les regards levés au plafond comme s'il eut cherché une inspiration d'en haut.

Tout à coup il s'arrêta et baissa la tête en plaçant l'index de la main droite en forme de crochet sur l'arcade de son nez.

Il eut l'air de s'arrêter à une idée.

Il ouvrit une de ses malles et en sortit une boîte en ferblanc fermée avec un cadenas à secret.

Il ouvrit la boîte de ferblanc et en tira une liasse de papiers qu'il jeta sur la table.

Il trouva dans la liasse une lettre portant, dans la cire noire avec laquelle elle était cachetée, le sceau armorié de M. de St-Simon.

Le cachet n'avait pas été rompu.

La lettre était adressée à M. Caraquette.

Au-dessus de l'adresse, on lisait en encre rouge les mots suivants :

Cette lettre ne devra être ouverte que dans le cas où le vicomte de Bouctouche serait mort ou in articulo mortis.

M. Caraquette brisa le cachet et sortit la lettre de l'enveloppe.

L'épître se lisait comme suit :

" Cher ami,

" J'ai un secret d'une haute importance à te communiquer. Il importe que tu le saches afin que tu exécutes scrupuleusement mes dernières volontés contenues dans mon testament. Ce secret, pour des raisons que tu pourras appré-

cier ne pouvait être divulgué dans l'acte testamentaire. Si je t'ai donné instruction d'être pré sent à l'inscription du décès de mon petit-fils sur les régistres de l'état civil, c'est que j'ai craint que son père ne lui substituat un autre enfant afin de rester avec la jouissance de ma fortune. Je tiens à ce que tu constates personnellement l'identité du défunt. Mon secret est le signe à l'aide duquel tu reconnaîtras mon héritier, le véritable vicomte de Bouctouche. En 1874 j'étais allé à Montréal avec ma fille Madame de Bouctouche pour assister à la célébration de la grande St Jean-Baptiste. La comtesse fut très impressionnée par la grandeur de la démonstration. Quelques mois plus tard elle me rendait grand père d'un petit-fils que j'avais longtemps demandé au ciel. Ce petit-fils c'est le vicomte de Bouctouche. Il porte sur son corps une marque à laquelle il pourra toujours être reconnu. Il a sur la fesse gauche l'empreinte bien dessiné d'un castor rongeant une feuille d'érable. Au-dessus du castor, tu pourras lire en lettres très distinctes les mots " *Travail et concorde.*"

Maintenant, mon cher ami, avec ces données, tu peux empêcher toute substitution d'enfant ave nant la mort du vicomte, qui, je crois, ne jouit pas d'une très forte santé.

Tout à toi,

CALIX DE ST SIMON. "

Caraquette, après la lecture de cette lettre, resta rêveur pendant quelques minutes.

Il s'agenouilla devant une de ses malles et en fit jouer la serrure à secret.

Cette malle contenait une vingtaine de boîtes en ferblanc. Chacune de ces boîtes renfermait des valeurs monétaires ou des obligations pour un montant considérable.

Caraquette mit dans son portefeuille une liasse de billets de banques et sortit de l'hôtel.

Il se rendit chez un perruquier de la rue Notre-Dame. Lorsqu'il reparut sur la rue il était méconnaissable. Caraquette portait une barbe roussâtre qui lui couvrait la moitié de la figure. Son chapeau de castor gris avait été remplacé par un feutre mou bossé comme le chapeau d'un bommeur ou d'un maquignon américain.

Il recommença sa promenade sur la rue St Denis, près de la maison du comte de Bouctouche.

Il vit la voiture de louage s'arrêter devant la résidence du comte et, plus tard caché en arrière de la boîte d'un arbre, il put assister au départ de la famille.

Une vingtaine de minutes après Caraquette avait loué un dog cart et se lançait à la poursuite des fugitifs.

Rendu à Ste-Thérèse, Caraquette afin de ne pas exciter les soupçons du comte de Bouctouche, avait changé son dog-cart pour un bog-board.

Il avait soin de ne pas s'approcher de trop près de la voiture du comte.

Malheureusement pour lui vers deux heures du matin, la lune disparaissait au moment où il était rendu à la biturcation du chemin de St Janvier avec ceux de St-Jérôme et de St Colomban de la Seigneurie des Mille Iles.

Caraquette se trompa de route et ne reconnut son erreur que lorsqu'il fut rendu près de la route de Ste-Scholastique.

En essayant de revirer sa voiture, une des roues monta sur une grosse pierre. Le bog board fut renversé et un des timons fut brisé avec le dash-board.

Caraquette fut obligé de faire un mille et demi à pied pour aller acheter un bout de corde chez un habitant afin de réparer le dégat et de continuer sa route.

Il était midi lorsqu'il entra dans St-Jérôme.

Il avait appris que le comte et sa famille s'étaient arrêtés à l'hôtel Campeau.

Naturellement il ne voulut pas courir le risque d'être reconnu par M. de Bouctouche. Il traversa le village et se rendit jusqu'au Cordon où il confia son cheval et sa voiture à un cultivateur de la localité.

Caraquette reprit à pied le chemin du village et se rendit chez un hôtelier près de la gare du chemin de fer.

Nous le laisserons en compagnie de l'aubergiste, pour aller trouver le comte à l'Hôtel Campeau.

M. de Bouctouche ne dormit pas longtemps. Après un somme qui dura environ une heure, il visita le cottage sur l'autre côté de la rivière et le loua pour l'été, moyennant un prix fabuleux pour les gens de St-Jérôme.

Deux jours plus tard la comtesse prenait possession de la maison.

Le petit vicomte affaiblissait de jour en jour. Bientôt la fièvre atti t on apogée et fut aggravée par le délire. Le comte envoya chercher un médecin par un messager, malheureusement le comté de Terrebonne était en élections et tous les médecins s'étaient absentés pour faire de la cabale

Bref l'agonie arriva et le vicomte creva.

La comtesse eut le cœur brisé. La commotion que lui causa au cerveau cette grande douleur, ébranla temporairement sa raison.

Elle avait versé tant de larmes que ses glandes lacrymales étaient taries.

Le comte, apprit la mort de son fils avec un sang-froid stoïque.

Il s'enferma dans sa bibliothèque et y passa cinq ou six heures.

Le lendemain matin il partit pour Montréal par le train de sept heures.

Qu'allait-il faire à Montréal ?

Etait-ce pour s'y assurer les services d'un entrepreneur de pompes funèbres de première classe ?

Non.

Le chapitre suivant vous expliquera l'objet de ce voyage.

V

OU CLÉOPHAS OBTIENT UN JOB MYSTÉRIEUX

Cléophas ne resta pas longtemps au service de la corporation.

Sa besogne consistait à arrêter l'eau aux citoyens qui négligaient de payer leurs taxes.

Un jour il fut traduit devant le comité pour répondre à l'accusation de favoritisme en donnant l'eau sans autorisation à un marchand de lait retardataire dans ses paiements.

Il reçut son congé et par l'influence de l'échevin Donovan, un Irlandais du Griffintown fut nommé à sa place.

Cléophas frappa vainement à bien des portes pour obtenir de l'ouvrage.

Il se trouva jeté sur le pavé et réduit à lôfer sur les quais, pendant que sa femme s'échignait à gagner sa vie et celle de ses huit enfants.

Cléophas obtenait quelque fois un engagement temporaire pour charger les navires.

Il dépensait le salaire de sa journée à boire chez Joe Beef, il passait ses veillées dans un estaminet borgne du quartier Ste-Anne où l'on dansait le cancan avec des grisettes françaises.

Peu à peu il s'associait avec les plus mauvais sujets du port.

Un jour après avoir travaillé à décharger du rhum d'un navire de la Jamaïque, il avait réussi à faire sauter la bonde d'une barrique. Entre midi et une heure, au lieu d'entrer chez Joe Beef, pour grignoter son lunch, il s'était muni d'une paille et humait la liqueur à bouche que veux-tu.

Son cerveau fut envahi par les fumées de l'ivresse. Il roula sur le quai et s'endormit à l'ombre au pied du mur de revêtement. Il dormit une couple d'heures. Il avait ses manches de chemise relevées jusqu'au dessus du coude. Sur son bras gauche il exhibait un tatouage des mieux réussis, représentant deux

cœurs unis, avec la date de son mariage avec Scholastique.

En ouvrant les yeux il vit près de lui un individu mis avec une certaine recherche et fumant un cigare à l'arôme des plus délicats.

Le monsieur paraissait l'examiner axec une certaine curiosité.

L'étranger lui dit :

—Ecoutez, l'ami, savez vous que vous avez là un tatouage magnifique ?

Est-ce vous qui avez dessiné ces deux cœurs ?

—Je penserais, répondit Cléophas en se levant et en poussant un gros hoquet chargé d'effluves alcooliques. Ça me prend, moi, pour tatouer un homme.

—Vous ne me paraissez pas riche, l'ami. Aimeriez-vous à gagner cent piastres en or en trois jours ?

—Cent piastres en or ! Me prenez vous pour une tête sèche ? Venez donc pas m'achaler avec votre argent ?

—Ecoutez, l'ami. Je suis sérieux. Si vous vous engagez à faire sur un jeune homme un tatouage aussi bien réussi que le vôtre, je vous donne cent louis, paroles de gentilhomme. Vous ne paraissez pas me croire. Tenez, voici un accompte.

En même temps l'inconnu sortit de sa poche un billet de dix dollars et le donna à Cléophas :

—Maintenant, suivez-moi à une dizaine de pas et vous entrerez dans une auberge que je vous indiquerai.

Cléophas se dépêcha de mettre sa bougrine et suivit l'étranger qui se dirigea vers le marché de Bonsecours.

L'individu qui venait de donner les $10 à Cléophas n'était autre que le comte de Bouctouche.

Le comte et Cléophas suivirent la ligne des quais jusqu'au débarcadère des vapeurs de Québec. Ils passèrent sur le Carré Jacques Cartier, enfilèrent la rue St Amable et prirent la rue St Vincent.

Le comte entra dans le restaurant de la mère Gigogne et demanda un salon privé.

Quelques minutes après il fut rejoint par Cléophas.

Le comte commanda une consommation.

Cléophas demanda du whisky et avala une gobe d'imprimeur. Le comte après avoir lampé son chauffeur se redressa et se rejeta en arrière dans sa chaise. Il s'essuya le menton, descendit sa veste et, fixant des regards perçants sur Cléophas, il dit :

—Il y a quelques minutes je vous ai demandé si vous étiez capable de tatouer une image sur corps d'un individu. Vous avez répondu que vous aviez du talent pour ce genre de dessin. Voici ce

que j'ai à vous proposer. Voulez-vous que je fasse votre fortune ?

Voulez-vous en trois ou quatre jours gagner assez d'argent pour vous acheter une terre et vous établir confortablement dans quelque paroisse du Nord de Montréal ?

—Avant de vous répondre, monsieur, j'aimerais savoir à qui j'ai affaire. Voulez-vous me dire votre nom, s'il vous plait ?

—Pour des raisons que vous saurez plus tard, vous devez ignorer qui je suis. Qu'il suffise de vous dire que j'ai assez d'argent pour vous payer.

Le comte ouvrit son portefeuille et montra à Cléophas une liasse de billets au montant de six ou sept cents piastres.

Cléophas en voyant cette fortune ouvrit les yeux et sa vue commença à s'égarouiller.

—Diable ! mon ami, dit-il, vous me paraissez assez coppé. Je vois que j'ai affaire à un particulier un peu swell.

—Avec ceux qui me servent bien je ne me montre pas cochonnier. Avant d'entrer dans les explications de mon plan, je veux m'assurer de votre discrétion. Vous aller me jurer votre grande conscience du bon Dieu que vous ne soufflerez pas un mot à qui que ce soit de ce que je vais vous dire.

—Je vous donne ma parole de gentilhomme et je vous jure ma grande conscience du bon Dieu.

Le comte reprit : Etes-vous capable de trouver un enfant de six ou sept ans, bien portant, appartenant à quelque famille de pauvres gens. Un enfant qui consentirait à se faire adopter par une des familles les plus riches de Montréal. Je veux le consentement des parents : L'enfant une fois donné, il n'y aura plus de revenez y.

—Je pense que j'ai votre affaire, dit Cléophas. Justement. Il y a le père Sansfaçon, le charquier de la stand de l'Eglise Bonsecours qui pourra vous passer son petit Pite. Le bo-homme a passé au feu dernièrement. Tout son agrès a péri et maintenant il roule au quiers pour un de ses amis.

—Cet enfant, il me le faudra pour cet après-midi. L'affaire presse. Une fois que je serai en possession du petit garçon je vous compterai $100 cash.

—Tenez, monsieur, si vous voulez m'attendre ici cinq minutes, je vais aller cri le père Sansfaçon.

—Bon. Partez et revenez au plus vite.

—Avant de partir, je paie quelquelque chose, dit Cléophas, qui sortit de sa poche le billet de dix piastres que le comte lui avait donné sur le quai.

Cléophas se colla une grosse

cerise dans le fusil et sortit du restaurant de la mère Gigogne.

Dix minutes après le roulement d'une voiture se fit entendre sur le pavé raboteux de la rue St-Vincent. Cléophas et le père Sansfaçon entrèrent dans l'estaminet.

Le vieux charretier, après s'être rincer la dalle deux ou trois fois avec Cléophas, écouta la proposition du comte.

Le bonhomme voulut savoir le nom de la personne à qui il devait confier son fils.

Le comte refusa et eut raison des objections du charretier en donnant deux billets de $10.

—En fin de compte, dit le père Sansfaçon, vous me paraissez faire de l'argent comme du poil. Je ne crois pas que mon petit garçon aie de la misère chez vous. Je vais vous l'envoyer.

Pendant cette conversation une voix stridente se fit entendre dans la rue. C'était un gamin qui criait : Une cent pour le *Canard !* la *Patrie !* le *Nouveau-Monde !*

—Tiens, dit le père Sansfaçon. Ça s'adonne t'y bien. C'est la voix de mon Pite.

Le vieux sortit de la maison et courut après le gamin qui rentra avec lui chez la mère Gigogne.

VI

OU LE PETIT PITE VA CHANGER DE POIL

Le père Sansfaçon qui commençait à avoir son plumet, gaffa son enfant par le collet et le fit entrer dans le salon privé.

Le gamin résista et dit à l'auteur de ses jours :

—Ecoutez-donc vous, y a des limites pour maganer le monde ! Qu'est-ce que vous me voulez ?

—Assieds-toi là, mon fils, dit le père Sansfaçon. Regarde bien monsieur. Il a à te parler.

—S'il veut acheter ma douzaine de *Canard* qu'il avinde ses coppes.

Le comte, pour s'attirer les bonnes grâces de l'enfant, lui donna une pièce de vingt cents pour sa douzaine de journaux.

—Merci, monsieur, dit le petit Pite. Vous êtes la pratique la plus "game" que j'aie rencontrée aujourd'hui.

Cléophas, qui connaissait toutes les ruses diplomatiques pour obtenir un coup, dit au comte en souriant :

—L'enfant prendra peut-être quelque chose. Veux-tu prendre un verre de ginger ale, P'tit Pite ?

—Oui, pour vous saluer, seulement je veux avoir un couteau dedans.

—Bigre ! dit le comte, v'là un

jeune homme qui est assez avancé pour son âge.

—Je l'ai fait élever pour en faire un "sport," reprit le père Sansfaçon. Tenez, monsieur si vous le connaissiez comme moi ? Cet enfant là, dans deux ans, a appris à lire dans le Devoir. Il écrit la grosse et la petite écriture. Il a fait sa première communion l'année dernière. Il dit ses prières tous les soirs et matin. Aujourd'hui il est dans le monde et il travaille à son compte. Ça vous gagne ses trente cents par jour en vendant des *Patrie*, des *Nouveau-Monde* et des *Courrier de Montréal*. Le samedi la vente du *Canard* lui rapporte au moins quatre chelins. Il a beaucoup de talent pour le commerce. Il spécule sur les pigeons et les lapins. Il fait de bons profits, mais il dépense une grande partie de son argent sur les chiens. C'est un véritable "sport." Dans quelques temps vous verrez que ce sera un des meilleurs "cocassiers" de Montréal.

—Bien, dit le comte. Votre enfant est justement celui qu'il me faut. Voyons, mon petit, aimerais-tu à venir demeurer avec moi? Je te donnerai de beaux habits, tu t'amuseras quand tu voudras et tu auras toujours de l'argent dans tes poches pour t'acheter des pigeons et des lapins. Il faudra que tu viennes vivre avec moi à la campagne.

Le petit Pite ne prit pas le temps de réfléchir, il consentit immédiatement à suivre le comte.

Celui-ci lui donna une bank-note de $2. L'enfant était aux oiseaux ; il se croyait sous l'empire d'un rêve.

Cléophas grillait de fausser compagnie au riche étranger. Il lui tardait de faire la noce avec l'argent qu'il avait reçu sur le quai.

Le comte se recueillit quelques instants et dit à Cléophas :

—Vous, comment vous appelez-vous ?

—Cléophas Plouf, monsieur, pour vous servir.

—Et bien, Cléophas Plouf, vous savez ce que j'attends de vous. Vous viendrez me rencontrer demain à deux heures de l'après-midi dans cette auberge. Je vous donnerai alors un autre accompte sur l'affaire. Ensuite nous partirons dans le cours de l'après-midi pour le village où vous devrez faire ce que je vous dirai.

—C'est bien, monsieur, je suis votre homme. Vous pouvez compter sur moi.

—Quant à vous, reprit le comte en se tournant du côté du père Sansfaçon, je vous donne $5 en accompte de votre marché. Demain trouvez-vous ici à deux heures avec l'enfant, je vous compterai la balance de vos $100 et tout sera dit.

Le comte appela une dernière consommation, jeta une pièce de vingt cents sur la table et sortit

VII

L'enterrement secret.

En sortant de l'auberge de la Mère Gigogne, le comte de Bouctouche se dirigea vers le Carré Jacques-Cartier.

Il monta dans une voiture de louage et ordonna au cocher de diriger sa course vers Hochelaga

Chemin faisant il fit arrêter la voiture chez un médecin.

Il resta quelques minutes dans le bureau du docteur et sortit tenant à la main une fiole soigneusement enveloppée.

Vers sept heures et demie le comte était rendu chez lui.

La comtesse qui n'avait pu s'expliquer le départ de son mari pour Montréal, pendant que son fils était sur les planches, était en proie à la douleur la plus cuisante. Elle n'avait près d'elle aucune amie qui pût lui prodiguer des consolations.

Ursule, qui avait le cœur tendre, pleurait à chaudes larmes. Ce fut Ursule qui ensevelit le vicomte et l'exposa dans le salon.

Le comte en entrant, s'adressa à sa femme et lui dit :

—Tu as trop pleuré, ma chère. Les larmes t'affaiblissent. Entre dans ta chambre, essaie de prendre un peu de repos. Console-toi la mort de notre fils ne causera pas la perte de notre fortune.

Je suis revenu de Montréal avec un plan pour réparer le malheur qui nous est arrivé.

La comtesse pleura quelques instants dans le gilet de son mari et alla ensuite se jeter sur son lit en sanglotant.

Le comte entra ensuite dans la chambre mortuaire.

Il alla vers le "beaudet" sur lequel reposait les restes inanimés de son fils.

Il souleva le linceul et contempla les traits de l'enfant qui avaient gardé leur placidité.

Il remonta dans sa voiture et se rendit à la gare du chemin de fer du Nord.

Il était arrivé juste à temps pour prendre le train de St-Jérôme.

Il baissa ensuite la tête et sembla plongé dans d'amères réflexions.

Tout-à-coup il se redressa et, se croisant les bras, il commença le monologue suivant :

" Comte de Bouctouche, ce cadavre n'est-il pas le dernier lien qui s'attache aux millions de St-Simon ? M'avouerai-je vaincu aujourd'hui ? Caraquette, viendras tu demain m'arracher à mon opulence ? Oh ! non. Non, jamais ! Le comte de Bouctouche est encore vivant ! Il vivra pour

me donner les moyens d'écraser l'infâme Caraquette. J'irai devant les tribunaux où l'on m'accusera d'avoir substitué un enfant étranger à l'héritier défunt des St Simon. Caraquette sera confondu, car le nouveau vicomte portera toujours à la même place le signe au moyen duquel on pourra le reconnaître. La comtesse pourrrait se réveiller, hâtons-nous de donner à l'artiste chargé de tatouer mon nouvel enfant le model de son travail."

Le comte ferma à double tour la porte du salon et tira les rideaux de manière à se dérober aux regards d'un espion, si par hasard il y en avait eu au dehors.

Il sortit de sa poche un couteau à la lame très aiguisée.

Il s'approcha du lit mortuaire, enleva le linceul, et retourna le cadavre sur le ventre.

Il enleva délicatement du corps inanimé de son fils, avec l'aide du couteau, un grand lambeau de chair.

Sur ce lambeau était l'empreinte du castor avec les mots : *Travaille et Concorde.*

A minuit le comte de Bouctouche s'assura que la comtesse et Ursule dormait profondément ; aucun regard ne l'épiait.

Il rentra dans la salle funêbre, enveloppa le cadavre dans une vieille draperie, et, le mettant sous son bras, il sortit de la maison.

La lune dont la lumière était voilée par un nuage, ne paraissait pas.

L'heure était propice pour l'accomplissement du crime.

Le comte remonta à pied la route qui suit la rivière du Nord dans les pittoresque méandres qu'elle décrit au pied des Laurentides.

Il marcha environ deux mille portant toujours dans ses bras son funèbre fardeau.

Tout à coup un murmure lointain sembla rompre le silence de la nuit.

C'était la chute Sanderson qui faisait entendre ses sinistres grondements.

Le comte en arrivant près des rochers où l'eau brouillonnante tombait en cascades, s'arrêta et sembla réfléchir.

Allait-il confié à l'abîme le cadavre du vicomte de Bouctouche, ou allait-il lui donner une sépulture mystérieuse dans la forêt ?

Il avait oublié d'apporter avec lui une bêche ou une pelle pour creuser une fosse.

Il alla dans la cour d'une métairie et y prit une pelle de fer avec laquelle il creusa la terre.

Lorsque la fosse fut assez profonde, il y déposa le cadavre de son fils.

Après l'avoir comblée il y mit un tapis de mousse.

Pour avoir un point de repère

dans le cas où il lui prendrait fantaisie de montrer à la comtesse la tombe du vicomte de Bouctouche, il grava dans l'écorce d'un bouleau, à la tête de la fosse, ses initiales entrelacées.

Après avoir rapporté la pelle à la métairie, le comte reprit le chemin de sa résidence.

Il pouvait être alors quatre heures du matin.

Les coqs de leur voix stridente et glauque déchiraient les brumes précurseurs de l'aurore.

Le comte étant entré chez lui ferma à clé la porte du salon où son fils avait été exposé et eut un entretien secret avec sa femme.

Lorsqu'il sortit de l'appartement sa figure rayonna de satisfaction, il avait évidemment triomphé des scrupules de la comtesse.

Il vit qu'il n'avait pas de temps à perdre pour rencontrer à Montréal dans l'après-midi Cléophas, le père Sansfaçon et le petit Pite à qui il avait donné rendez-vous chez la mère Gigogne. Le seul train à destination pour Montréal partait à sept heures du matin.

Le comte fit subir à sa toilette une métamorphose complète, car il lui importait de ne pas être reconnu en route par Caraquette.

En arrivant à la gare du chemin de fer, comme il devait attendre une dizaine de minutes, il entra dans l'Hotel de Beaulieu pour s'accoter l'estomac avec une absinthe. Pendant qu'il s'essuyait la bouche après avoir pris son coup, il pâlit et parut décontenancé.

Dans la chambre voisine un individu à barbe rousse était assis dans une bergère et tirait une touche dans une vieille pipe cernée bourrée avec du bon tabac canadien.

Cet individu lançait sur lui sous ses sourcils fauves des regards à percer un madrier de six pouces.

Un seul homme au monde pouvait le fixer avec des regards aussi terribles. L'individu à barbe rousse était Caraquette.

—Oui, c'est moi, dit Caraquette en se levant et lançant sur son ennemi des regards chargés d'éclairs. Je vous suivrai jusqu'en enfer, s'il le faut, pour vous empêcher de voler l'héritage des St Simon. Prenez garde à vous ? comte de Bouctouche, votre mauvais génie est attaché à vos pas.

—C'en est trop, misérable, reprit le comte. Je vais te châtier sur l'heure.

Bouctouche s'élança comme un tigre sur Caraquette. Celui ci commença à sparrer et essuya l'attaque avec sang froid.

—Pas de train dans ma maison, dit le propriétaire de l'hôtel en empoignant Bouctouche d'une main solide et en l'envoyant rouler sur le plancher de la barre.

Au moment où Bouctouche se relevait pour foncer de nouveau sur Caraquette, le conducteur du train entra dans la buvette et cria : *all aboard ! all aboard !*

Le comte prit son chapeau, courut de suite à la gare et monta dans le train. Pendant que le sifflet de la locomotive annonçait que le convoi était en mouvement, Caraquette passa sa tête dans une des fenêtres du char et cria : " Je t'attends ici, Bouctouche. Sois sans inquiétude, je saurai bien ce que tu vas faire à Montréal. "

VIII

LE PACTE.

A deux heures de l'après-midi le même jour, le comte de Bouctouche était le premier au rendez-vous chez la Mère Gigogne. Cléophas et ses amis ne tardèrent pas à arriver.

Les $100 furent comptés au père Sansfaçon et le gousset du petit Pite résonna du pocket money que lui avait donné le comte.

Cléophas n'avait pas une mise des plus propres. Comme il s'était engagé à suivre le comte dans des pérégrinations mystérieuses une tenue décente était de rigueur.

Le comte l'envoya chez un tailleur de la rue Notre-Dame qui prit sa mesure pour un *suit* neuf.

Il fut entendu entre le comte et Cléophas que le départ pour la campagne serait fixé à une date ultérieure.

Le comte savait que Caraquette l'attendait à St Jérome.

Le comte, Cléophas et le petit Pite prirent des chambres à l'hôtel Rasco, Rue St Paul, en attendant le voyage.

Cléophas et Ti-Pite se la coulèrent douce pendant cinq ou six jours, en attendant les ordres de leur maître.

Le comte était reparti pour St-Jérôme où il posa en minéralogiste et en géologiste experts.

Il fit connaissance avec les notables de l'endroit et eut avec eux des relations les plus agréables.

Trois mois après la mort du vicomte, il fit une excursion dans les environs du village. Sur une terre qui paraissait improductive, il découvrit du minerai de fer, des marcassites, des pyrites de cuivre et des veines d'argent.

Il expliqua aux villageois comment les Laurentides appartenaient à la formation secondaire et qu'elles devaient contenir des mines de charbon et d'anthracite aussi riches que celles de Newcastle. Bouctouche sema l'argent sur ses pas et ne tarda pas à jouir de la plus haute considération dans le village.

Caraquette qui était en pension à l'Hotel Beaulieu observait tous les mouvements du comte.

Il ne desserra pas les dents sur le but de son voyage à St. Jérôme. Sauf la renconte qu'il eut avec le comte de Bouctouche dans la buvette de l'Hotel, il n'attira aucunement sur lui l'attention des gens de St. Jérôme. Il passait pour un Montréalais en villégiature, amateur de la chasse et de la pêche.

Il avait soin d'éviter le comte dans toutes ses promenades.

Comme exécuteur testamentaire de St. Simon, il faisait toucher tous les mois au comte de Bouctouche des sommes considérables. Il ne pouvait couper les vivres à son ennemi que lorsqu'il aurait la preuve légale de la mort du vicomte.

Laissons maintenant Caraquette à St. Jérôme et retournons à Montréal.

Cléophas était méconnaissable dans le nouvel habillement que lui avait payé Bouctouche.

Il menait la vie à grandes guides. Il ne manquait jamais une course au Parc Lépine où il était un des plus forts piliers de la roue de fortune de Baptiste. Ses palettes étaient toujours chanceuses et il réalisait dans sa journée des sommes assez rondes.

Il avait souvent occasion de rencontrer le père Sansfaçon dont le stand n'était pas loin de l'Hôtel Rosco. Cinq ou six fois par jour il invitait le bonhomme à faire un coup de dé pour la traite dans les auberges en face du Marché Bonsecours.

Un jour Cléophas reçut une dépêche du comte de Bouctouche lui disant de partir le soir même pour Ste-Thérèse avec le petit Pite et ses malles, car ils devaient être absents de là pendant environ un mois.

Cléophas obéit à ses instructions et le soir il arrivait à Ste-Thérèse en compagnie du gamin.

Le comte les attendait avec une voiture et les conduisit à un hôtel.

Le petit Pite eut la permission d'aller visiter le village et le comte et Cléophas restèrent ensemble dans un salon privé de l'auberge.

Bouctouche entama la conversation le premier.

—Eh bien, Cléophas, le gamin est-il résigné à son sort ?

—Le petit Pite est traité comme un coq batailleur. Depuis qu'il a étrenné son nouveau *suit*, il bomme toute la journée et ne songe plus à retrouver ses parents.

—Bien. Maintenant je vais vous expliquer mon plan. Vous vous rappelez que lorsque je vous vis pour la première fois, sur le quai à Montréal, je vous demandais si vous étiez capable de tatouer une image sur le corps d'un individu. Vous m'avez répondu que oui. Eh bien, ce soir avec une drogue que j'ai sur moi, nous allons endormir préfondement l'

gamin que j'ai adopté. Pendant son sommeil, vous graverez sur sa peau le dessin que voici.

Le comte tira de sa poche un portefeuille en maroquin et en sortit le morceau de peau tatoué qu'il avait enlevé du cadavre de son fils.

—Vous m'avez compris, reprit-il, vous savez ce que vous avez à faire pour l'argent que je vous ai promis.

—C'est parfait, monsieur. Je suis à vos ordres.

—En ce cas, ce soir après le souper, nous préparerons la drogue qui devra endormir le gamin. Remarquez bien, Cléophas, que si vous m'êtes fidèle, je vous récompenserai en gentilhomme. J'aurai besoin de vous plus tard. Vous aller agir comme mon homme d'affaire dans cette partie du pays

—Donnez moi, monsieur, n'importe quel job et vous verrez que je suis fidèle. Pour de l'argent je ferai tout.

Cléophas sortit pour visiter les auberges du village et retrouva le comte après son souper dans l'hôtellerie.

Bouctouche avait fait entrer le petit Pite dans sa chambre et lui dit :

—Ecoute, mon petit, je t'ai donné de l'argent et pendant une semaine tu t'es amusé autant que tu as voulu. Aujourd'hui j'ai résolu de te mettre au collège, afin que tu apprennes tout ce qu'il faut pour devenir un gentilhomme. Tous les mois Cléophas ira te voir et te porteras l'argent qu'il te faudra pour payer ton instruction et t'amuser avec tes petits camarades.

Maintenant il se fait tard et tu vas te retirer dans ta chambre. Afin que tu dormes bien, je vais te donner un verre de vin de Port chaud. Ça te fera ronfler comme un moine.

Le comte appela Cléophas et commanda une consommation.

Cléophas rentra quelques instants après avec deux verres.

Le petit Pite après avoir bu le sien sentit sa tête s'appesantir.

Le soporifique commençait à produire son effet.

L'opération du tatouage se fit dans le salon privé de l'hotel sans que l'enfant échappât à l'influence du soporifique.

Cléophas avait travaillé artistement. Le castor et notre devise national furent gravés dans l'épiderme du petit Pite avec une ressemblance frappante.

Pendant quelques minutes après l'opération l'enfant resta sous l'influence du narcotique.

Lorsqu'il se réveilla il ne se douta nullement de ce qui s'était passé pendant son sommeil. Le lendemain matin le comte de Bouctouche et Cléophas conduisi-

rent le petit Pite au collège Ste Thérèse.

Le directeur lui fit subir un court examen et le jugea digne de commencer ses éléments latins.

L'anné scolaire du gamin fut payée d'avance par le comte.

Cléophas reçut l'ordre de son maître de ne pas s'éloigner du village avant quelques semaines afin de surveiller la conduite du nouveau collégien.

Le comte avait retourné près de la comtesse à St Jérôme.

Un soir se promenant dans sa cour il ramassa une lettre mal orthographiée qui fut pour lui un monde de révélations.

L'épître était datée de l'Hôtel Payette et signée Bénoni.

Voici ce que contenait le papier en question :

" Montréal, 15 août 1879

" Chère belle tourte d'or,

" Tu sais qu'après ma bataille avec Cléophas le Recordeur m'a condané a pensioner pendent une mois a l'Hôtelle payettes. J'ai soufère ben de la misère dan cette hotel. Y a pas de gaz dans les chambres a coucher. Le déjeuné se sert de bonheurs et puis on manje rien qué du squelé. J'ai penser à toi ben des fois. Chère belle gueule en sortant de ché Payette, je me sui rendut toute drette ché ton paire, le vieu Canttatson. Il m'a dit ousse que t'étais engagé. Un gros monsieu te donnait des grosse gage. J'ai trouvé de l'ouvrage ché monsieur michelle Lefève. Je travaille à faire du vinègre toute la journée. Le docteur il ma dit que si je travaillais come ça ben longtemps je deviendrais époitriné parceque l'odeur du vinègre attak les pômons. Je charche de l'emploie ailleurs. Mon paire m'a dit que t'avai gagné assé d'argent pour te poser un œile de vaisselle ce qui t'ambelli beaucoup Il m'a dit aussi que t'étais pas restée marquée par la picotte. J'irai te voir à la prochaine excursion qui se fera pour les élections de Chaplo. Ça me coutera rien. Lesse moé assavoir ton adresse pour que j'aie te voir à Singe Erôme. Cher peti ciel noir, je t'aimerai toujours, toute ma vie, je t'embrasse.

" Ton ami,

" Bénoni. "

" Posse Criptomme. — Un de mes amis me dit qu'à Singe Erôme y a un monsieur Caraquette qui charche un homme de confiance si tu le connais parle lui pour moi. Je suis pas chérant pour les gages.

" Bénoni. "

Le comte en lisant le nom de Caraquette fit un soubresaut. Son ennemi avait évidemment un plan pour détruire l'œuvre à la-

quelle il avait consacré tout son temps depuis deux semaines. Il s'agissait de le circonvenir. Pour cela la première chose qu'il fit, fut de tirer les vers du nez de sa servante.

Ursule interrogée par le comte avoua qu'elle était fiancée à Bénoni, que ce dernier avait été injustement condamné par le Recorder et qu'il avait purgé une sentence d'emprisonnement. Elle avoua aussi qu'elle avait rencontré un homme portant un chapeau de castor gris et qu'il lui avait dit qu'il donnerait une place lucrative à son amant.

IX

LE POISON

Le comte de Bouctouche redoutait les menées de Caraquette.

Il s'agissait de faire disparaître au plus tôt le seul témoin de son premier crime.

Que lui importait une infamie de plus s'il réussissait à s'emparer des millions de la famille de St-Simon ?

Le comte ne perdit pas de temps, il attela un cheval Bayard à un bog-board et se mit en route pour Ste-Thérèse où Cléophas bambochait avec des amis d'occasion.

Lorsque Bouctouche entra dans l'hôtellerie de Ste-Thérèse, l'Angelus du soir venait de sonner.

Il rencontra son homme devant l'auberge s'amusant à jouer au tête ou bitche avec deux employés du chemin de fer du Nord.

En voyant arriver son maître, Cléophas lâcha sa partie et entra dans l'hôtel.

Il fut questionné sur tout ce qui s'était passé à Ste-Thérèse depuis le départ du comte.

Le petit Pite s'ennuyait au collège.

Il ne montrait aucun goût pour l'étude.

Pendant ses classes au lieu d'écouter les instructions du professeur, il jouait à pique ou noc avec ses petits camarades.

Il avait déserté deux ou trois fois la cour de récréation pour aller s'acheter du tabac à chiquer dans les groceries du village. Bref, ses professeurs commençaient à en désespérer.

Le comte en apprenant ces mauvaises nouvelles se rendit de suite au collège et réussit, à force de supplications, à faire consentir le directeur à le garder pendant au moins un mois.

Il rentra à l'hôtel et s'enferma dans un salon particulier avec maître Cléophas.

Il le félicita sur sa conduite et lui paya une dizaine de traites et trois ou quatre verres d'huîtres.

Cléophas qui s'était rincé la dalle une vingtaine de fois pendant la journée ne tarda pas à se sentir un peu casquette.

Le comte profita d'un moment où Cléophas était allé dans la cour de l'hôtel, pour verser dans son verre environ soixante gouttes d'acide prussique.

Cléophas rentra et fut invité à prendre une autre traite qu'il accepta.

Le comte commençait à avoir le cerveau troublé par les fumées des alcools. Il se trompa de verre. Il lampa la gobe fatale. L'effet du poison fut instantané Il poussa un soupir comme s'il se fut senti suffoqué. Il tomba lourdement sur le plancher, gigota pendant quelques instants et rendit le dernier soupir.

Cléophas resta pétrifié devant le cadavre du comte.

Il se croisa les bras et dit :

—Je cré ben qu'il a pris de la poéson.

X

OU CLÉOPHAS RENCONTRE L'HOMME AU CHAPEAU DE CASTOR GRIS

Cléophas s'agenouilla près du cadavre du comte de Bouctouche, posa sa main calleuse sous sa veste et l'appuya sur le cœur.

Le cœur avait cessé de battre.

Il n'y a pas à tortiller, se dit il, mon ami a claqué. Dire que je ne sais pas son nom ! Tiens, il me vient une idée. Le nom et l'adresse de cet individu doivent se trouver dans son portefeuille. A l'enquête du coroner il faudra bien que je dise le nom de la personne avec qui j'étais. Allons, il n'y a pas de temps à perdre.

Il ferma à clé la porte de l'appartement et enleva le portefeuille du comte qu'il jeta sur la table.

Il s'assit devant la table, prit le portefeuille et fit peter la bande de jim rabette qui le fermait en se disant : Dois-je t'y ou dois-je t'y pas le garder avec tout ce qu'il y a dedans ? Réflexion faite, il vaut mieux pour moi d'être honnête et ne pas courir le risque de faire une tripe à St-Vincent de Paul.

Il ouvrit le portefeuille et une liasse de billets de banque tomba sur la table. Le comte portait sur lui trois cent cinquante piastres.

Cléophas eut des éblouissements. Son œil brillait du feu de la convoitise.

Il y eut dans sa conscience une lutte de peu de durée entre la vertu et la malhonnêteté.

La vertu n'eut pas de fair play et jeta l'éponge.

Cléophas se dit : Cet argent m'appartient parce qu'il n'y a personne pour la reclamer. Comme je ne suis pas malamain,

je vais laisser $75 pour les frais d'enterrement. Si je nettoyais le portefeuille on pourrait me prendre pour un coquin.

Cléophas fit un inventaire des différents papiers contenus dans le portefeuille.

Il trouva sur l'enveloppe de toutes les lettres le nom du comte de Bouctouche. En lisant plusieurs notes contenues dans un carnet, il apprit que la comtesse de Bouctouche résidait à St-Jérôme, dans le cottage ci-devant occupé par un magistrat de district.

Dans une des lettres de la comtesse, il était question d'Ursule, la servante.

En lisant le nom d'Ursule, Cléophas tressaillit et éprouva une constriction dans le gargoton comme s'il allait étouffer.

En continuant son inventaire il trouva une photographie sur zinc représentant le petit vicomte assis sur les genoux d'Ursule.

Il resta longtemps en comtemplation devant l'image de celle qui l'avait porté à oublier ses devoirs conjugaux.

Il prit la photographie et la mit précieusement dans une des poches de sa veste.

Il ne comprit goutte au restant des papiers qu'il remit dans le portefeuille.

Cléophas se décida alors à informer le maître de l hôtel de l'évènement tragique qui venait d[e] se passer dans le salon.

L'hôtelier envoya un message ch-z le coroner qui ne tarda pa[s] à paraître.

Ce dernier examina le cadavr[e] et posa quelques questions à Clé[o]phas qui y répondit avec u[n] aplomb impertubable, disan[t] qu'il avait été engagé comme va[]let du comte pendant qu'il était [à] Montréal.

Un jury fut assermenté et l'en[]quête commença.

Un médecin fut appelé à ren[]dre son témoignage et jura qu[e] la mort du comte de Bouctouch[e] avait été causée par une maladi[e] du cœur.

Règle générale, à une enquêt[e] de coroner, lorsque le médeci[n] ignore la cause de la mort il l'at[]tribue à une maladie du cœur.

Le jury, après une courte déli[]bération rendit un verdict con[]forme aux déclarations du doc[]teur.

Le coroner fit déposer les res[]tes du comte dans le " cavreau " de l'Eglise en attendant qu'il[s] fussent rendus à sa veuve.

Cléophas fut chargé de porte[r] la triste nouvelle à la comtesse.

Il prit le train du soir et s[e] rendit à St-Jérôme.

L'argent qu'il portait sur lu[i] brûlait ses poches de ses pantalons. En arrivant, il entra dans l hôtel Beaulieu et invita tout le

le monde qu'il y avait dans la barre à prendre un coup avec lui. " Ne vous gênez pas, disait-il, je suis flush et je paie la " nip " pour la " crowd. "

Un seul des individus présents semblait vouloir se laisser tirer l'oreille. C'était l'homme au chapeau de castor gris.

— Avancez-donc, monsieur, sans vous connaître, je crois vous avoir rencontré souvent à Montréal.

Caraquette s'approcha du comptoir. Il sembla s'être ravisé.

Il lança un regard de lynx sur Cléophas lorsqu'il vit sortir de sa poche la liasse de billets de banque.

Après le souper il engagea adroitement la conversation avec Cléophas qui lui raconta la tragédie de St Jérôme.

Caraquette dissimula son émotion et sut délier la langue de Cléophas en lui payant une bouteille de champagne.

Cléophas parla, mais il se garda bien de dévoiler le secret du tatouage du Petit Pite et de son entrée au collège.

Caraquette avec l'esprit de perception rapide qui le caractérisait, comprit qu'il y avait quelque anguille sous roche, et il essaya vainement de faire parler Cléophas sur le but du voyage de Bouctouche à Ste-Thérèse.

Après avoir causé pendant une heure avec l'homme au chapeau de castor gris, Cléophas alluma un cigare de dix cents et sortit de l'hôtel pour se rendre chez la comtesse de Bouctouche.

IX

SCÈNE D'AMOUR

La première pensée de Bénoni en sortant de prison fut pour Ursule.

Il alla trouver un des commis dans le département des chemins et obtint de l'emploi comme conducteur d'un des arrosoirs de la corporation sur la rue Notre-Dame.

Il ne garda pas sa place bien longtemps, car il fut déchargé le soir même pour avoir déchirer le bout de hose avec lequel il chargeait d'eau son chariot à la plug au coin de la *Minerve*.

L'accident avait été causé par l'intensité de la flamme dont il brûlait pour Ursule.

Pendant que son chariot s'emplissait, sa pensée était transportée à St Jérôme. Dans sa rêverie amoureuse il fit avancer son cheval en oubliant de décrocher la hose qui était attachée à la plug. La conséquence fut que le tuyau se brisa.

Bénoni avait reçu trois chelins pour sa journée de travail.

Il se rappela que Monsieur Ca-

raquette avait besoin de lui à St-Jérôme.

Avec trois chelins il ne pouvait pas payer son ticket sur le chemin de fer. Pour faire le voyage gratis il se faufila dans un box car et se rendit à sa destination sans encombre. En débarquant à St-Jérôme un des brakesman du train essaya de lui faire un mauvais parti, mais il le mit à la raison en lui appliquant une gniole sur le fouillon.

Bénoni n'avait pas les moyens de faire de grosses dépenses et il crut que le meilleur parti à prendre était de se rendre immédiatement chez le comte de Bouctouche.

Il traversa le pont et, afin de ne pas se faire remarquer, il longea le bord de la rivière jusqu'au bout de la côte où s'élevait la résidence du comte.

Il frappa à la porte de la cuisine. Ce fut Ursule qui ouvrit. Ursule, comme nous l'avons déjà insinué à nos lecteurs, n'était guère marquée par la picotte.

Seulement son œil de vaisselle paraissait véron et contrastait avec l'autre qui était brun.

Les traces laissées par la maladie sur la figure d'Ursule rendaient un peu plus frappant son cachet de beauté.

Sa figure avait conservé sa fraîcheur et son incarnat.

Ses joues étaient toujours veloutées comme des pêches mures. Seulement son haleine était un peu forte.

Bénoni ne s'en apercevait pas beaucoup parce que lui-même il sentait le bouc.

L'ex-pensionnaire de l'Hôtel Payette entra dans la cuisine. Il échangea avec son amante une douce poignée de main et lui appliqua sur la joue un bec des plus sonores.

La comtesse était absente. Elle était sortit en voiture pour faire une promenade jusqu'à St-Sauveur :

Ursule et Bénoni eurent ensemble une de ces conversations comme les amoureux seuls dans notre pays peuvent en avoir.

C'était les tendres effusions de deux cœurs qui se comprenaient ; comme l'a dit le poète anglais, c'était :

> Two souls but one single thought :
> Two hearts that beat like one.

Bénoni sortit de sa poche une palette de gomme et dit à sa bien aimée :

—Veux-tu machouiller de la bonne gomme ?

—Je penserais, cher !

Puis les deux amants assis sur un banc lit commencèrent à se faire aller les machoires mélancoliquement les yeux tournés vers le plafond.

Après un silence de quelques instants, Bénoni reprit :

—Ça, c'est de la bonne gomme d'épinette.

—Je penserais, répondit Ursule qui d'un coup de langue fit rouler sa gomme d'une joue à l'autre.

Bénoni resta rêveur quelques instants. Il serra tendrement la main d'Ursule, poussa un profond soupir et dit :

—Chère belle gueule ! A qui que t'es ?

—A poué, cher.

Nos deux amants se rapprochèrent.

Bénoni passa le bras autour de la taille de son amante.

Ursule laissa tomber sa tête sur l'épaule de Bénoni.

Sa chevelure parfumée avec de l'huile de rose se frôla contre les joues de Bénoni.

Celui ci soupira de nouveau et dit :

—On s'aime ben, hein !

—Oui, un peu croche, répondit Ursule en ôtant ses mains de dedans celles de Bénoni et en les lui passant autour du cou.

Les deux têtes se rapprochèrent. Les yeux des deux amants brillèrent du feu de la volupté.

Vous allez croire qu'ils se sont embrassés Pas du tout. Les bouches des deux amoureux se touchèrent, mais se fut pour changer de gomme.

Puis ils machouillèrent en silence pendant quelques minutes levant leurs regards humides de volupté vers le plafond.

IX

Le cœur de Bénoni était un chaos d'amour, chaos qui ne pouvait être pénétré que par le feu des yeux de sa bien aimée.

Bénoni se tourna vers Ursule, se croisa les mains nerveusement et lançant un regard suppliant vers sa fiancée, il dit d'un ton extatique :

—Crache-moi dans la gueule, chère !

—Oui, mon beau rat d'or.

Les deux amants restèrent absorbés dans une contemplat on mutuelle.

Bénoni avant de prendre congé d'Ursule lui expliqua ses embarras financiers.

Ursule se montra généreuse et tira de son bas un billet de $4 de la banque Mécanique, fruit de ses épargnes qu'elle passa à son amoureux.

Ils causaient ensemble des différents événements survenus depuis le duel qui avait amené l'arrestation et l'emprisonnement de Bénoni.

Ursule conseilla à son amoureux de voir M. Caraquette le soir même.

La pauvre fille ne savait pas que l'homme au tuyau gris était l'ennemi de la famille des Bouc-

touches dont il avait juré la ruine.

Comme la comtesse ne devait pas tarder à arriver, Ursule ne put offrir à son amant un souper en règle. Elle lui donna une tourquière froide qu'il arrosa avec une tasse de thé qu'elle venait d'échauder

Pendant que Bénoni savourait ce repas improvisé, une ombre se dessina au fond du jardin.

C'était Cléophas qui arrivait chez la comtesse pour lui annoncer l'événement tragique de Ste-Thérèse.

La porte de devant était barrée.

Cléophas, qui avait frappé plusieurs coups sans attirer l'attention des amoureux de la cuisine, clancha vigoureusement.

Ursule alla ouvrir.

En reconnaissant Cléophas elle poussa un cri.

Le globe de la lampe à côle aille qu'elle tenai à la main tomba sur le plancher et se cassa en mille miettes.

La lumière s'éteignit.

Un coup de feu retentit et une balle, après avoir sifflé aux oreilles de Cléophas, alla se loger dans le grecian bend d'Ursule qui était retournée pour aller cri une allumette.

Heureusement elle ne fut pas blessée. La balle s'amortit dans cinq ou six copies du *Nord* et du *Nouveau Monde* que la jeune fille avait placés sous sa jupe afin de produire une apparence swell dans son arrière train, comme les dames de la ville.

XII

OU CLÉOPHAS JOUE DE MALHEUR

Bénoni qui était dans la cuisine, en entendant le cri d'Ursule suivi du coup de revolver, s'élança dans le passage obscur. Son amante s'était affaisée sur le plancher près des porte manteaux et elle criait :

“ A moi ! à mon secours ! au meurtre ! on vient de me tirer ! ”

Bénoni prit une allumette dans sa poche et alluma une lampe qui était suspendue dans le passage.

A la lueur indécise de la lampe dont la mèche avait été mal trimmée il vit la pauvre jeune fille qui gigotait et criait devant la porte du salon.

Il lui prit la main et lui demanda où elle était blessée et qui était son assassin ?

Elle dit : c'est dans le dos ! c'est Cléophas !

Bénoni fit un bond d'enragé en grinçant des dents.

Il sortit de la maison pour se mettre à la poursuite de l'assassin.

Mais il était trop tard.

A la clarté de la lune dont le disque d'argent brillait cette nuit-là d'un eclat extraordinaire,

il put voir une forme humaine traversant la rivière sur le bôme ancré aux deux rives pour retenir les billots destinés au moulin à scie.

Le meurtrier en quelques secondes fut rendu de l'autre côté et disparut dans l'ombre épaisse projetée par la double rangée d'arbres qui bordait la rue principale de St Jérôme et y formait un pittoresque tunnel de verdure.

Bénoni lâcha les plus gros jurons de son répertoire et rentra dans la maison afin de donner à Ursule les premiers soins.

La pauvre servante s'était relevée et s'était assise sur une chaise dans la salle à diner.

Ses nerfs paraissaient dégraffés, ses yeux étaient égarouillés, et une paleur mortelle lôfait sur sa figure.

Bénoni prit les mains d'Ursule et les pressa dans les siennes.

Il lui dit :

—Où souffres-tu, ma belle !

—Dans le reinquier, mon cher.

—Attends une minute, je vais aller à la cuisine pour de l'eau.

Bénoni sortit de l'appartement et revint quelques instants après avec un essuie-mains et de l'eau chaude dans une terrine de ferblanc.

Urule lui dit :

—Sors vite et essaie de le poigner. Laisse-moi seule ici, je pourrai me soigner moi-même.

Bénoni sortit et se mit à courir sur le chemin du village, dans l'espoir de rattraper le meurtrier.

Cléophas, après avoir essuyé le coup de feu de l'inconnu, s'était retourné vivement, mais la fumée qui avait suivi l'explosion de l'arme lui avait empêché de voir la figure du malfaiteur.

Ce dernier avait pris les jambes à son col et avait disparu en arrière de la maison. Il descendit la côte à la course et se cacha en arrière d'un massif de petits snelliers. Voyant que Cléophas le cherchait dans la direction du chemin qui aboutit au pont, il se mit à quatre pattes dans la vase, les cailloux et les écopeaux qui bordent la grève et se rendit jusqu'au bôme qu'il traversa ensuite à la course.

Caraquette, car c'était lui, qui n'avait pas reculé devant un meurtre pour mettre la main sur les papiers du comte de Bouctouche que Cléophas allait rendre à la comtesse entra dans le village en suivant un petit sentier aboutissant au chemin près du presbytère.

Il reprit son air calme et composé et se rendit jusqu'au moulin à farine un peu plus bas que le pont. Là il essuya la sueur qui perlait à grosses gouttes sur son front et s'assit sur un billot.

Il réfléchit quelques instants, puis il sembla prendre une réso-

lution subite. Il se leva et alla se placer près du premier caisson du pont. Caraquette savait que Cléophas en retournant à l'hotel devait passer par là et il se proposa de lui loger dans la tête les dragées qui restaient dans son revolver.

Le ciel commençait à se barbouiller et la lune venait de se masquer audessous d'un épais nuage.

Cléophas de son côté avait couru dans la direction du pont en suivant le trottoir qui longe la route publique. Il espérait rejoindre l'assassin avant qu'il eut le temps de disparaître. Il s'engagea sur le pont et au moment où il allait déboucher sur la rive opposée, un deuxième coup de feu retentit et une balle passa à travers la calotte de son feutre. Le coup avait été tiré du côté du moulin à farine, à quelques pas du pont.

Il se retourna, mais il ne put voir l'assassin.

Il sauta sur le terrain du moulin croyant que son lâche agresseur avait cherché un refuge à quelques pas de là. L'obscurité était alors complète. En courant il s'accrocha les jambes sur une vieille charette et tomba sur un tas de ferraille.

Il se leva avec difficulté et reprit sa course dans la direction du moulin.

Trois coup de feu successifs retentirent en arrière de lui. Les balles sifflèrent près de lui mais ne l'atteignirent point.

Décidément l'assassin tenait à le tuer ce soir-là.

Il se retourna. Personne.

Renonçant à rattraper le meurtrier, il continua sa marche vers le Palais de Justice et enfila les rues conduisant à l'Hôtel Beaulieu.

Les habitants de St Jérôme dont l'attention avait été éveillée par cette succession de coups de feu, laissèrent leurs bas de porte où il faisaient la causette avec leurs voisins et se dirigèrent vers l'endroit du crime.

Caraquette, qui avait éludé la poursuite de Cléophas, rentra dans la grande rue, se mêla aux groupes des citoyens de St Jérôme, et causa de l'incident avec le plus grand sang froid.

Bénoni arriva à la course et tout essoufflé. Il s'informa des habitants du village s'ils n'avaient pas vu passer un homme venant de l'autre côté de la rivière.

Il leur raconta ce qui était arrivé à la résidence de la comtesse et il demanda un constable pour arrêter le coupable, un homme de Montréal qu'il connaissait bien.

Emilien Valiquette, un vieil huissier, se présenta devant Bénoni et lui offrit ses services. Ils

partirent tous deux pour chercher un warrant chez un juge de paix.

Le warrant fut signé par M. William Scott et les deux limiers se mirent à la recherche de Cléophas.

Il était alors neuf heures du soir.

Cléophas entra dans l'Hôtel et demanda la traite pour la compagnie à qui il fit part à l'attentat criminel dont il avait failli être victime. Il ne se connaissait aucun ennemi dans la paroisse et c'était évidemment pour son argent que l'assassin voulait le tuer.

Il venait de lamper sa première gobe et s'essuyait les barbes avec le revers de sa main droite avant d'allumer un cigare lorsque Bénoni et Valiquette firent leur entrée dans la barre.

Bénoni reconnut de suite son rival et l'indiquant du doigt au constable il dit :

—Le voilà, le meurtrier, arrêtez-le.

Valiquette sortit son warrant et mettant la main sur l'épaule de Cléophas il prononça ces paroles solennelles :

" Au nom de la Reine vous êtes mon prisonnier."

XIII

UNE ERREUR JUDICIARE.

Cléophas résista au constable qui voulait l'empoigner.

Il s'encanta contre le comptoir de la barre. Il se croisa les bras sur sa poitrine et roulant des yeux enflammés par la colère il dit d'un ton indigné :

" Il y a un bout pour maganer un homme. Pensez-vous que je suis venu à St Jérôme pour me faire interboliser de cette façon? Ah cré nom d'un chien! Venez y donc me poigner."

Le constable voyant qu'il allait avoir de la difficulté à amener son homme, demanda du secours.

Les villageois s'emparèrent de Cléophas.

Quelques minutes après il fut lié avec des cordes à linge et conduit au Palais de Justice. On réveilla le vieux gardien qui ouvrit la porte et le constable traina son prisonnier dans la grande salle d'audience. Là il fallut attendre l'arrivée du juge de paix. Le magistrat ne tarda pas à arriver et les témoins furent assignés à comparaître au plus coupant. On alla chercher Ursule. Celle-ci constata l'identité du prisonnier comme l'auteur de l'attentat meurtrier sur sa personne.

Ce témoignage suffit au magistrat qui donna l'ordre de transférer l'accusé à Ste Scholastique le chef-lieu du district judiciaire de Terrebonne, afin d'y être emprisonné en attendant son procès. Tous les témoins durent partir le même soir pour Ste Scholastique

afin de donner leurs dépositions à l'enquête préliminaire

Le constable et le juge de paix firent atteler un des vieux stage et voilà toutes nos gens en route.

Il était alors onze heures du soir.

Le ciel était étoilé. Il soufflait du nord une brise remplie des austères parfums des forêts voisines. Nos voyageurs devaient faire une excursion des plus agréables.

Le trajet entre St. Jérôme et Ste. Scholastique se fit en une heure, en longeant les courbes gracieuses de la Rivière du Nord, sous la double rangée de hêtres et d'érables qui la bordent.

Lorsque Cléophas et son cortège entrèrent dans le beau village de Ste Scholastique, tous les habitants dormaient. Pas une lumière ne brillait aux fenêtres.

Le constable fit arrêter sa voiture devant la prison et cogna plusieurs coups à la porte pour faire réveiller le géôlier M. Drouin. Celui-ci après quelques instants fit grincer une clé dans la serrure et la lourde porte s'ouvrit pour recevoir le constable et son prisonnier.

Cléophas fut débarrassé de ses liens et conduit dans une cellule.

Le constable alla retrouver les témoins et le magistrat décida que la déposition ne serait prise avant le lendemain matin.

Ursule fut mise en pension chez Lacroix.

Le juge de paix, le constable Caraquette et Bénoni allèrent prendre une larme chez Scholastique et ensuite ils se couchèrent à l'Hôtel Doré.

Le lendemain matin, un samedi, tout Ste Scholastique était sur pied. Chacun avit eu vent du crime de St. Jérôme et chacun grillait d'être rendu au moment où il lui serait permis de voir le prisonnier. Jamais excitation semblable n'avait régné dans la place depuis l'affaire des Indiens d'Oka.

Enfin dix heures sonnèrent. Déjà, toutes les banquettes de la cour étaient remplies. Les agents de l'autorité ayant entendu dire que le prisonnier avait agi comme forcéné lors de son arrestation, s'étaient armés pour la circonstance. Le shérif Rousille portait son grand sabre et son député Grignon avait à sa ceinture le couteau catalan de M. A. Raby. Enfin le magistrat Valois prit place sur le banc et le prisonnier parut en cour. En le voyant les gens de Ste. Scholastique se disaient les uns aux autres : c'est un vrai *warrox.* C'est lui qui a fait le coup.

Cléophas entendit sans trahir aucune émotion l'acte d'accusation. Lorsque le juge lui demanda s'il était coupable il répondit d'une voix ferme : Non coupable.



LE PÈRE SANSFAÇON



URSULE



TI-PITE

Après que le greffier eut les dépositions des témoins il fut décidé que Cléophas serait écroué en attendant les prochaines assises de la cour criminelle du district.

La cour se vida et le prisonnier fut logé dans sa cellule.

Le lendemain matin, c'était un dimanche.

Il n'y avait pas de messe parce que les rouges de l'endroit étaient en gribouilles avec le curé au sujet de la construction d'un nouveau presbytère. La chicane s'était envenimée et la conséquence fut que l'église resta fermée en attendant la décision des arbitres.

Comme il faisait beau ce jour-là presque tous les habitants de Ste-Scholastique allèrent entendre la grande messe à Ste-Thérèse.

Le géolier naturellement resta chez lui pour avoir l'œil sur son prisonnier. Comme Cléophas paraissait bien tranquillisé, le géolier crut qu'il pouvait se livrer à sa passion favorite en faisant un peu de musique sur son harmonium. Lorsqu'il avait écorché un morceau, M. Carmel un de ses amis le reprenait pour l'estropier.

Cléophas qui aimait à entendre des airs bien joués eut le tympan offensé par les notes discordantes des musiciens. Il se dit :

—Je veux bien être prisonnier pour un crime que je n'ai pas commis, mais que le diable m'empue si je reste à entendre cette musique bien longtemps.

L'harmonium continua à faire monter ses notes graves au cachot de Cléophas.

Celui ci se fâcha et tira un couteaude sa poche. Il monta sur un banc et se mit à gosser les barreau de sa cellule. Après une heure de travail il réussit à en déceller deux et il fila par la fenêtre. Il se rendit à la course jusqu'à la gare et se mit à suivre la track du chemin de fer dans la direction de Montréal.

XIV

OU LE PETIT PITE FAIT UNE ESCAPADE

La comtesse de Bouctouche en arrivant chez elle après avoir passé la veillée à St. Sauveur, fut grandement étonnée de trouver sa maison vide.

Ursule assignée comme témoin devant le juge de Ste. Scholastique était partie sans en donner avis à sa bourgeoise.

La servante arriva le lendemain soir et conta l'attentat qui avait amener l'arrestation de Cléophas.

Pendant qu'Ursule faisait son train avant le souper, un coup de clochette retentit ; c'était l'homme au chapeau de cas or gris qui demandait la comtesse.

Ursule le fit entrer dans le sa-

lon et quelques minutes après la comtesse parut.

Caraquette en voyant la comtesse vit de suite que personne ne lui avait communiqué la nouvelle de la mort de son mari.

Il avait un double intérêt de faire lui même à la veuve la triste communication. Il voulait avoir des nouvelles du vicomte et il annoncerait à la comtesse qu'elle allait cesser de jouir de l'usufruit de la fortune des St. Simon.

Il voulait aussi déchirer le voile mystérieux qui couvrait la disparition de l'héritier du comte.

Caraquette parla en diplomate consommé et s'exprima avec tous les ménagements possibles.

En apprenant le trépas de son époux la comtesse poussa un cri et tomba sans connaissance sur le plancher.

Elle ne reprit ses sens que cinq minutes plus tard.

Caraquette finit par toucher sa corde sensible en la questionnant sur la santé du vicomte. La pauvre femme lui répondit que l'héritier des Bouctouche avait commencé un cours classique au collège de Ste. Thérèse. Ses professeurs lui trouvaient beaucoup de talent et, s'il persévérait dans ses études, il deviendrait un homme façonné dans le granit des nations.

Caraquette, comme nos lecteurs le savent, n'avait pas encore pu mettre la main sur les papiers privés du comte de Bouctouche qui étaient en la possession de Cléophas.

Il prit congé de la comtesse et la résolution d'aller lui même au collège afin de s'assurer de l'identité du vicomte.

En même temps il devait user d'astuce auprès du coroner pour s'emparer des autres documents du comte de Bouctouche.

L'homme au chapeau de castor gris ne s'amusât pas au rôti. Il fit venir immédiatement un charretier pour le conduire à Ste Thérèse.

Celui-ci avait un cheval *taureau blood* et le voyage se fit en trente six minutes, malgré le mauvais état de la route de la Grande Ligne.

En arrivant à Ste- Thérèse Caraquette alla trouver le docteur Gaudet. Il grinça des dents lorsqu'il apprit de celui-ci que les papiers du défunt étaient tous dans la poche de Cléophas.

Il ne lui restait qu'une ressource c'était d'aller au collège et de voir lui-même le vicomte de Bouctouche.

Il ferait parler l'enfant et apprendrait le fin mot de l'histoire.

Il était inutile de songer à obtenir une confession de la bouche de Cléophas.

La grande difficulté pour Caraquette était de constater que l'élève interné au collège de Ste. Thérèse portait réellement sur la

fesse gauche le signe du castor avec l'inscription " travail et concorde. "

Caraquette se décida à aller au collège et de connaître le court et le long de l'histoire.

Il entra dans le parloir et demanda le directeur.

Celui ci lui apprit que le comte de Bouctouche avait placé son garçon dans l'établissement en payant le premier semestre d'avance. Malheureusement la conduite du nouvel élève n'avait pas été des plus exemplaires.

Le vicomte ou plutôt le petit Pite avait déserté du collège depuis trois ou quatre jours.

Toutes les recherches dans les villages pour le retrouver étaient restées infructueuses.

Evidemment le petit Pite avait gagné Montréal.

Caraquette ne perdit pas de temps, il prit le train d'Ottawa et le soir il était rendu à Montréal.

Il alla trouver les détectives Lafond et Richer qui se mirent à la recherche du petit Pite.

Nos abiles limiers le lendemain matin donnèrent à Caraquette des informations très explicites sur la disparition du vicomte.

Le gamin, rendu à Montréal, devait avoir un peu de pocket money.

Il était devenu un des abitués du restaurant de la Mère Gigogne. Il tomba dans l'œil d'une des filles de salle, un ange aux yeux bleus appelé Céleste. Un bon matin les deux amoureux prirent la poudre d'escampette et allérent cacher leur flamme sous d'autres climats et d'autres cieux.

XV

RENCONTRE INATTENDUE.

Cléophas en suivant la track du chemin de fer du Nord faisait de sérieuses réflexions sur son aventure de St. Jérôme.

—C'est drôle tout de même, se disait-il. Ce n'est pas Bénoni qui m'a tiré. Celui qui avait le révolver m'a manqué et a attrapé la servante, mon ange, Ursule. C'était à moi qu'il en voulait, puisqu'il m'a tiré quatre fois lorsque je suis revenu au village. Il y a du démon là dedans.

Rappelons-nous bien les choses. J'arrive à St. Jérôme pour annoncer à Madame la comtesse de Bouctouche la mort de son mari. J'entre dans l'hôtel et je V. C. le coup en payant la traite à tout le monde dans la barre. Quand j'ai montré mon argent il y avait un homme portant un chapeau de castor gris qui essaya de devenir gros manche avec moi. Il a fait tout son possible pour me tirer les vers du nez. J'étais un peu lancé et j'ai pu parler un peu trop. Oui, il m'a fait bavasser.

Celui qui m'a tiré en voulait à mon argent. Il y a pas de *gologne*

c'est l'homme au tuyau gris qui a essayé de me crever avec ses balles, n'importe, je le rencontrerai plus tard et je lui ferai son biscuit.

Après ce monologue Cléophas s'assit sur une roche et commença à faire l'inventaire des papiers contenus dans le portefeuille du comte de Bouctouche.

Il se mit à lire quelques lettres de la comtesse. Dans l'une, elle faisait allusion au tatouage du gamin qu'elle n'avait jamais vu et devait reconnaître pour son fils. Dans une autre elle se plaignait de ne pas savoir l'endroit où son fils était enterré afin qu'elle put verser quelques larmes sur sa tombe. Dans une partie de la lettre, il était question de Caraquette et du trésor des Bouctouche qui devait être caché par ce dernier dans quelques endroits à Montréal.

Après la lecture de cette correspondance, Cléophas comprit une partie de l'intrigue dans laquelle il avait joué un rôle assez important.

Il reprit la route en tirant des plans pour l'avenir. Ce qu'il avait de mieux à faire était de se rendre à Montréal.

Ses accusateurs étaient des gens de St-Jérôme.

Le principal témoin était Ursule qui se promenait rarement dans les grandes rues de Montréal. Il courrait donc le risque de n'être pas repris.

—Alons, se dit-il, avec l'argent que j'ai dans ma poche je pourrai m'amuser encore pendant plusieurs mois.

A la brunante, Cléophas s'arrêtait à Ste-Thérèse. Le lundi matin il prenait un train qui arriva à Montréal vers midi.

Sa première pensée en descendant à la gare fut de ne pas aller trouver sa femme Scholastique. Celle-ci lui aurait levé un poil pour s'être absenté si longtemps sans donner de ses nouvelles. Quand à attrapper une gratte il aimait autant en avoir une pour quinze jours d'absence que pour une semaine.

Il prit un charretier et se fit conduire à un magasin où il s'acheta des hardes, car il était parti trop vite de St-Jérôme et il n'avait pas eu le temps d'emporter sa malle. Une fois gréé il se rendit à l'Hôtel du Canada où Siméon le gérant, qui le prenait pour un monsieur de la campagne lui donna la chambre 84, à quelques pas du 86 qui, comme nos lecteurs le savent, était occupé par Caraquette.

Cléophas fatigué par la longue marche qu'il avait faite resta dans l'hôtel toute la journée. Il sonna plusieurs fois et se fit monter un certain nombre de cocktails. Il se coucha de bonne heure et se leva

vers huit heures du matin. Il ouvrit sa fenêtre et son regard pénétra dans la chambre 86. Il y vit un individu qui se promenait en manches de chemise dans son appartement.

—Cré nom d'un petit bonhomme ! se dit Cléophas en refermant sa fenêtre et tirant les rideaux, j'ai vu ce coco-là quelque part. Tiens, au fait, oui, c'est lui, je crois, lui l'homme au tuyau gris.

Cléophas ne se montra à table ce jour là et fit monter ses repas dans son appartement.

Dans la soirée en interrogeant un des petits messagers de l'hôtel il apprit que l'homme au chapeau de castor gris était sorti pour assister à une représentation au théâtre de la rue Gosford.

Vers neuf heures du soir Cléophas sortit de l'hôtel et dirigea ses pas vers le faubourg Québec.

Il avait appris d'un charretier de la stand de l'église Bonsecours que le père Sansfaçon avait fait de l'argent et qu'il s'était acheté un agrès neuf. Il ne roulait plus la nuit et se tenait le jour sur la stand du carré Jacques-Cartier.

Cléophas suivit la rue Ste-Marie enfila la rue Visitation, et tourna le coin de la rue Lagauchetière. Il accèla le pas et bientôt il arriva devant la maison du père Sansfaçon.

La salle à dîner qui donnait sur le devant était éclairée. A travers les rideaux de coton il pouvait distinguer l'ombre du vieux charretier qui agitait ses bras comme des flots.

Il entendit de gros éclats de voix et des sacres auxquels se mêlaient les braillements d'un enfant.

Cléophas frappa à la porte.

Il entra et vit le bonhomme en train de donner au petit Pite une dégelée des mieux conditionnées.

XVI

LE VOL.

Le père Sansfaçon en fouillant son fils lâchait des jurons à faire dresser le poil sur le casque d'un policeman.

Le petit Pite courait comme un perdu dans tous les coins de l'appartement pour échapper aux taloches du bonhomme.

Celui-ci n'y allait pas de main morte. Chaque coup qu'il portait à son fils laissait sa marque. L'apparition de Cléophas eut pour effet d'arrêter les opérations du père Sansfaçon.

Au moment où le visiteur entrait dans l'appartement le vieux venait d'appliquer sa botte avec succès sur la partie du corps du petit Pite où le dos n'a plus cours, coup qui étendit le gamin à plein ventre sur le plancher.

—Batège ! père Sansfaçon, dit Cléophas, qu'est-ce que cela veut

dire? Avez-vous envie de tuer l'enfant?

—A binche! répondit le vieux, c'est vous! Vous me prenez à donner une correction à mon garçon.

Imaginez-vous que ce polisson-là a déserté du collège pour aller bommer avec des créatures qu'il promenait en voitures au Sault. Ce soir vers six heures je l'ai poigné chez Peloquin en train de payer des traites à une jeune fille dans un des salons de l'hôtel. Ça n'a pas treize ans et ça veut se lancer auprès des créatures comme un homme de trente ans.

—Ah, oui da, oui, père Sansfaçon. J'arrive bien à propos. Si le petit Pite venait à vous échapper nous perdrions tous deux une jolie petite fortune. Tenez, il faut que je vous explique ça de fil en aiguille.

Le vieux charretier offrit une chaise à Cléophas et prêta une oreille attentive à son discours. Celui-ci lui raconta les différentes aventures qui lui étaient arrivées depuis le jour où dans le salon de la mère Gigogne le pacte avait été signé avec le comte de Bouctouche.

Cléophas dit au bonhomme qu'il était sous l'impression que le petit Pite était appelé à recueiller un héritage immense en personnifiant le jeune vicomte, et qu'il fallait de toute nécessité que le gamin fut conduit chez la comtesse à St Jérôme.

Après une longue délibération entremêlée d'une demi douzaine de verres de Molson, il fut convenu que le petit Pite monterait en voiture avec son père et se rendrâit chez la comtesse, avec qui il devait rester jusqu'à nouvel ordre.

Cléophas sortit son argent et donna au bonhomme la somme nécessaire pour le voyage.

Le charretier attela et partit avec son fils pendant que Cléophas reprit la route de l'Hôtel du Canada. Il était dix heures et demie, Caraquette n'était pas encore revenu du théâtre.

Cléophas savait que le trésor des Bouctouche était contenu dans les malles de l'homme au chapeau de castor gris.

Il s'agissait de frapper un grand coup; de risquer tout pour tout.

Cléophas se décida à enlever la malle contenant les valeurs les plus importantes.

Il essaya sa clé dans la serrure de la chambre de Caraquette.

La clé s'adaptait à la serrure. Elle joua dans la gâche et la porte s'ouvrit.

Cléophas entra dans l'appartement et alluma la gaz.

A l'aide d'un poinçon d'acier il ouvrit une à une les malles de Caraquette.

En ouvrant la dernière il eut un éblouissement.

Cette malle contenait plusieurs mille louis en belles pièces d'or rutilantes à la lumière du gaz.

Son parti fut bientôt pris.

Il referma la malle et alla ouvrir la fenêtre de la chambre qui était au-dessus d'une galerie communiquant avec les logis des servantes.

Sur cette galerie il vit une échelle apposée au mur d'un entrepôt dont la façade était sur la ruelle Vaudreuil

Cléophas ferma le gaz et descendit silencieusement la valise par la fenêtre.

Il monta sur l'échelle avec la malle qu'il lança sur la toiture de ferblanc de l'entrepôt. La valise alla tomber avec fracas dans la ruelle Vaudreuil.

Cléophas après cet exploit jugea qu'il n'était pas prudent pour lui de rester plus longtemps dans l'hôtel.

Caraquette allait rentrer et il s'apercevrait du vol.

Cléophas rentra dans son appartement après avoir fermé à clé celui de l'homme au chapeau de castor gris.

Onze heures venaient de sonner. Un pas lourd retentit dans le corridor.

C'était Caraquette qui allait entrer dans sa chambre.

Il devait s'apercevoir de la disparition de sa malle et l'alarme serait donné dans l'hôtel.

Cléophas mit son feutre et en rabattit les larges bords sur ses yeux.

Il passa près de Caraquette qui ne le reconnut pas à la lumière indécise de l'unique jet de gaz qui éclairait le corridor.

Pour Cléophas la situation était sauvée.

Il sortit de l'hôtel sans éveiller les soupçons de personne.

Il se rendit dans la ruelle Vaudreuil qui était déserte.

Personne n'avait vu la chute de la malle. Cléophas l'a posa sur ses épaules et alla la jeter dans la porte cochère de la vieille maison de la rue Ste Thérèse autrefois occupée par le *Pays*, c'est-à-dire à une dizaine de pas de l'endroit où elle était tombée.

XVII

Le trésor des Bouctouche.

Le ciel s'était assombri et des nuages sinistres roulaient audessus de la ville.

Les grondements lointains du tonnerre commençaient à se faire entendre dans le nord.

Cléophas n'avait pas de temps à perdre pour mettre en lieu sûr le trésor qu'il venait d'enlever de l'Hôtel du Canada.

Il s'assit sur la malle dans la porte cochère, appuya ses coudes sur ses genoux et se prit la tête à

deux mains dans l'attitude d'un homme qui veut se plonger dans les abîmes les plus profonds de la réflexion. Où fallait-il transporter la malle contenant les trésors de la famille Bouctouche ?

Une idée lumineuse lui traversa le cerveau. Le Père Sansfaçon était parti pour St-Jérôme avec le petit Pite. Il lui était facile de transporter la malle chez le vieux charretier et de l'y laisser jusqu'à ce qu'il trouvât un endroit convenable pour le cacher.

Cléophas se leva et alla chercher un charretier sur la stand du carré Jacques Cartier.

Il mit la malle dans la voiture et se fit conduire sur la rue Lagauchetière.

Pendant le trajet l'orage éclata et la pluie tomba par torrents.

Le tonnerre grondait avec un bruit lugubre et la foudre déchirait le sein de la nue.

Le ciel semblait protester contre le crime que Cléophas était en voie d'accomplir.

La voiture s'arrêta devant la résidence du père Sansfaçon.

Cléophas descendit, monta l'escalier de la galerie et alla frapper à la porte vitrée.

La mère Sansfaçon se leva et alla ouvrir.

Cléophas expliqua en peu de mots à la bonne femme l'objet de sa visite nocturne.

Madame Sansfaçon alluma une lampe et dit à Cléophas de déposer sa malle dans la salle à dîner.

—Ecoutez, la mère, dit Cléophas en se mettant à l'aise dans une chaise berçante et allumant un partagas, votre fortune, la mienne et celle de votre mari dépendent du secret que vous allez garder sur ce que je vais vous dire. Dans la valise que vous voyez est un trésor qui appartient au petit Pite, qui aujourd'hui doit s'appeler le comte de Bouctouche. Un mauvais génie a poursuivi constamment la famille noble des Bouctouche. Ce mauvais génie, c'est monsieur Caraquette, qui deviendrait l'héritier du comte dans le cas où il mourrait sans enfants.

Le comte est mort dans une auberge de Ste Thérèse, et avant de mourrir il m'a légué ses papiers. Il m'a dit de veiller sur sa veuve et de la protéger contre Caraquette qui voudrait la dépouiller de sa fortune. L'unique enfant né du mariage du comte était un enfant qui est mort à St Jérôme. Le petit défunt avait sur le corps l'image du castor. Aujourd'hui la même image est gravée sur la peau du petit Pite. De sorte qu'il devra passer pour l'héritier de Bouctouche. Caraquette a essayé de me tuer à St Jérôme, parcequ'il sait que je suis en possession des papiers du

comte. J'ai été accusé de meurtre par l'assassin lui-même.

La justice me poursuit mais elle ne me ratrappera pas avant que mon innocence éclate devant tout le monde. A l'heure où je vous parle les détectives doivent être à mes trousses. Je me tiendrai caché chez vous jusqu'au moment où il faudra frapper à grand coup. Je ne sortirai que la nuit et sous un déguisement qui trompera la police. Maintenant jurez-moi que vous allez être discrète comme la tombe.

La mère Sansfaçon se joignit les mains et dit : Je vous jure ma grande conscience du bon Dieu.

—C'est bien, reprit Cléophas, maintenant nous allons faire l'inventaire du contenu de cette valise.

Cléophas ouvrit la malle et en sortit les pièces d'or qu'il se mit à ranger par rouleaux sur la table.

Il y avait $ 450,000,00 en or et environ $75 en argent ou en monnaie anglaise.

La mère Sansfaçon n'en pouvait croire ses yeux. Elle se pensait dans le royaume des rêves.

Cléophas fit cinq ou six paquets avec l'or et l'enveloppa de vieux linges. Il plaça le trésor dans deux boîtes de bois dont il vissa solidement les couvercles.

Cet or, dit-il, ne doit pas rester ici bien longtemps. Je trouverai un endroit sûr pour le cacher. A minuit demain l'affaire sera faite.

Il passa à la bonne femme une vingtaine de piastres en accompte sur sa pension et après avoir réveillonné avec une tranche de tourquière froide, il alla se coucher sur le banc-lit au fond de la salle. Les vieux coussins de la voiture de nuit du père Sansfaçon lui servirent d'oreiller et il s'abrilla avec une vieille peau de cariole.

La bonne femme se retira dans sa chambre à coucher où elle ne ferma pas l'œil de la nuit tant elle avait été mise hors de ses gonds par les révélations de Cléophas.

Cléophas passa la journée à la maison. Pour tuer le temps il avait envoyé Canégonde à la grocerie du coin pour lui acheter toutes espèces de boissons et de friandises.

Vers neuf heures du soir Cléophas sortit de la maison et se dirigea vers l'Hôtel du Canada.

En descendant la rue St-Gabriel il vit au clair de la lune Caraquette qui fumait un cigare sur la galerie. Il le reconnut facilement à son chapeau de castor gris.

Il entra dans l'Hôtel, paya sa pension, et demanda un charretier pour transporter sa malle à sa nouvelle résidence. Le vol de la

nuit précédente faisait le thême de toutes les conversations. Le compte rendu du *Star* avait une colonne et demie. Les soupçons de la police planaient sur deux touristes américains qui étaient partis la veille avec un nombre considérable de malles. Les détectives cherchaient les voleurs aux Etats-Unis.

XVIII

LA CACHETTE.

Aprés avoir transporté sa malle chez le père Sansfaçon, Cléophas songea à mettre son trésor en sûreté.

Lorsque minuit sonna au cadran de l'Eglise Molson, il loua un cheval et une voiture et se rendit avec sa malle sur le chemin Papineau.

Pour ne pas être trouvé en contravention avec l'Almanach Rolland, la lune ne s'était pas montrée cette nuit-là.

L'obscurité la plus complète enveloppait Montréal.

Le silence n'était interrompu que par la semelle ferrée du policeman qui battait mélancoliquement le pavé du faubourg Québec.

La voiture de Cléophas s'arrêta près de l'ancien cimetière des soldats.

Après s'être assuré que personne n'épiait ses mouvements, Cléophas descendit de sa voiture et lança sa malle et une bêche pardessus la clôture du cimetière.

Il ramena le cheval à l'écurie de louage et revint à pied au cimetière.

Il creusa une fosse de trois ou quatre pieds et y descendit le trésor qu'il recouvra de gazon.

Cette tâche accomplie, il retourna chez la bonne femme Sansfaçon.

Il alluma sa Pipe et se confectionna un grog qu'il lampa à petits traits en réfléchissant sérieusement sur les embarras de la situation.

Il était en possession du trésor, mais la justice l'accusait de la tentative de meurtre sur Ursule.

Il lui fallait à tout prix se débarrasser de Caraquette.

Caraquette était le seul obstacle qu'il rencontrait sur le chemin de la fortune.

Cet obstacle il fallait le faire disparaître.

Maintenant, nous allons laisser Cléophas à ses réflexions pour retourner à St-Jérôme où nous avons laissé la comtesse de Bouctouche.

Le lendemain de l'attentat contre sa servante elle apprit la mort de son mari en lisant les journaux de Montréal.

Après les obsèques du comte de Bouctouche, qui avaient été faites avec beaucoup de solennité, la

comtesse comprit toute l'horreur de sa situation.

Son fils était mort et elle ignorait l'endroit de sa sépulture.

Caraquette devait arrêter le paiement de ses rentes. Les spectres de la misère se dressait devant elle dans toute sa hideur.

La pauvre veuve, affolée par la douleur, s'était enfermée chez elle et ne voulait recevoir de consolations de personne.

Le père Sansfaçon arriva avec le petit Pite.

Le vieux charretier qui était le père d'Ursule entra dans le cottage et présenta son fils à la veuve.

Celle-ci écouta le récit du bonhomme et consentit à garder chez elle le petit Pite qui devait passer pour le comte de Bouctouche.

Elle savait que les regards de lynx de Caraquette pénètreraient dans son intérieur et que le secret de Cléophas serait dévoilé.

Il s'agissait pour elle de circonvenir l'ennemi dans se plans.

Avant de congédier le père Sansfaçon elle lui dit qu'il fallait de toute nécessité que Cléophas eut une entrevue avec elle.

Le bonhomme partit, laissant son fils chez la comtesse.

En entrant dans l'hôtel Beaulieu, le vieux charretier rencontra l'homme au chapeau de castor gris qui se prélassait sur un banc dans la buvette.

Cléophas lui avait donné le signalement de Caraquette.

A première vue il reconnut son homme.

Caraquette en voyant le père Sansfaçon revenir de l'autre côté de la rivière comprit immédiatement qu'il était un émissaire de Cléophas et qu'il tenait dans ses mains un des principaux fil de l'intrigue.

Sansfaçon invité à boire par Caraquette resta muet comme la tombe sur le secret de Cléophas.

L'homme au chapeau de castor gris épuisa des trésors de diplomatie afin d'arracher les vers du nez du vieux charretier. Peine inutile, Sansfaçon lui répondit qu'il ne connaissait ni Cléophas, ni la comtesse.

Caraquette avait appris l'arrivée du petit Pite à St Jérôme.

Le gamin était entré dans le cottage de la comtesse et n'en était pas sorti.

Il était urgent pour lui de faire une visite à madame de Bouctouche et de s'assurer.

XIX

OU LA SITUATION SE COMPLIQUE

Le père Sansfaçon, ayant fait sa commission, reprit le lendemain matin le train à destination de Montréal.

Caraquette qui ne voulait pas

s'endormir sur le rôti se rendit de bonne heure à la résidence de la comtesse.

Ursule lui ouvrit la porte et l'invita à entrer dans le salon.

La comtesse ne tarda pas à paraître.

Le malheur l'avait complètement bouleversée. Ses traits étaient éraillés et son teint avait perdu sa fraîcheur. Elle avait un grand cerne sous ses yeux.

Elle était revêtue d'un simple peignoir sous lequel se dessinaient les beautés plastiques de son corp La comtesse ne passait pas la trentaine et paraissait admirablement bien conservée. Elle s'inclina devant Caraquette qui s'était levé pour la saluer.

—Monsieur, pourrai je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite à St Jérôme.

—Madame, je respecte votre douleur après les rudes épreuves que la Providence vous à envoyées. Je sympathise beaucoup avec vous, mais je ne puis transiger avec mon devoir, quelque pénible qu'en soit l'accomplissement dans les circonstances présentes. En ma qualité d'agent de la famille de St Simon je dois m'enquérir auprès de vous de la vérité de certaines rumeurs qui circulent au sujet du vicomte. On dit que votre enfant est mort. Si c'est le cas vous savez que je dois rendre aux héritiers collatéraux de St Simon la fortune dont vous aviez l'usufruit. J'espère que vous avez pu faire pendant douze ans des économies suffisantes pour vous mettre hors des atteintes de la misère.

—Monsieur Caraquette, dit la comtesse, je vous remercie de vos sympathies. Quand aux cancans qui se font sur la mort du vicomte, je vous prie de croire qu'il n'en est rien. Mon fils vit et est en parfaite santé. Aujourd'hui il est sain comme une rave. Si vous voulez le voir je vais le faire appeler. Il ne doit pas être bien loin.

La comtesse appuya le doigt sur un timbre.
sur le timbre.

Ursule parut.

La comtesse lui demanda de faire venir le vicomte.

Au bout d'une minute le petit Pite fit son aparition dans le salon.

—Bigre, dit Caraquette en le toisant des pieds à la tête, le bambim a rudement grandi depuis quelques mois.

—Sa maladie, dit la comtesse, était une maladie de croissance.

Caraquette hocha la tête d'un air de doute et tirant une tabatière de son gousset il aspira une prise. Il cligna de l'œil et regardant le gamin entre les deux yeux il lui dit :

—Comment t'appelles-tu, mon gros ?

Le petit Pite à qui le père Sansfaçon avait fait la leçon, répondit avec aplomb :

"Je m'appelle le vicomte de Bouctouche."

—Tu ne vas pas au collège ?

—Oui, monsieur, mais je suis en vacances à cause de la mort de mon père.

—Caraquette, après avoir jonglé quelques instants, reprit : C'est bien vicomte, vous pouvez sortir à présent. Je veux rester seul quelques minutes avec votre mère.

Le petit Pite sortit du salon.

—Madame, fit l'homme au chapeau de castor gris, je ne suis pas encore convaincu de l'identité du vicomte. Il me reste encore une preuve à obtenir. Cette preuve, c'est le signe qu'il porte sur son corps, l'empreinte du castor.

—Oh, monsieur Caraquette, s'il ne vous manque que cette preuve, je puis vous la fournir dans quelques minutes. Tenez, approchez-vous de cette fenêtre qui s'ouvre sur la rivière. Ecartez le rideau et voyez mon fils qui se prépare à traverser le courant à la nage avec un de ses petits camarades.

Caraquette s'approcha de la fenêtre et dirigea ses regards vers la grève.

En effet, le gamin se désabillait pour se jeter à l'eau.

La comtesse présenta à Caraquette une lunette d'opéra en lui disant : Voyez vous-même et assurez-vous de la vérité.

Caraquette prit la lunette et la braqua sur le petit Pite qui était justement en train de mettre son caleçon de bain.

Sur la circonvolution gauche du postérieur de l'enfant, il avait vu distinctement l'empreinte de castor avec les mots *travail et concorde.*

L'homme au chapeau de castor gris laissa tomber ses bras d'un air découragé.

Il était vaincu par la preuve.

Il se tourna vers la comtesse et lui dit : Madame, je mets bas les armes. J'avais cru à un complot entre vous et votre mari pour garder la fortune des Saint-Simon. Je fais amende honorable à la mémoire du comte et je vous demande de me considérer comme un ami et un protecteur dévoué.

Maintenant armez-vous de courage car j'ai une triste nouvelle à vous annoncer. Ici Caraquette raconta à la comtesse le vol du trésor des Bouctouche commis dans son hôtel.

La comtesse pâlit, et après quelques instants elle parut reprendre son sang froid. Après une minute de réflexion elle dit à Caraquette :

—Je crois connaître le voleur. Il n'y en a pas d'autre que Cléophas, un domestique de mon

mari qui se trouvait avec lui à Ste-Thérèse, au moment de sa mort.

—Cléophas, dites-vous, mais c'est l'individu qui a été arrêté pour avoir tiré un coup de pistolet sur votre servante ; Cléophas qui s'est évadé de la prison de Ste Scholastique. Soyez sans crainte, madame, dans quelques jours de scélérat tombera entre les mains de la justice, s'il n'est pas rendu aux Etats-Unis. Les détectives de Montréal, Lafond et Riché, ont la chose en main. Il finiront, j'en suis sûr, par mettre la main sur le pot aux roses et à pincer le coquin.

Pendant la conversation qui suivit entre Caraquette et la comtesse, un bruit assez étrange se fit entendre dans la cuisine. Bientôt se furent des éclats de voix, des sacres et un fracas de vaisselle qui se cassait.

La comtesse se leva précipitamment et courut à la cuisine. Là elle vit Bénoni qui était en train de crêper la chevelure à sa bien-aimée et de tout démolir dans l'appartement.

XX

Conclusion.

Bénoni après l'attentat sur Ursule était resté à St-Jérôme où il espérait rencontrer Caraquette.

Il avait fait la connaissance avec l'homme de cour du curé et par son influence il avait obtenu de l'emploi dans les mines de fer.

Bénoni était un licheur de première force.

Son gosier était devenu un véritable Sahara.

Il buvait comme les sables de ce désert.

Lorsqu'il était cassé il recourait à des emprunts effectués, au détriment de la bourse d'Ursule.

La pauvre fille avait épuisé le petit trésor de ses économies pour satifaires aux exigences de son amant.

Pendant la visite de Caraquette Bénoni était entré dans la cuisine de la comtesse où son amoureuse était en train de faire le blanchissage de la maison.

Ursule les cheveux en désordre était penchée sur sa cuve et s'usait les jointures sur une planche à laver. Des grosses gouttes de sueurs perlaient sur le front de la jeune fille et tombaient dans la cuve d'où s'élevait une buée fade et chaude.

Bénoni, qui était entré en tibubant s'approche de la jeune fille et lui passa un bras autour de la taille.

Ursule lâcha le linge qu'elle frottait sur les cannelures de sa planche et d'un coup de coude violent elle se débarrassa de l'étreinte du pochard en disant :

—Veux-tu t'arrêter !

Bénoni d'une voix entrecoupée par des hoquets chargés des effluves de la boisson qu'il avait bue lui répondit :

—Tiens, Ursule, il y a pas de *go-long*. Faut que tu me prêtes trente sous, je te remettrai ça dans le temps du gagne.

—Bénoni, il y a longtemps que tu m'achales pour de l'argent. Cré sans cœur ! tu viens trouver une créature pour avoir trente sous. Faut que ça finisse !

—Cré tête sèche ! Est-ce comme ça que tu traites un ami ? Tire moi un trente sous de suite où je te fais péter ma main sur les babines.

—Pas d'affaires ! Bénoni ! j'ai mon lavage à faire et si tu ne fiches pas ton camp tout de suite j'appelle la bourgeoise.

—Je m'en moque de ta bourgeoise Ho, là ! Ursule, tire ton argent où bien t'attrapperas une gniole dont tu te souviendras pendant quelque temps.

Ursule se replia le corps au-dessus de sa cuve et recommença à frotter son linge sur la planche.

Bénoni saisit son amante par son waterfall et la renversa.

Bénoni était en train de donner une tripotée à Ursule lorsque la comtesse parut dans l'entrebaillement de la porte de la cuisine.

La présence de la bourgeoise eut pour effet d'assobrir Bénoni.

Madame n'eut qu'à dire quelques mots pour rétablir l'ordre dans sa maison.

D'un geste majestueux elle montra la porte au tapageur qui s'empressa de décamper.

Caraquette après une heure de conversation avec la comtesse la décida à partir le lendemain matin pour Montréal.

Le train de sept heures ramena dans Montréal la comtesse de Bouctouche, Ursule, Caraquette et Bénoni, ce dernier s'était fait payer son passage par Ursule.

Caraquette rendu à son hôtel devint jongleur.

La police n'avait pas mis la main sur le voleur du trésor de Bouctouche. Partant il lui était impossible de payer la rente à la comtesse.

Celle-ci pour échapper à la misère loua un magasin sur la rue Craig et ouvrit un débit de tabac, de cigares et de ginger ale.

En arrière du magasin dans son salon particulier elle vendait de la boisson sans licence.

Les habitués de son café étaient Caraquette et Bénoni.

Ursule servait la *Bar* et par son minois agaçant elle faisait venir l'eau au moulin.

Cléophas de son côté menait la vie à grandes guides, semant l'or autour de lui.

Il apprit par l'entremise d'une des pratiques de la comtesse que

Caraquette le cherchait avec des détectives pour le livrer à la police. Il résolu de se venger.

Un soir, il engagea le père Sansfaçon pour faire le tour de la montagne.

En revenant en ville il entendit de la musique dans le restaurant de Madame de Bouctouche. Il entra dans la boutique et rencontra Caraquette et Bénoni.

Naturellement il eut des coups de donnés. On brisa les carafes, les chaises et une partie de l'ameublement.

La police arriva et toute la maisonnée fut arrêtée.

Traduits devant le recorder les prisonniers furent condamnés chacun à trois mois de prison pour ivresse et tapage. La comtesse fut condamnée à trois mois de prison pour avoir tenu une maison déréglée

Le petit Pite, passe ses vacances à Ste Thérèse

Le père Sansfaçon n'a pas été plus heureux que les autres. Il a été trouvé ivre dans sa voiture, sur la rue Jacques Cartier, et condamné à un mois de prison.

Ursule a été internée au Bon Pasteur.

(Fin de la première partie)

DEUXIÈME PARTIE

I

Liberté !

Trois mois se sont passés depuis les événements que nous avons racontés dans la première partie de cette histoire.

Nos lecteurs se rappelleront que Caraquette, Cléophas et Bénoni, avaient été condamnés par le recorder à trois mois de prison pour avoir fait du tapage dans la boutique de la comtesse douairière de Bouctouche.

Six heures sonnaient au beffroi de la prison de Montréal connue sous le nom d'Hôtel Payette.

C'était pour les pensionnaires l'heure du lever.

Ce matin-là un tourne-clé s'approcha de Cléophas, de Bénoni et de Caraquette au moment où ils allaient entrer dans le réfectoire où le skelly fumait dans des gamelles en ferblanc.

L'employé de la prison leur dit qu'ils ne déjeuneraient pas ce jour-là. Ils avaient fini de purger leur sentence et ils devaient se dépouiller de la livrée des prisons pour reprendre les vêtements qu'ils portaient le soir de leur arrestation.

Ils furent conduits dans le bureau du gouverneur de l'établissement qui signa la levée de leur écrou.

Ils suivirent le tourne-clé dont les lourds souliers ferrés résonnèrent sur les dalles du perron.

Ils traversèrent le préau.

Les gardiens ouvrirent la poterne dans la porte d'entrée.

Les trois prisonniers avaient retrouvé leur liberté.

Avant de se séparer, les trois personnages qui avaient sans doute quelque chose d'important à se communiquer, cherchèrent une auberge où ils pourraient causer en tranquilité.

Ils éprouvaient le besoin de prendre une cerise parce que leurs habillements d'été juraient avec la rigueur de la saison.

Brrou ! brrou ! fit Cléophas, en s'enfonçant les mains dans ses poches de patalon et en frissonnant sous le souffle d'un froid humide et pénétrant. Dépêchons-nous ! Tenez entrons ici, en désignant l'auberge de Jubinville, qui était à quelques pas de la pri-

son. C'est moi qui paie. Je m'aperçois que j'ai un gratin d'argent.

—C'est fait, répondirent ses deux compagnons de chaîne.

Ils entrèrent dans l'Hôtel et s'assirent confortablement dans un petit salon attenant à la buvette.

Après avoir absorbé une première consommation. Caraquette prit la parole :

—Ah ça, dit-il, lorsqu'on a pensionné ensemble pendant trois mois chez Payette, on doit oublier les vieilles rancunes. Devenons amis tous trois, aidons nous les uns les autres et je promets que si je réussis dans une de mes entreprises je vous donnerai à chacun une large part du gâteau Vous, Bénoni, vous pourrez vous mettre en ménage avec Ursule. Quand à vous Cléophas, vous aurez la confiance de la comtesse de Bouctouche, et elle vous récompensera grassement si vous parvenez à lui faire retrouver un trésor qu'elle a perdu.

—Ah, oui da, oui, dit Cléophas en prenant un air penché et songeant probablement à l'argent qu'il avait caché dans le cimetière militaire. Oui, mais il y a une petite difficulté, c'est mon affaire de St-Jérôme. Vous, monsieur Caraquette, vous pouvez vous vanter de m'avoir fourré dans de jolis draps.

La police de Ste-Scholastique et de St-Jérôme va se mettre à mes trousses et finira par me pincer. Vous savez tous, que je suis innocent du crime dont Ursule m'a accusé, innocent comme le petit poulet qui tette sa mère.

Caraquette reprit :

—Tenez, Cléophas, si vous voulez me jurer aujourd'hui une obéissance aveugle dans l'entreprise que j'ai commencée, je me charge de vous tirer d'embarras. Ursule retirera sa plainte devant les magistrats et les autorités ne vous inquièteront plus.

—Je vous le jure à une condition ; c'est que vous prendrez tous les moyens de m'empêcher de tomber entre les mains de la police.

—Fiez-vous à moi, c'est entendu et bien compris.

—Comptez sur moi, dit Bénoni, Je suis votre homme.

—Dans ce cas, reprit Caraquette, je vais me mettre à l'œuvre dès aujourd'hui. Trouvez-vous tous deux sur la petite rue Ste-Thérèse demain à dix heures du soir. Je vous donnerai alors mes instructions.

Les trois amis trinquèrent encore plusieurs fois et sortirent de l'hôtel.

Caraquette et Cléophas suivirent la rue Notre-Dame jusqu'au carré Dalhousie.

Bénoni prit la direction de la

maison du père Sansfaçon où il devait faire sa première visite à Ursule qui était sortie de la prison des femmes en compagnie de Madame de Bouctouche.

II

MINES ET CONTRE MINES

Bénoni entra chez le père Sansfaçon au moment où celui-ci s'asseyait à table pour prendre son déjeuner, composé de grillades de lard salé et des patates revenues dans la poèle avec des oignons.

Madame Sansfaçon ouvrit la porte au cavalier d'Ursule en lui faisant une moue de mauvaise augure. Pour le saluer elle lui dit :

—Tiens, c'est toi, visage ! Tu viens de chez Payette ?

—Quel mal y a-t-il à ça ? Votre vieux y a passé quelque temps.

—Allons, allons, la vieille, fit le vieux charretier, dont la langue s'était épaissie par une couple d'absinthes prises avant son repas. Bénoni et moi, nous sommes gros manche. Il est presque de la famille, quoi ! Viens, Bénoni, on va te mettre un couvert et tu vas déjeuner avec moi.

La mère Sansfaçon ne regardait pas Bénoni d'un bon œil. Elle lui attribuait tous les troubles survenus dans son ménage. Son vieux était devenu paresseux et ivrogne. Il avait vendu l'agrès qu'il s'était acheté avec l'argent qui lui avait été donné par le comte de Bouctouche. Il ne possédait plus qu'une vieille voiture aux ressorts brisés, voiture qui n'avait pas été vernie depuis le commencement de la crise en 1873. Les coussins étaient sales et éventrés, les vitres des lampes étaient noircies par la fumée des chandelles de suif qu'il y brûlait.

Le père Sansfaçon ne roulait que la nuit et rentrait à trois heures du matin ivre comme un porte-faix, après avoir dépensé toute la recette de ses courses.

La bonne femme Sansfaçon pour faire bouillir la marmite, allait travailler en journée. Cunégonde, sa fille cadette, gagnait $2 par semaine à faire des torquettes chez McDonald.

Ursule en sortant de prison, avait passé une couple de jours sous le toit paternel, mais l'inconduite de son père et les scènes scandaleuses dont elle était témoin la forcèrent à chercher un asile chez des amis.

Le vieux charretier fut interrogé par Bénoni au sujet du petit Pite.

Pendant l'incarcération de son père, le gamin était parti de Ste-Thérèse. Comme il était rendu au bout de son peloton et comme il

abhorrait le toit paternel le mauvais sujet traînait les rues de Montréal et gagnait sa vie à vendre des *Star*, des *Patrie* et des *Courrier de Montréal*.

Le père Sansfaçon à son tour posa des questions à Bénoni.

—Dis-moi, mon fiston, qu'est-ce que tu penses du bourgeois qui a amené le petit Pite à St-Jérôme.

—Ah pour ça, père, c'est bien difficile. Il y a bien du micmac là dedans. Si le petit Pite parlait, il pourrait nous mettre sur la piste. Cléophas la dernière fois que je l'ai vu était bien coppé. Il dépensait de l'argent comme un Canadien revenu de Califournie.

—Ce grand Jack de Cléophas est dans les secrets du monsieur qui est mort à Ste-Thérèse. Il faudra l'amener veiller avec nous et lorsqu'il sera en fête il pourra nous donner des informations.

—Dans le fond Cléophas ne m'aime pas. Il m'a pris en grippe depuis que je lui ai fait manger de l'avoine auprès d'Ursule.

—C'est correct. J'admets que Cléophas se méfiera de toi, mais, moi je pourrai dénicher un beau merle, si j'apprends où il est allé, certain soir, avec un coffre qui contenait son trésor.

Travaillons chacun de notre côté. Le premier qui mettra la main sur le magot le partagera avec l'autre.

Après avoir trinqué avec le vieux charretier, Bénoni sortit de la maison et alla se promener sur la rue des Commissaires avec l'espoir de rencontrer Cléophas.

Comme il logeait le diable dans sa bourse, il lui fallut gagner quelques sous dans sa journée.

Il travailla toute la matinée au déchargement d'un steamer. A midi il avait gagné une somme suffisante pour se payer un dîner et un coucher.

Vers deux heures, en flânant à la porte d'un hôtel, il vit passer Cléophas en compagnie de l'homme au chapeau de castor gris.

Bénoni les suivit à une courte distance et les vit entrer dans l'hôtel du Canada.

Il fit pied de grue pendant une heure sur la rue St Gabriel. Il vit sortir Cléophas qui prit la rue Ste Thérèse et s'engagea dans la rue Notre-Dame.

Il résolut de faire de la police secrète pour son propre compte.

Il rabattit son feutre sur ses yeux, boutonna sa blouse jusque sous le menton, et les mains plongées dans ses poches, il suivit maître Cléophas.

Celui-ci continua sa route en ligne droite. Il passa le carré Dalhousie et suivit la rue Ste Marie jusqu'au Marché Papineau.

Là, Cléophas s'arrêta et regarda en arrière pour s'assurer si ses

mouvements n'étaient pas observés par quelqu'un.

Il ne reconnut pas Bénoni qui marchait la tête baissée à une cinquantaine de pas en arrière.

Cléophas monta le chemin Papineau.

Il marchait avec une allure plus allègre, comme un amoureux qui va à son premier rendez-vous.

Bénoni le suivait toujours et ne perdait aucun de ses mouvements.

Rendu près de l'ancien cimetière des soldats, Cléophas se retourna de nouveau.

Cette fois encore il ne vit pas Bénoni qui continuait sa route et marchait en arrière d'un voyage de foin qui le masquait.

Cléophas entra dans un champ.

Bénoni le vit enlever une planche dans la vieille clôture du cimetière.

Qu'allait-il faire là ?

Bénoni à son tour pénétra dans le champ, et il regarda dans le cimetière à travers les fentes de la clôture.

Il vit Cléophas s'approcher d'un tertre et examiner le terrain pour voir si le gazon n'avait pas été remué.

Bénoni se dit :

—C'est là où il a caché son magot. Ça c'est sûr.

Il ne fera pas ses fouilles avant la nuit de crainte d'être vu par la police qui l'empoignerait à coup sûr.

Cléophas sortit du cimetière.

Bénoni resta à son poste et parut faire de sérieuses réflexions sur la situation.

III

Ou Bénoni est riche.

Bénoni suivit des yeux Cléophas qui descendit la côte et tourna le coin de la rue Ontario.

Il resta longtemps immobile. Sa tête penchée semblait chargée de profondes réflexions.

Son cerveau était un chaos.

Il s'agissait pour lui de prendre une décision hâtive.

Bénoni se disait : Pourquoi Cléophas n'avait-il pas déterré son trésor s'il se trouvait à l'endroit qu'il venait d'examiner. Sans doute parce que ce trésor était trop lourd.

Que faire ? Attendre la faveur de la nuit pour escamoter les richesses enfouies dans le cimetière.

Non, Cléophas pouvait arriver avant lui et les lui enlever.

Bénoni prit une détermination subite.

Il alla chez un forgeron et lui escamota un pic. Il retourna au cimetière des soldats et se mit à creuser la terre durcie par la gelée précisément à l'endroit où il avait vu Cléophas.

Après avoir travaillé pendant une dizaine de minutes, son pic toucha un corps solide.

C'était le coffre contenant les trésors de la famille des Bouctouche.

Ayant déblayé la terre autour de la boîte, il en fit sauter le couvercle avec son pic.

L'or et les pierres précieuses apparurent à ses yeux éblouis.

Il soupesa le coffret, il était trop lourd pour pouvotr être transporté à bras.

Il lui fallait aller chercher un charretier.

Il pensa au père Sansfaçon qui devait être en train de cuver son whiskey après son diner.

Il emplit ses poches de pièces d'or, et après avoir recouvert le coffret avec un peu de terre, il se rendit au pas accéléré chez son vieil ami.

Le père Sansfaçon prêta son agrès à Bénoni.

Celui-ci retourna au cimetière et quelques minutes plus tard il était en possession des richesses volées à la famille des Bouctouche.

Notre coquin fouetta la vieille rosse du père Sansfaçon qui remonta le chemin Papineau.

Où Cléophas allait-il? Il ne le savait pas.

Il roulait à l'aventure sans destination fixe.

Vers cinq heures du soir il fut surpris par l'obscurité dans une des rues écartées du faubourg Québec.

Il s'agissait pour lui de trouver un endroit sûr pour y cacher son magot.

Il devait se presser parce que le père Sansfaçon allait avoir besoin de son agrès pour faire son service de nuit.

Comme il ne trouvait aucun endroit convenable pour y cacher son trésor, il prit la résolution de le déposer dans l'écurie même du vieux charretier.

Lorsqu'il fut arrivé à la résidence du père Sansfaçon il porta le coffret dans l'écurie et le cacha sous un amas de foin.

Il entra chez le bonhomme, et lui jeta une pièce d'or de $5 pour la location de son cheval.

Le vieux Sansfaçon en voyant tomber la pièce rutilante sur la toile cirée de la table, crut qu'il avait le vertige.

Le père Sansfaçon revenu de sa surprise, questionna Bénoni sur la provenance de son argent.

Celui-ci éluda adroitement les questions et se renferma dans les bornes de la discrétion la plus absolue.

Le père Sansfaçon ne tarda pas à faire casser sa pièce de $5 Il demanda à la bonne femme d'aller " cri de quoi à la grocerie du coin. "

Cinq minutes après, un gros flacon de genièvre était déposé sur la table.

Le vieux et Bénoni se séparèrent à six heures du soir.

Nos lecteurs se rappellent que Caraquette, Cléophas et Bénoni s'étaient donnés rendez-vous pour ce soir là sur la rue Ste Thérèse

Vers huit heures et demie, l'homme au chapeau de castor gris alla se promener sur le trottoir couvert de glace de la rue Ste Thérèse. Il battit la semelle pendant une grosse demi-heure à la porte du Petit Vatel.

Cléophas fut le premier au rendez-vous.

—Bon, en voilà un dit Caraquette en s'adressant à son compère. Sais-tu où est Bénoni ?

—Bénoni n'a pas été vu de la journée. Il a dû trouver un job quelque part.

Cléophas et Caraquette patientèrent pendant quelques minutes.

Ils désespérèrent de voir arriver Bénoni et finirent par se décider à prendre une chambre à l'Hôtel Rasco.

Caraquette fit les honneurs de la soirée en payant plusieurs rondes.

Rendu communicatif par des libations copieuses, l'homme au chapeau de castor gris raconta à Cléophas une partie des circonstances qui l'avaient forcé de séjourner à Montréal. Il expliqua à son ami l'origine de la fortune des Simon, la manière dont elle avait passé entre ses mains, et comment elle avait été dérobée par un voleur audacieux.

IV

OU CARAQUETTE SE FACHE.

Cléophas était une fine mouche et ne se laissa pas leurrer par les promesses et les confidences de son ami.

Caraquette, qui suspectait du vol un agent de la famille de Bouctouche, croyait arracher le secret de Cléophas, mais il avait fait un fiasco complet.

Cléophas, de son côté, n'aimait pas Caraquette qu'il ne croyait pas étranger à l'attentat de St Jérôme.

Il s'était assuré au cours de l'après midi que son trésor était intact et il avait hâte de se débarrasser de la présence de l'homme au chapeau de castor gris pour courir au vieux cimetière des soldats.

Caraquette en cherchant son voleur avait fait buisson creux.

Il se sépara de Cléophas en se promettant d'épier tous ses mouvements.

Caraquette sortit le premier de l'Hôtel Rasco et alla se cacher dans une cabane d'un marchand de volailles, du Marché Bonsecours, d'où il pourrait voir sortir Cléophas et ensuite le suivre à la piste sans être observé.

Au coup de onze heures, Cléo-

phas qui s'était amusé dans la buvette avec quelques voyageurs de la Mattawin, sortit de l'hôtel.

Caraquette quitta sa cachette et le vit diriger sa marche du côté des casernes.

Il suivit Cléophas à une centaine de pas en arrière, car il craignait que le bruit de la glace qui craquait sous ses pieds, ne trahit ses mouvements.

Cléophas suivit la rue St Paul, traversa le carré Dalhousie et s'engagea sur la rue Craig, dans la direction du chemin Papineau.

Le ciel s'était couvert d'épais nuages et le Nord-est soufflait avec violence.

Les principales rues de la métropole n'étaient pas éclairées parce que la lune, d'après les calculs de la compagnie du gaz, devait paraître ce soir là ; aussi le passant attardé éprouvait-il toutes les peines du monde à trouver son chemin. Mais Cléophas connaissait les plus mystérieux détours de la ville. Il continua sa route sans s'apercevoir que Caraquette le suivait à une centaine de pas.

L'homme au chapeau de castor gris avait des yeux de chat tigre qui défiaient les plus épaisses ténèbres.

Cléophas arriva près du cimetière des soldats et enleva une planche de la clôture pour pénétrer jusqu'à l'endroit où il avait caché son trésor.

Caraquette s'arrêta et se cacha dans le tambour d'une maison en face du cimetière. Là, il pouvait épier tous les mouvements du voleur.

Il vit Cléophas s'agenouillant près d'une tombe et creusant la terre avec un pic

Caraquette tenait à sa merci l'homme qui avait tenté l'assassiner à St Jérôme. Il résolut d'en finir.

Il arma un revolver et s'avança résolument vers le coquin.

Il se plaça dans l'ouverture qu'avait fait Cléophas pour entrer dans le cimetière.

Il profita d'un moment où la lune montrait sa corne entre deux nuages pour viser le voleur.

Un coup de feu retentit.

La balle avait sifflé aux oreilles de Cléophas et s'était logée dans le granit d'un monument.

Cléophas qui venait de s'assurer de la disparition de son argent, tressaillit de peur.

Il crut qu'il avait affaire à un détective.

Il s'était levé d'un bond et s'était caché en arrière d'une tombe.

Son agresseur pénétra dans le cimetière.

Cléophas avait reconnu l'homme au chapeau de castor gris et ne bougeait plus.

Comme il n'avait pas d'arme à feu, il résolut d'attendre son en-

nemi et de sauter dessus au moment où il passerait près de la tombe qui le masquait.

Caraquette marcha avec prudence dans l'obscurité ; il craignait de tribucher sur les tertres funèbres et de laisser l'avantage à son ennemi qui s'élancerait infailliblement sur lui s'il faisait une chute.

L'obscurité était devenue des plus opacte.

Cléophas se mit à plat ventre à terre et rampa comme un serpent jusqu'à quelques pas de Caraquette.

Celui-ci arriva près de l'endroit où avait été enfoui le trésor des Bouctouche.

En foulant la terre fraîchement remuée, il constata qu'il touchait l'endroit qu'il cherchait.

Il regarda autour de lui et crut que son voleur était disparu du cimetière sans avoir eu le temps d'enlever le coffret.

Il s'agenouilla près du trou et se mit à fouiller la terre

Au même instant, Cléophas s'élança sur lui, le renversa sur le dos et l'empoigna à la gorge.

Ah ! c'est comme ça que je vous y prends, dit-il, en serrant le gorgoton de son ennemi. Vous vouliez vous débarrasser d'un ami et l'envoyer manger des pissenlits par la racine.

—Grâce ! grâce ! criait Caraquette, chaque fois que Cléophas desserrait un peu les doigts qui tenaient sa gorge comme dans un étau.

—Grâce ! c'est facile à dire Mais si je vous laisse vivre, serez-vous reconnaissant du moins ?

—Je ferai tout ce que vous me direz.

—Avant de vous lâcher, mon vieux, vous allez me passer la petite riganne avec laquelle vous avez fait tant de bruit, il y a quelques minutes.

—Mon revolver est tombé dans le trou, ramassez-le, il est à vous.

Cléophas tout en tenant Caraquette à la gorge, de la main droite, ramassa avec sa main gauche l'arme qui était dans l'excavation.

Une fois en possession du revolver, il permit à l'homme au chapeau de castor gris de se mettre sur son séant.

Il braqua sur lui le canon de l'arme.

Caraquette qui croyait qu'il allait mourir, cria de nouveau : Grâce ! grâce !

Cléophas eut un ricannement sinistre et dit :

—Vous me demandez grâce, soit. Avant de sortir d'ici nous allons avoir ensemble une petite causette. Le moment est arrivé d'avoir des explications ; vous alllez me parler le cœur sur la main. Vous me direz la vérité,

toute la vérité et rien que la vérité.

—Je vous le jure sur mon âme, dit Caraquette, qui tremblait de tous ses membres.

—Le coffret n'est plus où je l'avais caché avant d'entrer chez Payette. Qui a surpris mon secret ? Qui m'a volé mon argent cet après-midi ? Le coffret était ici ce matin. Je le sais, parce que j'ai examiné moi-même le terrain.

—M'accusez-vous de vous avoir volé ?

—Non, pas du tout. Parce que si vous étiez le voleur, vous ne m'auriez pas suivi ce soir. Je veux que vous me disiez le nom du coquin.

—Comment puis-je le savoir. Je vous ai soupçonné d'avoir escamoté le magot dans ma chambre à coucher. C'est pour cette raison que je vous ai suivi cette nuit.

—Ah, oui-da, oui ! Vous avez pu soupçonner votre ami Cléophas !

V

UNE ENTENTE

Caraquette avait repris son sangfroid. Après quelques secondes de réflexion il dit à Cléophas :

—Ah ça ! je finis donc par comprendre. Le trésor n'est plus en ta possession, mais je veux te prouver ma reconnaissance pour m'avoir sauvé la vie. Le coffret et tout ce qu'il contient sera à toi ce soir. Je ne sais pas où il est ; mais je crois connaître celui qui nous a volés. Il est notre ennemi commun. Le voleur n'est ni plus ni moins que Bénoni, celui qui était avec nous chez Madame de Bouctouche le soir où nous avons été arrêté par la police.

—Comment, s'écria Cléophas, cette vermine de Bénoni m'aurait encore fait ce coup-là ! Je ne serai pas longtemps sans lui faire son biscuit.

—Ne vous impatientez pas trop. Pour pincer cette canaille il faudra agir avec prudence. Bénoni avec l'argent qu'il a volé doit être en train de brosser son chien dans les auberges qu'il avait coutume de fréquenter.

Sortons d'ici sans bruit et nous allons méditer ensemble un plan pour lui arracher le magot.

Caraquette et Cléophas sortirent du vieux cimetière.

Ils marchèrent ensemble en silence. Ils semblaient absorbés dans des réflexions profondes.

Lorsqu'ils furent rendus au coin de la rue Dorchester, Caraquette prit le bras de son ami et l'engagea à le suivre.

Les hommes se dirigèrent alors vers l'est de la rue Dorchester.

Ils s'arrêtèrent devant la porte du père Sansfaçon.

L'intérieur de la maison était

encore éclairé, malgré qu'il fut passé minuit.

Cléophas frappa à la porte.

Ce fut la mère Sansfaçon qui vint ouvrir.

Les deux compagnons entrèrent et dirent à la bonne femme qu'ils avaient des affaires importantes à confier à son mari.

La vieille femme alla réveiller son époux qui roupillait sur un sofa dans un appartement voisin.

Le bonhomme se leva en semelle de bas, en pantalons et en manches de chemise.

Il avait les cheveux comme un voyage de foin, et ses yeux étaient encore voilés par les fumées de l'ivresse.

Il s'avança en titubant dans la salle d'entrée, se frotta les yeux, bailla et étendit les bras en poussant deux ou trois gros soupirs entrecoupés par des hoquets d'ivrogne.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, ces monsieurs ?

Je n'attelle pas ce soir. Ma grise à les petits soucis et elle ne peut pas marcher. Tiens, dit-il, en reconnaissant Cléophas, c'est toi, espèce d'andouille ! d'ou viens tu ?

—Ecoute, dit Cléophas, nous avons bien des choses à vous dire.

Si vous voulez nous rendre un petit service, le monsieur qui est avec moi va vous gréer en neuf, un attelage double et une voiture comme il n'y en a pas sur la Place d'Armes. Seulement il faudra être discret.

Le vieux fit signe à sa femme de se retirer dans sa chambre à coucher.

Avant de parler d'affaires avec le père Sansfaçon, Cléophas emprunta quelques sous à Caraquette et acheta un peu de liquide à la grocerie du coin.

Après avoir allumé son bougon et pris une couple de *cerises*, le vieux charretier prêta une oreille attentive au discours de Caraquette.

Il fut question de Bénoni.

Le bonhomme avoua que ce dernier était venu chez lui le même jour, qu'il avait emprunté sa voiture, et qu'il avait payé avec une grosse pièce en or.

Caraquette ne trahit aucune surprise en apprenant ce dernier détail qui était très important.

Il garda son flegme et demanda au père Sansfaçon s'il avait cette pièce en sa possession.

Le vieux répondit que la pièce avait été échangée chez l'épicier du coin. C'était un $5 en or du temps des Français.

Caraquette promit cinq cents piatres au bonhomme Sansfaçon s'il gardait la discrétion la plus absolue sur l'entrevue qu'il avait eut avec lui.

Le vieux charretier jura solennellement qu'il ne desserrerait pas les dents sur l'affaire.

Caraquette jeta sur la table une demi douzaine de pièces de vingt cinq centins et sortit avec Cléophas.

Caraquette retourna à son hôtel et dit à Cléophas de venir le trouver chez lui à sept heures du matin.

Le lendemain Cléophas fut fidèle au rendez-vous.

Il suivit Caraquette qui le conduisit à la grocerie du coin où Bénoni avait changé la pièce de $5.

Caraquette qui faisait une excellente police de détective pour son propre compte, entra seul dans le petit magasin.

Il se fit passer pour un détective de Québec et demanda à l'épicier s'il n'avait pas la veille donné à quelqu'un la monnaie d'une pièce de $5 en or.

L'épicier hésita un peu et finit par avouer qu'il avait reçu une pièce de cette valeur de la bonne femme Sansfaçon.

Caraquette munie de cette information n'avait qu'à tendre ses filets pour y faire tomber Bénoni.

Il dit à Cléophas de monter la garde près de la maison du père Sansfacon, car Bénoni ne devait pas tarder d'y arriver.

Soyez sans crainte, dit Cléophas, je veillerai au grain. Si Bénoni parait dans les environs, je lui jette le grapin sur les épaules. Je lui doit un chien de ma chienne. Cette fois je suis résolu d'avoir *fair play*. Comptez sur moi, monsieur Caraquette. Vous me reverrez ce soir à votre hôtel et j'aurai des nouvelles à vous donner.

Caraquette serra la main de Cléophas et s'éloigna dans la direction de l'église St Pierre.

Cléophas avait pris son rôle au sérieux. Il arpentait la rue d'un pas cadencé comme un policeman.

Bénoni tardait de venir.

Cléophas tout en marchant tomba dans une douce rêverie.

Il songeait aux charmes d'Ursule, à la puissance magnétique de ses yeux chatoyants, à ses tendres sourires et à sa désinvolture gracieuse.

Vers neuf heures il vit un homme dans une voiture de louage, arrivant à la fine épouvante et s'arrêtant à la porte du père Sansfaçon.

C'était Bénoni.

Cléophas accéléra le pas, mais il était trop tard, son ancien rival venait d'entrer dans la maison du vieux charretier.

VI

MORT DE CLEOPHAS

Cléophas battit la semelle pendant une heure dans la cour du bonhomme Sansfaçon.

Il allait se décourager lorsqu'il entendit ouvrir la porte de cuisine

C'était Bénoni qui sortait :

Cléophas l'accosta dans la rue et lui dit :

—Tu as fait le niochon hier soir. Tu n'es pas venu à notre rendez-vous ?

—La belle affaire ! allons donc. Caraquette vient toujours avec des plans de nègre. Réflexion faite, je ne m'exposerai pas à être coffré en l'aidant à faire fortune.

—Un homme ne doit avoir qu'une parole. En sortant de chez Payette, qu'as-tu promis aux amis ?

—Les amis ! les amis ! j'en ai eu assez. Dans ce monde chacun pour son compte, voilà mon principe.

—C'est facile de parler comme ça, lorsqu'on a volé les camarades.

—Est-ce moi que tu appelles voleur espèce de lôfeur, restant de pénitencier ?

—Je n'endurerai pas ça de toi, vermine de station de police.

Cléophas alors se débarassa de sa bougrine, recula de deux ou trois pas et se mit en garde comme un pugiliste.

Son adversaire qui n'avait pas froid aux yeux, en un clin d'œil se trouva en manches de chemise et prit une attitude agressive.

Cléophas dirigea un coup de poing sur la figure de Bénoni, mais celui ce le para adroitement et riposta par un coup solide dans l'estomac de son ennemi.

Cléophas poussa un soupir caverneux, rompit d'un pas et après avoir recueilli ses forces, s'élança de nouveau sur son adversaire.

Bénoni reçut la nouvelle attaque avec fermeté. Il ne broncha pas d'une ligne.

Le coup l'avait atteint sous l'arcade sourcillière de l'œil droit.

La colère l'emporta. Ses yeux lancèrent des regards fauves et tout son corps eut un tremblement nerveux.

Il fit un saut terrible et tomba à bras raccourcis sur Bénoni qu'il empoigna à la chevelure.

Bénoni se courba et donna un coup de tête dans la poitrine de son ennemi.

Le coup avait été tellement violent et inattendu que Cléophas ploya sur ses jarrets et tomba à la renverse.

Bénoni roula par dessus le corps de Cléophas qui n'avait pas encore lâché sa poigne, en lui criant :

—Ah ! c'est comme ça ! Tu ne veux pas de *fair play*.

—J'aurai ta vie, misérable, répondit Bénoni.

Ce dernier lâcha les cheveux de son adversaire et, d'un mouvement rapide comme la pensée, il sortit de sa poche un couteau qu'il plongea dans la gorge de son adversaire. Le sang jaillit avec abondance. Cléophas faiblit et poussa quelques râles horribles

et tomba inanimé sur la neige au milieu d'une mare de sang.

Bénoni se releva, essuya son couteau dans la neige et contempla sa victime avec des regards féroces.

Cléophas ne bougeait plus.

Bénoni s'agenouilla près du corps et mit la main sur la région du cœur.

Ce cœur avait cessé de battre,

Bénoni resta immobile pendant quelques instants et réalisa tout ce que sa position avait de terrible.

Il venait de commettre un meurtre et la justice allait étendre sur lui son bras vengeur.

Un nuage sombre passa devant ses yeux. Il entrevoyait déjà la potence.

Avant de sortir de la cour, il fouilla les poches de sa victime.

Il trouva dans son portefeuille une dizaine de piastres en billets de banque et une lettre cachetée à l'adresse d'Ursule.

La mère Sansfaçon qui était sourde comme un pot n'avait pas entendu le bruit de la bagarre.

Il s'agissait de faire disparaître au plutôt la preuve de son crime.

Il releva le cadavre de Cléophas et le jeta au fond d'une vieille cariole. Il couvrit le corps avec un peu de paille et jeta de la neige par-dessus.

Mais il restait toujours la mare de sang dans la ruelle. Il fallait la faire disparaître.

Il prit une pelle dans l'écurie, enleva toute la neige maculée et la jeta sur le tas de fumier en ayant soin de la couvrir d'une nouvelle couche de neige.

Le père Sansfaçon ne se servait plus de la vieille cariole et plusieurs jours pouvait s'écouler sans que la police fut mise en éveille par la nouvelle de l'assassinat.

Bénoni pour se remettre de l'émotion nerveuse que lui avait causée son crime, sentit le besoin de se remonter le système avec quelque chose de chaud.

Il se rendit dans la taverne la plus proche et prit une gobe de forgeron.

En ouvrant le portefeuille de Cléophas pour payer sa consommation, il vit de nouveau la lettre à l'adresse d'Ursule.

Il déchira l'enveloppe et se mit à lire la missive qui était rédigée comme suit :

" Mon Ursule bien-aimée,

Tu m'as fait manger de l'avoine pendant longtemps. Si tu savais dans ma pauvre mansarde combien de temps j'ai pleuré ton absence. Ah par pitié ne me fais plus souffrir ! Je me sens triste comme le petit mousse noir sur le mât d'une corvette. Que je serais heureux des baisers d'une femme, que je serais heureux si je

pouvais mourir ? Si tu savais combien je t'aime, bien sûr toi même tu m'aimerais. Dieu m'a conduit vers vous petite fleur des bois, toujours, toujours cachée. Reviens à moi, toi que j'adore. J'ai de l'argent en masse. C'est l'amour qui dore de reflets joyeux le cœur tiède encore. Ah viens, c'est la bonne chère, ma chère qui fait le bonheur. Je t'attends ma bien-aimée ce soir à neuf heures. Nous fuirons ensemble. Nous irons en Amérique jouir d'un bonheur sans mélange.

Ton amant pour la vie,

CLEOPHAS."

Après la lecture de cette lettre Bénoni réfléchit quelques minutes.

VII

OU BÉNONI EST EMBARRASSÉ

Bénoni sentit rallumer dans son cœur le feu dont il avait brûlé pour Ursule

Depuis sa sortie de prison il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer la jeune fille.

Elle seule manquait aujourd'hui à son bonheur.

Mais il lui fallait trouver le trésor qui avait été cacher par Cléophas.

Il se dit que le magot ne devait pas être loin de la résidence du père Sansfaçon.

Il sortit de la taverne, alluma un cigare et alla frapper résolument à la porte du père Sansfaçon

Sur les entrefaites, ce dernier était entré chez lui et avait laissé son agrès à la porte, histoire de prendre une bouchée.

Le vieux charretier ne fit pas mauvaise façon à Bénoni lorsqu'il vit sa figure épanouie et son air de qué que-ça-me-fiche, air que prennent les bommeurs lorsqu'il se sentent flush et prêts à tout casser.

Bénoni paya l'absinthe au bonhomme et causa tranquillement avec lui sur les allées et venues de Cléophas.

Le père Sansfaçon une fois la langue déliée par une couple de *shnuffres*, s'extasia sur les largesses de Cléohpas, qui faisait les choses bien et qui dépensait une piastre avec autant de sans-gêne qu'une pièce de cinq cents.

Bénoni crut le moment favorable pour poser quelques questions insidieuses au vieux charretier. Il prit un air mystérieux et se penchant vers l'oreille de son interlocuteur, il lui dit.

— Savez-vous si Cléophas a fait changer une pièce d'or à la grocerie du coin ?

—Oui, répondit le bonhomme.

—Dans ce cas, papa Sansfaçon, votre ami Cléophas doit faire attention à lui. Un de mes amis m'a dit ce matin, que Cléophas

avait volé un gros montant d'ar- et de bijoux. Il doit veiller au grain, les détectives sont peut-être déja sur ses pistes.

—Oh ! bonté du ciel ! s'exclama le vieux charretier. Quoi faire ! la police va venir fouiller chez moi et m'arrêter.

—Pourquoi les malcommodes vous inquièteraient-ils ? Vous n'avez rien à vous reprocher. Tout le monde sais que vous êtes honnête, père Sansfaçon, malgré que vous aimiez un peu la *diche.*

—Bénoni ! je te dis en bonne vérité, Cléophas depuis une couple de jours me paraît hors de son assiette. Souvent ma femme l'a vu rôder dans ma cour, et dans mon écurie. Sainte bénite, s'il avait caché de l'argent volé dans mon écurie.

Bénoni rassura le vieux charretier et l'engagea à prendre encore quelques verres de boisson.

Le vieux ne tarda pas à cogner des clous. Il finit par se croiser les bras sur la table, il laissa tomber sa tête dessus et ronfla comme un tuyau d'orgue.

Bénoni respira. Il avait touché son but et il allait mettre la main sur le magot.

La vieille Sansfaçon était occupée à laver son butin dans la cuisine et murmurait un couplet de quelque vieille chanson sans attention à ce qui se passait dans la salle à dîner.

Il faisait au dehors un froid de quinze degrés. Un frimas épais s'était déposé sur les carreaux de la fenêtre en arbesques fantastiques à travers lesquelles les regards indiscrets ne pouvaient passer.

Bénoni sortit de la maison et entra dans l'écurie.

Il bouleversa le foin et le fumier.

Après un travail de deux ou trois minutes il trouva le coffret contenant le trésor des Bouctouche. Il attela le cheval du bonhomme et partit avec sa trouvaille

Où allait-il ?

VIII

UNE RENCONTRE INATTENDUE.

Bénoni ne savait pas trop où il allait.

Il fouettait la vieille pigouillle du père Sansfaçon qui s'obstinait à trotter son mille en plus de vingt minutes.

Il faisait un froid de chien et Bénoni ne pouvait rester longtemps sur la route à cause de la légèreté de ses vêtements.

Il songea naturellement à chercher un couvert dans un hôtel où il ne fut pas connu.

Il dirigea sa course du côté du faubourg St-Joseph en suivant les rues Vitré, des Jurés et Latour et St-Antoine, afin de se dérober aux yeux d'Argus de la police.

Il entra dans une auberge du



LA COMTESSE DE BOUCTOUCHE



L'HOMME AU CHAPEAU DE CASTOR GRIS

Ste-Cunégonde et demanda un repas et une chambre pour la nuit.

Après avoir mis son cheval dans l'écurie, il monta dans son appartement le coffret qu'il avait volé à Cléophas.

Bénoni ferma à clé la porte de sa chambre et ouvrit le coffret.

Il y avait assez d'argent pour faire la fortune de dix hommes.

Avant de toucher l'or, Bénoni eut un moment d'hésitation à la pensée du crime qu'il avait commis.

Il venait d'écouter pour la première fois le reproche secret que la conscience adresse au coupable. C'est le remors qui venge la justice humaine impuissante car jamais le criminel ne parvient à s'y soustraire.

Le fantôme sanglant de Cléophas se dressait devant lui.

Bénoni chercha dans l'ivresse une distraction à la douleur poignante que lui causaient ses remords.

Il descendit dans la buvette de l'auberge et avala deux ou trois verres de boisson forte.

Il reprit un courage factice et remonta à sa chambre.

Il mit une cinquantaine de dollars dans son gousset, et referma le coffret.

Il pensa au père Sansfaçon qui allait être alarmé par l'absence prolongée de son ami

Il fit atteler son cheval et se mit en route pour la résidence du vieux cocher. Il était alors cinq heures et il faisait déjà nuit.

Il put suivre la rue St Joseph sans craindre d'être molesté par la police.

La vieille rosse, ravigottée par une bonne portion d'avoine, avait pris une allure assez raisonnable.

Bénoni en traversant le carré Chaboillez se sentit frissonner sous les atteintes du froid.

Il était riche ; pourquoi se refuserait-il le luxe d'un ulster.

Il entra chez Beauvais et acheta, pour $10, un pardessus d'hiver qui lui allait comme un gant.

Il continua ensuite sa route et suivit la rue Notre Dame jusqu'à la Place D'Armes où il fut obligé de faire un écart afin d'éviter un cheval qui avait pris le mors aux dents.

Il y avait un rassemblement au coin de la rue St-Sulpice. Bénoni entendit quelqu'un disant qu'une jeune fille venait d'être écrasée.

Il arêta son cheval, descendit de voiture et pénétra dans le groupe formé autour de la victime de l'accident.

Il voulut voir les traits de la jeune fille. Il s'avança au premier rang et vit Ursule soutenu par deux charretiers qui étanchait avec leurs mouchoirs quel-

ques gouttes de sang sur une blessure à la tête.

La jeune fille avait eu plus de peur que de mal. Au moment de l'accident elle portait dans ses bras une douzaine de gros capot qu'elle portait à un magasin de confection en gros.

Le timon de la voiture avait frapper les marchandises qu'elle portait et en tombant elle s'était égratigné la tête sur la glace du pavé.

Ursule reconnut Bénoni qui lui prit le bras et la fit monter dans sa voiture.

La jeune fille raconta à son ami les circonstances de l'accident.

Bénoni avait bien des choses à dire à son ancienne amante qu'il n'avait pas vue depuis le soir de son arrestation.

Tout en conversant, Bénoni conduisit Ursule au magasin où elle devait déposer ses capots.

Lorsque Ursule fut remontée dans la voiture elle dit à son ami qu'elle gagnait sa vie à travailler pour les tailleurs. Le toit paternel lui était devenu odieux depuis que le père Sansfaçon se livrait à la boisson et maltraitait sa mère dans ses ribottes.

C'était la veille du jour de l'an et Ursule se proposait d'aller passer la veillée avec ses parents.

Bénoni lui dit qu'il se rendait immédiatement chez le père Sansfaçon qui attendait son agrès pour commencer à rouler.

Les deux amants, quelques minutes après, étaient dans le domicile du vieux charretier. Ce dernier avait roupillé pendant tout l'après-midi et devenu sobre comme un juge de la cour de circuit.

La mère et la fille s'embrassèrent dans une étreinte d'affection touchante.

Le père Sansfançon était enchanté de voir l'enfant qu'il croyait perdu.

Bénoni se mit à table avec la famille et fut un véritable boute-en train pendant tout le repas.

Le vieux charretier immédiatement après son souper, prit son agrès et se rendit sur la *stand*, où la nuit promettait d'être exceptionnellement bonne.

Les deux amoureux se contèrent toutes leurs aventures depuis leur longue séparation.

Ursule était toujours la même : son cœur n'avait pas changé.

En mainte et mainte occasion elle avait été l'objet des attentions de quelques jeunes gens qui ne cherchaient qu'à effeuiller sa couronne de vertu. Elle avait repoussé leur hommage et elle gardait pour Bénoni les prémises de l'amour le plus pur.

Ursule s'était détachée de la comtesse de Bouctouche dont les

allures lui semblaient suspectes depuis sa sortie de prison.

La veuve habitait une maison richement meublée sur la rue Ste-Elisabeth et ses moyens d'existence semblaient problématique.

Ursule n'avait passé que trois ou quatre jours à la nouvelle résidence de la comtesse et elle n'avait pu pénétrer le secret de sa mystérieuse fortune.

Bénoni pressa dans sa main les doigts d'Ursule et lui renouvela les serments du Jardin Viger.

Il dit à son amant que la fortune avait fini par lui sourire et qu'il venait d'hériter d'une de ses tantes dans le Grand Maska.

Bénoni, vers onze heures du soir, prit congé d'Ursule qui passa le reste de la nuit chez sa mère.

Le lendemain étant le premier janvier, il fallait mettre le ménage en ordre, et se préparer à recevoir les parents de la campagne.

IX

OU L'ON RETROUVE LE PETIT PITRE.

Caraquette était inquiet de l'absence de Cléophas.

Il ne s'expliquait pas comment cette sentinelle vigilante put quitter son poste sans lui en donner avis.

Il soupçonna la trahison ; Cléophas trouvant l'occasion favorable aurait pu décamper avec le magot.

Caraquette voulut sortir au plus tôt de cette position embarrassante.

Il se rendit près de la résidence du père Sansfaçon, et arpenta le trottoir pendant une couple d'heures. Pas de Cléophas.

Ce dernier allait indubitablement, avec l'argent volé, se tailler quelque ribotte colossale.

Il s'agissait de veiller au grain les pochards qui fréquentaient les caboulots patronisés par Cléophas.

Caraquette était engagé, dans une lutte où il n'était pas bien certain de la victoire. Il avait de son côté la ruse diplomatique servie par une bonne éducation. Son adversaire était une nature grossière et mal équarrie, n'ayant pour se guider que son propre instinct et des notions élémentaire du crime.

La partie promettait d'être dûre, mais avec de l'esprit, de l'activité et de la persévérance, Caraquette crut qu'il aplanirait toutes les difficultés et qu'il remettrait à la comtesse de Boucotouche l'héritage de son enfant.

En revenant de sa promenade près de la résidence du père Sansfaçon, l'homme au chapeau de castor gris marchait la tête basse et les bras ballants comme un indi-

vidu occupé à suivre une série de réflexions profondes.

Il fut tiré de sa rêverie par un cocher qui lui lança un juron énergique parce qu'il occupait le milieu de la côte à Barron.

Caraquette s'effaça devant le cheval et prit le trottroir rendu glissante par une forte gelée.

La neige durcie criait sous ses souliers ferrés et un vent violent lui coupait la figure.

Le thermomètre accusait ce soir là 120° au dessus de la valeur de l'échevin Lavigne dans le conseil de ville de Montréal.

Il avait fait une dizaine de pas sur le trottoir lorsqu'il sentit un choc dans le mollet. Il tomba les quatre fers en l'air. Il venait d'être frappé par le traîneau d'un gamin qui glissait dans la côte.

Il attrapa le jeune homme au traîneau au coin de la rue Ontario.

L'homme au chapeau de castor gris saisit le gamin par le collet de sa blouse et le poussa dans la direction de la station de police.

—Lâchez-moi, dit le prisonnier! Lâchez-moi monsieur, pour l'amour du bon Dieu. Je vous promets que je ne le ferai plus.

Caraquette crut reconaître la voix du gamin, comme celle d'une personne qu'il avait déjà rencontrée.

Il examina les traits de son prisonnier à la lueur tremblotante d'un fanal et il reconnut l'écolier qu'il avait rencontré à St-Jérôme chez la comtesse de Bouctouche après la mort de son mari.

—Quoi, jeune homme, c'est toi, toi le vicomte de Bouctouche, que je rencontre à cette heure faisant le polisson dans les rues ! Où est ta mére ?

—Mais non, monsieur, répondit le gamin, je crois que vous vous trompez. Je suis le petit Sansfaçon. Laissez moi, je vous prie.

—Comment' petit, tu ne serais par le fils de la belle dame chez qui tu étais l'été dernier à St-Jérôme? Réponds-moi de suite ou je t'amène à la station

—Je vous ai déjà dit que j'étais un petit Sansfaçon. Poupa est un des charretiers qui roulent à la *stand* du carré Jacques-Cartier.

—Tu vas me suivre, Sansfaçon, et tu me répondras la vérité à toutes les questions que je te poserai. Remarque bien, que si tu me fais des colles, je te fais envoyer à l'Ecole de Réforme. Je sais que tu as déserté du collége Ste-Thérèse.

—Je vous reconnais ; vous êtes le monsieur, qui est venu chez la dame de St-Jérôme. Oh, oui monsieur, je vous le promets. Si la police ne me prends pas, je vous conterai tout.

L'homme au chapeau de castor gris amena le gamin avec lui à

son hôtel. Il le fit entrer dans sa chambre à coucher et commença à le questionner sur tous les sens.

Le petit Pite, craignant le *black hole*, répondit à toutes les questions avec un accent de sincérité qui lui gagna la confiance de Caraquette.

Ce dernier après avoir entendu les révélations du petit Pite se crut le jouet d'un songe.

Il ne pouvait pas s'expliquer comment la comtesse consentit à reconnaître pour son propre fils l'enfant d'un pauvre cocher.

Elle avait sans doute cédé aux obsession de son mari qui avait tissé une trame ténébreuse pour garder la fortune des St-Simon.

Les yeux de Caraquette se dessillèrent lorsque le gamin lui raconta les scènes qui s'étaient passées à St-Jérôme.

Cependant le plus grand mystère planait encore sur une partie du récit du petit Pite qui ne se rappela pas d'avoir été tatoué par Cléophas dans l'auberge Ste-Thérèse.

Pour jeter plus de lumière sur cette sombre intrigue, Caraquette résolut d'aller voir le père Sansfaçon en compagnie du petit Pite.

Il prit une voiture le soir même et se fit transporter à la résidence du vieux charretier.

C'était la soirée du Jour de l'an et Madame Sansfaçon la passait chez elle avec des parents et ses intimes.

Le vieux cocher étendu sur un banc-lit ronflait comme un tuyau d'orgue après avoir dignement chômé le premier janvier.

Madame Sansfaçon ouvrit la porte à Caraquette. Celui-ci entra dans la salle suivie par le petit Pite dont la figure était marquée par une épaisse crême.

L'homme au chapeau de castor gris demanda à la bonne femme s'il pouvait dire quelques mots à son mari.

Madame Sansfaçon alla pousser son vieux qui, réveillé en sursaut, s'écria.

— O la police ! la police ! ne me prenez pas ! Ce n'est pas moi qui l'ai cacher ici !

Le vieux qui était encore sous l'influence des spiritueux venait de commettre une indiscrétion dont Caraquette devait tirer profit.

La mère Sansfaçon, de son côté poussa un cri en reconnaissant son fils qui venait de se débarrasser de sa crémone.

X

Où le père Sansfaçon est dans de mauvais draps.

La mère Sansfaçon pressa convulsivement sur son sein le fils qu'elle croyait perdu.

Le vieux charretier sentit tressaillir ses entrailles de père et d'une voix émue il donna sa bénédiction à l'entant prodigue.

Le petit Pite reconnaissant les erreurs de sa vie passée avait fondu en larmes.

Ursule partageait la joie de ses parents.

Caraquette ne se laissa point gagner par l'émotion générale. Il resta sur son siège, la tête baissée, muet et impassible, attendant avec anxiété la fin de cette scène extraordinaire.

Le petit Pite raconta à ses parents sa vie d'aventures depuis qu'il avait quitté le toit paternel.

Caraquette n'avait pas interrompu le récit du gamin, et il écoutait avec attention tous les détails de la conduite du comte de Bouctouche pendant son séjour à St-Jérôme, espérant renouer toutes les ficelles de l'intrigue criminelle de son ennemi.

Le vieux charretier devint plus communicatif et raconta comment il avait vendu son enfant à un inconnu pour la somme de $100.

L'homme au chapeau de castor gris voulut profiter de la circonstance pour obtenir du père Sansfaçon le secret de ses dernières relations avec Bénoni et Cléophas et lui demanda de vouloir bien passer dans un autre appartement où il pourrait lui dire quelque chose de confidentiel.

Le vieux charretier le fit entrer dans la cuisine dont il ferma la porte avec soin.

Caraquette s'assit en face du père Sansfaçon et fixant sur lui des regards à percer un madrier de six pouces, il lui dit :

—Père Sansfaçon, savez-vous qu'aujourd'hui je ne donnerais pas deux sous pour votre peau ? Je vous croyais un honnête homme et j'avais en vous une confiance aveugle, mais maintenant je suis désabusé. Vous avez été trop faible pour Bénoni, cette faiblesse sera la cause de votre perte. J'arrive du bureau de police et jai appris que vous alliez être arrêté et traduit devant la cour criminelle.

Le vieux charretier pâlit et fit un soubresaut sur sa chaise.

—Comment ça ? fit il d'une voix entrecoupée. Comment ça ?

—Comment ça ! mais c'est bien simple. Des papiers, des bijoux et une grande quantité de bijoux et de pièces d'or ont été volées il y a une couple de jour sur le chemin Papineau. Vous êtes accusé

d'être le complice des voleurs et et le receleur des valeurs dérobées.

—Oh ! sainte bénite, peut-on dire une chose pareille !

—Mais la police croit avoir des preuves contre vous.

—La police ! la police ! dit le père Sansfaçon en se levant de son siège, la police dites-vous ?

—Oui, la police qui vous poursuit dans vos rêves. La police qui tourmente le sommeil du coupable. Lorsque je suis entré chez vous, vous étiez couché sur le banc lit. Je vous ai secoué pour vous réveiller et votre premier cris a été la police ! la police !

—C'est y possible ! que vais-je faire ! Je vous jure ma grande conscience du bon Dieu que je ne suis pas coupable.

—Si vous êtes réellement innocent vous allez suivre mon avis et je promets que vous ne serez pas inquiété. C'est moi-même qui ai déposé une plainte contre vous. Je crois à votre innocence, mais je suis convaincu que vous êtes capable de me livrer le voleur. Je retirerai ma plainte au cas où vous me ferai des aveux complets.

Je vous dirai tout ce que je sais, mais je vous garantis que c'est pas grand'chose.

Le vieux charretier reprit son siége et fit à Caraquette une confession de tout ce qui s'était passé chez lui. Il nia énergiquement que Bénoni eut déposé de l'argent dans sa maison. Bénoni avait fait des dépenses extravagantes et payait toujours avec de l'or. Il n'avait pas travaillé depuis sa sortie de prison et l'origine de sa fortune semblait assez mystérieuse.

L'homme au chapeau de castor gris tenait les informations qu'il désirait depuis si longtemps.

Il ne lui restait plus qu'à pincer le coquin, chose qui serait facile avec l'aide des détectives.

Caraquette ajouta foi aux paroles du vieux charretier qui lui avait dit que le coffret volé n'était pas dans sa maison.

En faisant une hypothèse des plus plausibles, le trésor caché ne devait pas être bien loin, et Bénoni ne tarderait pas à faire un tour dans les environs afin de regarnir son gousset avec les pièces du coffret.

Caraquette sortit de la cuisine avec le vieux charretier. Il causa quelques instants avec la famille, et s'emmitouflant de manière à ne pas être reconnu sur la rue, il sortit de la maison.

L'homme au chapeau de castor gris s'était décidé à fait le quart dans l'écurie du père Sansfaçon afin d'attendre le voleur toute la

nuit s'il le fallait. Il était alors onze heures, et comme le père Sansfaçon ne devait pas rouler cette nuit-là, Caraquette s'étalla dans le sleigh du vieux charretier. Il était masqué par le siège de devant qui était beaucoup plus élever que celui de l'arrière.

Il prêtait l'oreille au moindre bruit. Bénoni ne pouvait entrer dans la cour sans qu'il le vit par l'entrebaillement de la porte de l'écurie.

Caraquette entendit sonner une heure du matin à l'église Molson. Pas un chat n'avait remué dans la cour.

Engourdi par le froid pénétrant qu'il faisait cette nuit-là Caraquette se sentit gagner per le sommeil.

Pour ne pas être congélé il dût sortir de sa cachette, battre la semelle sur le plancher de l'écurie et se frapper les bras sur la poitrine.

Il sortit de sa poche un petit *flask* et avala quelques gouttes de liqueur qui lui réchauffèrent les intestins.

Il reprit son siège dans la voiture résolu d'attendre jusqu'au jour.

Deux heures sonnèrent.

Caraquette entendit un léger bruit, puis le grincement strident de la porte de cour sur ses gonds rendu criards par la forte gelée. Quelqu'un s'approchait de l'écurie.

Pour ne pas être vu Caraquette se couvrait le corps avec une couverte de cheval et par un coin relevé il put observer tous les mouvements du visiteur nocturne.

Celui-ci était entré dans la cour avec précaution après s'être assuré qu'aucune lumière n'éclairait la maison du vieux charretier, il alla au fond de l'écurie et se mit à remuer les balles de foin et les bottes de paille.

Il tenait à la main une lanterne sourde qui éclaira tout-à-coup le coffret.

Il ouvrit la boîte et se choisit une douzaine de pièces d'or qu'il enveloppa dans un mouchoir et plaça dans la poche de son ulster.

Caraquette n'avait pas la force physique nécessaire pour terrasser un adversaire aussi bien pris. L'homme au chapeau de castor gris etant brave avec un revolver, mais il chniquait lorsqu'il fallait en venir aux coups de poing.

Il avait reconnu son homme et son plan était tout tracé.

Il le laissa partir sans l'inquiéter.

XI

LA NOCE.

Deux jours après les événements que nous avons racontés le

père Sansfaçon était plus guilleret que de coutume. La femme du vieux charretier faisait le grand bardas de la maison. Les catalognes avait été lavées, on avait renouvelé les rideaux en papier vert de chaque fenêtre. Le poêle à fourneau avait été miné, les tuyaux é'ait vernis et tout reluisait dans la maison.

Le père Sansfaçon était tempérant et se tenait correct. Son attelage avait été passé au blaguebolle et reluisait comme s'il était neuf. Sa voiture avait passé par les mains du peintre et reluisait comme un sous neuf.

Les commères du quartier faisaient mille cancans sur le mariage prochain de Mlle Ursule Sansfaçon Les bans avaient été publiés à l'Église St-Pierre et les noces devaient avoir lieu dans quelques jours.

Son future était un homme qui allait faire les choses en grand.

Un joueur de harpe et un violoniste italien avaient été engagés pour la soirée.

L'heureux mortel qui allait convoler avec Ursule était Bénoni, qui pigeait le trésor des Bouctouches caché dans l'écurie du vieux cocher.

Caraquette pour des raisons que nous expliquerons plus tard n'avait pas encore fait arrêter le voleur et celui-ci menait la vie gaiement, brûlant la chandelle par les deux bouts.

Bénoni n'y allait pas de main morte. Il avait engagé les plus beaux *Span* de Dumaine pour conduire sa fiancée à l'autel et tous les préparatifs de la noce avaient été faits sur un grand pied.

Le jour du mariage arriva.

A huit heures du matin pas moins de douze voitures étaient arrêtées à la porte du vieux Sansfaçon.

Tous les charretiers avaient garni la mêche de leurs fouets avec des rubans roses.

La rue avait été mise en émoi par les préparatifs de la noce. Toutes les voisines étaient à leurs fenêtres, attendant avec impatience le défilé du cortège.

Vers huit heures et demie une voiture attelée de deux chevaux crême s'arrêtait devant la maison du père Sansfaçon.

C'était Bénoni qui venait chercher sa bien aimée pour la conduire à l'autel.

Le marié descendit de voiture et entra dans la maison de son futur beau père.

Bénoni était tiré à quatre épingles et farau comme un boureau qui va faire ses Pâques. Il avait un beau tuyau neuf, une bougrine en velours marron, une cravate rose, et une chemise avec des

friles sur le devant. Il portait des pantalons noisette et des bottines en cuir à patente.

Ses doigts étaient emprisonnés dans une paire de gants de kid vert et le bout de son mouchoir blanc sortait avec avantage de la poche de côté de sa bougrine.

Après avoir salué le père et la mère Sansfaçon qui lui offrirent la goutte, il annonça aux invités qu'il n'y avait pas de temps à perde et qu'il fallait partir au plutôt.

Ursule sortit de sa chambre en toilette de mariée. Elle était à croquer. Elle s'était fait crêper les cheveux par un perruquier, et sur chacune de ses tempes elle s'était posé deux beaux accroche cœurs. Elle portait une magnifique robe en gros de Naples et des souliers en satin blanc.

Sa figure était couverte par un léger incarnat et ses yeux brillaient des feux du désir.

Elle s'était corsée très serré et sa taille était ravisante d'élégance.

Un bouquet de fleurs s'épanouissait à sa ceinture en beau ruban de moire antique.

Elle s'approcha de Bénoni et lui tendit la main avec grâce.

Le marié la conduisit jusqu'à la voiture et prit place à côté d'elle.

Le père Sansfaçon et celui qui devait servit de père à Bénoni prirent place dans la voiture en face des mariés.

XII

PROMENADE EN VOITURES

Après le déjeuner les gens de la noce remontèrent en voiture pour faire un voyage à Lachine. Bénoni et Ursule, avec le père et la mère Sansfaçon, entrèrent dans le premier sleigh.

Le petit Pite étaient aussi de la partie et se tenait sur le siège de devant avec le cocher.

Le cortège était composé d'une dizaine de voitures.

La noce fit sensation en passant sur la rue Notre-Dame, car c'était quelque chose de splendide.

Tous les bommeurs s'extasiaient en voyant les toilettes mirabolantes des mariés.

Ursule était rouge comme une pivoine. Bénoni suffoqué par son bonheur était d'une pâleur intéressante.

Un sleigh couvert aux stores baissés suivait la procession à une centaine de pieds.

Lorsque la noce eut passé la barrière de St-Henri le sleigh mystérieux était toujours en arrière.

Rendu à Blue Bonnets le père Sansfaçon fit arrêter les invités au *Light House* et offrit de payer quelque chose. Tout le monde

entra et prit possession du salon.

On but et on chanta pendant environ une heure.

Le sleigh mystérieux était entré dans la cour et la personne qui était dedans descendit et se fit donner un cabinet privé.

Celui qui suivait la noce et qui se dérobait aux regards des invités était l'homme au chapeau de castor gris.

Caraquette appela un domestique et se fit servir une consommation.

Il s'assit près d'une table, déchira une feuille de son carnet et traça quelques mots au crayon.

Il plia le billet et le donna au domestique pour le transmettre immédiatement à Bénoni. Celui-ci était en train d'organiser une jig voleuse lorsque le domestique lui présenta le billet.

Bénoni qui n'avait eu que deux années d'école chez les Frères, avait un peu de difficulté à lire l'écriture.

Il sortit du salon et alla au fond du passage où il essaya de déchiffrer la missive de l'homme au chapeau de castor gris. Après un travail de cinq ou six minutes il lut le billet qui était conçu en ces termes :

"Bénoni

Amuse-toi autant que tu pourras. Je te préviens que ton crime est découvert — Cadavre caché dans le fumier du père Sansfaçon. —N'essaie pas de te sauver aux Etats avec ta femme en passant par Caughnawaga ou Beauharnois—Police pas loin de moi—Tu ferais bien de m'accorder une petite entrevue dans le petit salon du premier étage où je t'attends avec impatience. Je suis ton bon ou mauvais génie.

CARAQUETTE."

Bénoni en lisant la missive de l'homme au chapeau de castor gris fut tout décontenancé. Il pâlit et se sentit faiblir graduellement. Pour ne pas tomber sur le plancher il fut obligé de s'appuyer sur la chambranle d'une porte. La foudre tombant à ses pieds ne l'aurait pas plus étonné que le billet de Caraquette.

Au moment où il allait approcher ses lèvres de la coupe de cinname son mauvais génie allait lui faire boire de l'absinthe à plein rot.

Il réfléchit pendant quelques instants.

En bravant les menaces de Caraquette, il risquait la situation et détruisait tous ses projets de bonheur.

Il voyait la silhouette de l'échafaud se dessinant dans un nuage sombre, et Ursule se tordant les mains au pieds de la potence.

S'il faisait un compromis avec

Caraquette, il pouvait comme pis-aller, lui abandonner la fortune des Bouctouche, se remettre au travail comme un homme et goûter une féliciter sans bornes dans son ménage avec Ursule.

Sa décision fut bientôt prise.

Il tordit le billet dans ses mains nerveuse, et le déchiqueta avec ses dents.

Sans prendre le temps de s'excuser auprès de la compagnie, il descendit l'escalier d'un pas ferme et frappa à la porte du petit salon du premier étage.

Caraquette d'une voix forte et sèche lui dit : Entrez.

Bénoni entra et aperçu Caraquette assis, les coudres posés sur une table appuyant le menton sur ses deux pouces.

—Tiens c'est toi, dit l'homme au chapeau de castor gris sans se déranger et portant un regard inquisiteur sur Bénoni. Tu as reçu mon billet et tu as consenti à fausser compagnie à la charmante Ursule. Ursule est un bon brin de fille. Ce serait malheureux pour toi si ce soir, au lieu de reposer mollement dans ta couche nuptiale, tu couchais dans une des cellunes de la station de police.

—Assez, monsieur Caraquette, fit Bénoni d'une voix tremblotante, assez. Vous allez me rendre fou. De grâce dites-moi ce que vous voulez que je fasse pou vre tranquillement avec ma me. Ne me pendez pas pou mour du bon Dieu ! Ayez d'un jeune homme qui a e moment d'égarement.

—Tu as fait une bêtise, cher Bénoni. Il faut mainte la réparer. Je t'avais accord confiance et tu ma trompé manière indigne. Tu croyai tu n'avais aucun témoin d crime lorsque tu as lâche assassiné le pauvre Cléophas la cour du père Sansfaçon. croyais ausi que je te voyais lorsque tu es venu il y a trois dans l'écurie prendre quelques lars dans le coffre qui m'app nait. Tu n'as pas été assez dent. Tu aurais dû examin vieux sleigh. Tu aurais pu y le témoin de ton crime. ophas repose encore sous le de fumier. Je ne l'ai pas rangé et je ne le dérangerai si tu consens à exécuter lettre tout ce que je te dir

—Monsieur Caraquette, fit noni, êtes-vous un ange ou démon ? Je suis en vos m faites de moi ce que vous vou je suis votre esclave et je obéirai aveuglement.

XIII

LE SERMENT

—Ecoutez-moi, Bénoni, re l'homme au chapeau de ca

ris. Voici les conditions que je vais te poser. Si tu m'obéis tu échapperas à la potence. Si non... couic. Ici Caraquette fit le geste d'un homme qui est étranglé par la corde du bourreau.

Il invita Bénoni à prendre un siège et lorsqu'il fut assis il s'en-campa dans sa chaise, mit ses deux mains dans les échancrures de sa veste et parla dans les termes suivants :

—Bénoni, tu files un mauvais coton, et tu ne devrait pas attaquer à plus fort que toi. Le trésor que tu as caché chez le père Sansfaçon ne m'appartient pas et je dois le remettre à ses propriétaires légitimes. Pour t'emparer de cet argent tu n'as pas reculé devant un meurtre.

—Un meurtre ? interrompit Bénoni, comment pouvez vous dire cela, monsieur Caraquette ?

—J'ai toutes les preuves nécessaires pour te faire monter sur la potence. Le cadavre de Cléophas t'accuse, et l'argent que tu dépenses aujourd'hui tu l'as acquis au prix d'un lâche assassinat.

—Assez, monsieur, dites-moi où vous en voulez venir.

—Je te laisserai la jouissance paisible d'une partie raisonnable du trésor à condition que tu m'appartiennes corps et âme et que tu exécutes à la lettre les ordres que je te donnerai. Lorsque tu retourneras à Montréal, tu entreras dans l'écurie de ton beau-père et tu y prendras tout l'argent que j'ai laissé dans le coffret. Ne t'occupe pas du reste, je l'ai chez moi. Je te donne $500 qui t'aideront à t'établir en ménage et à devenir un honnête homme. Les papiers qui étaient dans la boîte n'étaient pour toi d'aucune utilité, mais ils valent des milliers de piastres pour leur propriétaire. Ne change pas le cadavre de Cléophas, laisse-le là où il est. Il ne sera pas défiguré tant qu'il sera gelé.

J'aurai besoin de toi bientôt pour m'aider dans l'acomplissement d'une œuvre que j'ai entreprise. Il s'agira peut-être de faire disparaître un obtacle à mes plans. Ta vie m'appartient et tu t'exposeras au péril lorsque je l'ordonnerai.

Caraquette sortit de la poche

de son ulster une trompette à vache et la montra à Bénoni :

—Tu vois cette trompette, reprit-il avec solennité, lorsque tu l'entendras sonner, en quelque lieu que tu sois, il faudra que tu viennes te mettre à mes ordres. Cette trompette elle peut sonner pour toi ce soir ou demain ou peut-être dans dix ans. Jure moi maintenant que tu répondras à mon appel.

Bénoni posa la main sur la trompette et d'une voix ferme il dit :

—Je le jure.

—C'est bien, maintenant, tu peux aller rejoindre ta femme. N'oublie pas que je te surveille de près.

Bénoni alla retrouver ses invités dans le salon et reprit sa gaîté. Il dansa et chanta avec ses amis comme s'il n'avait pas rencontré son mauvais génie.

Caraquette retourna à Montréal en faisant lancer son cheval à fond de train.

Rendu à Montréal il fit arrêter sa voiture devant la résidence de la comtesse de Bouctouche sur la rue Ste-Elizabeth.

La comtesse n'était pas seul.

Elle était assise sur un sofa dans son salon et prêtait une oreille attentive au discours mielleux d'un jeune homme d'une vingtaine d'années.

Ce jeune homme était un visiteur assidu de sa maison. Il brûlait d'une flamme secrète pour la dame de céans et tous les jours il se promenait avec la veuve sur la rue Notre-Dame.

Caraquette après avoir retrouver le trésor des Bouctouche avait fait toucher à la comtesse une somme assez forte pour la mettre à l'abri de la misère.

La veuve était encore belle. Elle semblait avoir retrouvé la fraîche beauté de ses vingt ans et par sa grâce coquette et ses manières engageantes elle pouvait encore exercer une certaine domination sur les cœurs.

Caraquette était un parfait notaire et comme tel il n'était pas beaucoup accessible aux sentiments tendres. Jamais il n'avait

congé à débiter des madrigoux à la dame qui était confiée à sa protection et il ne se montrait pas jaloux des visiteurs de la comtesse.

Le jeune homme qui était dans le salon était modeste dans sa toilette. Il n'y avait rien d'empesé dans ses manières et sa conversation dénotait qu'il avait reçu une assez bonne éducation. Pour un observateur minutieux il était facile de voir qu'il n'avait pas le Pérou dans ses poches, mais un vernis aristocratique couvrait la moindre de ses actions.

Il avait été présenté à la comtesse sous le nom d'Alphonse Briquet. Il recevait tous les mois des provinces d'en bas, un mandat de trente piastres et il vivait avec une stricte économie dans une maison de pension en face de la résidence de la comtesse.

La connaissance s'était faite par un de ces accidents ordinaires dans la vie d'un jeune homme.

La comtesse en entrant chez elle, une dizaine de jours auparavant, avait perdu sur le trottoir un mouchoir marqué à son chiffre. Alphonse Briquet l'avait ramassé et en le rendant à la dame il fut si charmant dans sa conversation qu'elle l'engagea à venir faire la causette dans son salon.

Cinq ou six minutes après l'entrée de Caraquette dans le salon, M. Alphonse Briquet prit congé de la comtesse qui l'invita à faire la partie de casino dans la soirée.

Lorsque l'homme au chapeau de castor gris se trouva seul avec la comtesse, il sortit un parchemin de sa poche.

XII

LE FRAGMENT D'UNE LETTRE.

—Madame, dit-il, vous savez comme moi tout ce que votre situation a d'anormal.

La mort de votre mari et celle de votre fils vous ôtent la jouissance d'une fortune qui appartient, de droit, aux collatéraux de la famille St Simon. Vous m'avez dit que le petit Pite était réellement votre enfant. Aujourd'hui que les papiers de la famille St-Simon ont été retrouvés il faut que l'enfant soit mis en tutelle. Je voudrais (ici Caraquette cligna l'œil d'un air malin,) que l'enfant fut mis au plutôt sous la surveillance de sa mère. Savez-vous où se trouve votre fils aujourd hui ?

—Mais mon cher monsieur vous n'ignorez pas que l'enfant s'est enfui du collège Ste-Thérèse et qu'il mène une vie de vagabondage. Vous allez vous interresser pour lui, monsieur Caraquette. Vous concevez qu'une mère ne peut vivre longtemps privé des caresses de son enfant. Mettez

tous les limiers de la police à sa recherche, donnez leur l'argent qu'il leur faudra pour les récompenser, je veux revoir mon fils au plutôt.

Caraquette baissa la tête et réfléchit quelques minutes.

En conversant avec la comtesse, Caraquette avait ramassé un pli de papier près de l'endroit où l'amoureux était assis.

Pendant que Madame de Bouctouche essayait de lui prouver que son fils n'était pas mort et qu'il pouvait être identifié par les marques indélébiles gravées sur son épiderme, Caraquette avait lu les lignes tracées sur le papier qu'il avait ramassé.

C'était le fragment d'une lettre dont la date et la signature avaient disparues.

Caraquette, tout en faisant sembler d'écouter les explications de la comtesse, avait lu ce qui suit :

" Pauvre enfant ! puisses-tu un jour, rencontrer l'ami de ton père, M. Caraquette, le seul témoin qui ait assisté à mon mariage avec ton père. Les régistres de la Baie des Chaleurs ont été brulés dans l'incendie qui a détruit l'Eglise du village. M. Caraquette a en sa possession tous les documents qu'il faut pour te mettre en possession de l'héritage de ton père, ton paûvre père qui est mort en te donnant le jour. Les Bouctouches ont toujours été les ennemis de notre famille. C'est un Bouctouche qui t'a lâchement spolié de ton héritage. Tous les jours je prie la Providence afin....

Ici s'arrêtait le manuscrit.

La figure de Caraquette se troubla à la lecture de cette lettre.

Il eut comme un vertige et porta la main à son front.

Son sang battait avec tant de force dans ses veines qu'il lui semblait qu'il allait briser ses artères.

Tout son corps avait tressailli par un tremblement convulsif.

Il mit le morceau de papier dans la poche de son gilet, se croisa les deux mains et les laissa tomber entre ses jambes dans l'attitude d'un homme qui venait de recevoir une révélation foudroyante.

La comtesse avait vu pâlir Caraquette et elle était vivement intriguée par la pantomime qu'il faisait en achevant la lecture de la lettre.

Elle se leva de son siège et s'approcha de l'homme au chapeau de castor gris.

—Mais monsieur Caraquette fit-elle d'un ton de voix sympatique ; qu'avez-vous ? Vous me semblez tout interbolisé. Vous sentez-vous malade ?

—Ce n'est rien, répondit Cara-

quette, c'est un simple vertige causé probablement par la chaleur qu'il fait dans la chambre.

Caraquette respira longuement. Il se leva, salua la comtesse et sortit de l'appartement.

Il décrocha son chapeau qui était suspendu à une patère dans le vestibule et asséna dessus un coup de poing énergique.

—C'est Malpèque ! Malpèque est à Montréal ? Malpèque qui vit encore sous le nom d'Alphonse Briquet.

Caraquette sortit de la maison en fermant la porte bruyamment.

En mettant le pied sur le trottoir l'homme au chapeau de castor gris donna cours à son émotion en répétant les mots : Malpèque ! Bouctouche !

Caraquette se rendit immédiatement à la station de police et demanda le détective Lafon.

Celui-ci était en train de griller une cigarette et caressait sur ses genoux le petit chien du sous-chef Nægele.

Caraquette s'appuya les deux bras sur les barres de cuivre au-dessus du comptoir, regarda le détective entre les deux yeux et lui demanda une entrevue de quelques minutes.

Le détective avec un geste solennel montre le passage conduisant au bureau privé des officiers de la sûreté.

L'homme au chapeau de castor gris demanda à l'officier s'il pouvait lui donner son concours pour démasquer une imposture qui prive un jeune homme d'un héritage considérable. M. Lafon lui répondit qu'il se mettait immédiatement à ses ordres.

Il fut entendu que la police devait mettre la main sur le petit Pite qui avait disparu pendant la promenade de Bénoni et de sa femme sur le chemin de Lachine.

XIV

LA TROMPETTE A VACHE

La noce avait quitté le *Light House* vers six heures et à sept heures et demie les nouveaux mariés entraient chez le père Sansfaçon.

Pendant la première semaine de la lune de miel Bénoni devait pensionner chez son beau-père.

La chambre à coucher des nouveaux mariés devait être celle du Père Sansfaçon. Le bonhomme et la bonne femme devaient coucher pendant quelques jours dans le banc-lit de la salle à diner.

Après le souper qui fut gai comme le déjeuner et le dîner, Bénoni tira quelques touches d'un excellent cigare de cinq cents et expliqua à sa belle-mère ses projets d'avenir.

Il devait prendre une licence de cocher et s'acheter un attelage double. Il avait trouvé de son

goût une jolie petite maison sur la rue Plessis, avec remise et écurie. Il se proposait de rouler la plus belle voiture de la stand de la place d'Armes.

A neuf heures la bonne femme Sansfaçon qui avait passé la nuit blanche la veille baillait à se décrocher la machoire. Le vieux qui s'était un peu piqué le nez pendant le voyage roupillait dans une chaise berçante.

Bénoni fit observer à sa femme que l'heure était avancée et qu'il fallait songer à se coucher.

Ursule qui était assise sur les genoux de son époux la tête appuyée sur son épaule, poussa un soupir et leva un regard langoureux sur les yeux de son bien-aimé.

Elle lui pressa la main délicatement et dit :

—Chère belle-gueule, attends encore un petit brin.

Bénoni se leva et passa le bras autour de la taille d'Ursule et l'entraîna dans l'enbrasure d'une fenêtre s'ouvrant sur la rue.

Le ciel était serein et la lune brillait au firmamant avec un éclat extraordinaire.

Le marié indiqua du doigt l'astre des nuits et dit à Ursule :

—Regarde donc un peu comme elle brille cette nuit, c'est notre lune de miel qui est dans son premier quartier.

Ursule, qui machouillait sa gomme dans une muette contemplation de son époux, passa ses doigts mignons dans les frisettes huileuse de Bénoni et lui dit :

—Tu m'aimes n'est-ce pas, mon chou à moi toute seule ?

—Tu me demandes si je t'aime, cher ange de mon cœur. Mais je t'adore a en perdre la raisen. Regarde le ciel, il semble sourire à nos amours. Toi m'aimes-tu toujours.

—Bénoni, soupira la jeune mariée en laissant tomber avec grâce sa tête sur l'épaule de son mari. Bénoni ! c'est pour la vie.

Bénoni pressa Ursule sur son cœur et resta pendant quelques instants dans un ravisement béat.

Après cinq ou six minutes il sortit de son extase et dit à Ursule :

—Ma chère, il est bien tard. Il serait temps de nous coucher.

—Pas encore, répondit Ursule en minaudant. Restons ici encore quelques minutes, le ciel est si beau.

Tout à coup le silence de la nuit fut troublé par le son prolongé d'une trompette.

Bénoni tressaillit comme s'il avait été mordu par un serpent. Il lâcha Ursule et se porta les mains à la figure.

La jeune femme inquiète dit :

—Mais, Bénoni, tu me fais peur, qu'as-tu donc ce soir ?

La trompette retentit une deuxième fois.

Bénoni pâlit, chancela et tomba anéanti sur une chaise.

—Qu'as-tu, mon trognon ? reprit Ursule. Est-ce cette trompette qui t'effraie ?

—Oui, cette trompette ! dit Bénoni d'une voix haletante, cette trompette maudite.

—Mais, cher ami, tu devrais savoir que c'est la trompette du *stage* de St-Eustache-

—Non, non, fit Bénoni d'une voix que la terreur rendait sibi lante. Ce n'est pas la trompette du *stage*. Le maudit, il veut m'arracher à mon bonheur. Ursule, je suis perdu. Ecoute ! il est là. Il m'attend pour me détruire.

La trompette recommença sa lugubre fanfare.

Un nuage passa devant les yeux de Bénoni.

Il se leva d'un bond de sa chaise et saisit un couteau sur la table en s'écriant :

—Caraquette, l'un de nous doit mourir ce soir.

Un coup violent fut donné dans la porte par quelqu'un qui était sur la galerie.

—Mon Dieu ! que veut dire tout ceci ? dit Ursule. Qui frappe à notre porte à cette heure ?

—C'est mon mauvais génie. Il faut que j'ouvre.

—Mais, tu n'es pas fou le casque, ouvrir notre porte à minuit Bénoni, je crois que tu deviens fou.

—Non, éloigne toi, ma chère. Tu vas voir comment un canadien sait tuer ou mourir.

L'individu qui était dehors clancha la porte avec impatience. Bénoni serra convulsivement le manche du couteau et de la main gauche il fit partir le *taquet* de la porte.

La porte s'ouvrit et l'homme au chapeau de castor gris parut dans l'entrebaillement. Bénoni leva son couteau pour frapper son visiteur nocturne.

Caraquette lui présenta le canon d'un revolver.

Il laissa tomber son couteau.

L'homme au chapeau de castor gris parla.

—Tiens, c'est comme cela que l'on répond à l'apel de ses amis ! As tu entendu la trompette à vache ?

Il t'en coute beaucoup de remplir la promesse solennelle que tu m'as faite cette après-midi sur le chemin de Lachine. Dans tous les cas, je vais entrer me chauffer.

Bénoni resta interdit et indiqua machinalement une chaise à Caraquette.

Celui-ci entra, tenant toujours son arme à la main, le canon braqué sur la poitrine de Bénoni.

Ursule en voyant cette scène tomba inanimée sur le banc-lit.

Caraquette fit signe à Bénoni de s'asseoir près d'une table.

—Tu vas rester là immobile

la Baie des Chaleurs lui mandant que M. Malpèque était le véritable héritier collatéral des Bouctouche.

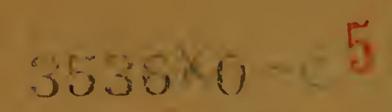
M. Malpèque vivait à Montréal sous le nom de Alphonse Briquet et courtisait la veuve Bouctouche. Celle-ci accueillit favorablement ses hommages et lui accorda sa main. Le mariage eut lieu à l'église St-Jacques au milieu d'un grand concours des aristocrates du quartier.

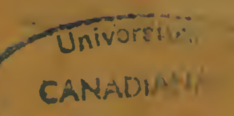
Caraquette rendit le trésor à son véritable propriétaire et alla se fixer sur une des belles terres de la Rouge, à cent milles plus haut que St-Jérôme.

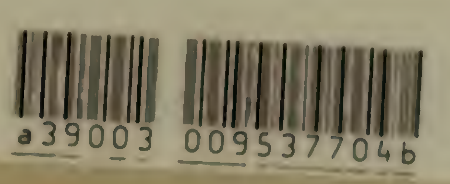
Bénoni subit son procès à la Cour du Banc de la Reine et fut condamné à mourir sur la potence. Il se prépara à la mort comme un bon chrétien et monta les degrés de la potence comme un blood.

Le Marquis de Malpèque et sa femme achetèrent une magnifique propriété sur la rue St-Denis, et élevèrent une nombreuse famille. Mardi dernier il allait voter comme un *brick* pour l'honorable Jean Louis Beaudry.

Comme vous voyez tout est bien qui finit bien.






a39003 009537704b